

Université de Montréal

La Parenthèse

suivi de

***Tensions et enfermement dans Les Cent Vingt Journées de Sodome
du marquis de Sade***

par

Marine Arnold

Département des littératures de langue française

Mémoire présenté à la Faculté des Arts et Sciences

en vue de l'obtention du grade de M. A. en

littératures de langue française

Avril 2013

© Marine Arnold, 2013

Université de Montréal

Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

La Parenthèse

suivi de

Tensions et enfermement dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome* du marquis de Sade

présenté par :

Marine Arnold

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Claire Legendre

Président-rapporteur

Marie-Pascale Huglo

Directrice de recherche

Benoît Melançon

Membre du jury

Résumé

Ce mémoire en recherche-crédation explore l'enfermement volontaire et les différents types de tensions qu'il provoque.

Court roman prenant la forme du journal intime, *La Parenthèse* met en scène un jeune homme qui décide de s'enfermer chez lui une semaine durant et s'interdit tout contact avec l'extérieur – autant pour prendre un congé temporaire de la vie qu'il mène que pour examiner les raisons de sa détresse quotidienne. Le monologue intérieur se transforme rapidement en dialogue, dès lors qu'un double vindicatif, interrompant la voix principale par des « répliques » entre parenthèses, fait son apparition. Une relation houleuse – sous tension – se tisse entre ces deux facettes du personnage tout au long des sept jours de la réclusion, les passages de dispute alternant avec des récits de souvenirs. En somme, le roman tente de dramatiser la question de l'emprisonnement de soi-même et de la limitation de l'écriture, cette limitation pouvant être à la fois malsaine et libératrice.

Quant à l'essai, *Tensions et enfermement dans les Cent Vingt Journées de Sodome du marquis de Sade*, il part du thème de l'enfermement (en l'occurrence, celui des quatre amis qui exécutent le projet de passer quatre mois dans un château isolé) pour postuler une « architecture du désir » dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome*. L'essai mobilise les ressources de la narratologie en prenant en compte les effets du texte sur le lecteur ; sont ainsi mises en évidence les tensions – sexuelle pour les protagonistes, narrative pour le lecteur – élaborées par cette écriture de l'enfermement et de la contrainte, dans laquelle le désir est toujours maintenu mais rarement satisfait.

Mots-clés : Création littéraire, Sade, enfermement, tension, dialogisme.

Abstract

This M.A. thesis combining research and creative writing globally focuses on self-confinement and the various tensions that it creates.

La Parenthèse, a novel in the form of a diary, depicts a young man who decides to confine himself in his apartment for a week without any contact with the outside world, taking a break of his life in order to question himself about his daily angst. The inner monologue changes quickly into a dialogue, as soon as a vindictive alter ego begins to interrupt the main voice with “repartees” in parenthesis. A stormy – tense – relationship builds itself between these two sides of the character throughout the seven days he stays locked indoors, passages of arguments alternating with recollections of memories. In short, the novel proposes a reflection about self-confinement and constrained writing, which is both unwholesome and liberatory.

As for the essay, *Tensions et enfermement dans Les Cent Vingt Journées de Sodome du marquis de Sade*, it takes us from self-confinement (namely, the four friends deciding to confine themselves for four months in a distant castle) to an “architecture of desire” in *Les Cent Vingt Journées de Sodome*. The essay is based on narratology without neglecting the effects the text has on its reader to bring out the tensions – sexual ones regarding the protagonists, narrative ones regarding the reader – elaborated by Sade’s confinement writing, which unfolds a desire much celebrated but seldom fulfilled.

Keywords : Creative writing, Sade, confinement, tension, dialogism.

Table des matières

| | |
|---|----------|
| Résumé..... | iii |
| Abstract..... | iv |
| Remerciements..... | vi |
| La Parenthèse | 1 |
| Jour 1..... | 2 |
| Jour 2..... | 13 |
| Jour 3..... | 26 |
| Jour 4..... | 40 |
| Jour 5..... | 58 |
| Jour 6..... | 74 |
| Jour 7..... | 90 |
| Épilogue | 101 |
| Tensions et enfermement dans <i>Les Cent Vingt Journées de Sodome</i> du marquis de Sade | |
| | 103 |
| Préambule | 104 |
| Une architecture du désir | 107 |
| Tensions irrésolues : le texte-prison | 121 |
| « C’est la fin... »..... | 136 |
| Bibliographie..... | 140 |

Remerciements

Tout le monde remercie sa(son) directrice(eur) de recherche au début d'un mémoire ou d'une thèse. Si je ne fais pas ici exception à la règle, que l'on se garde bien d'y voir un simple respect de la convention : après avoir travaillé plus de deux ans avec Marie-Pascale Huglo, je peux affirmer que personne d'autre qu'elle n'aurait pu me convenir davantage. Ses commentaires éclairants m'ont fait énormément progresser dans mon humble cheminement créatif. S'il me prend un jour l'idée folle de recommencer à écrire, grâce à elle, je partirai bien mieux « armée » qu'au début de ma maîtrise. Pour cela, ainsi que pour sa grande gentillesse qui me faisait revenir de nos rendez-vous deux fois plus rassurée et motivée qu'en y arrivant, je la remercie chaleureusement.

Je manifeste ma reconnaissance à l'égard du département des littératures de langue française pour son soutien financier.

Je tiens ensuite à remercier mes parents, Christian Arnold et Anne Mallet : chacun de son côté, ils m'ont appris la tolérance, la curiosité, la réflexion, la remise en question. Sans eux, je ne serais certainement pas allée bien loin dans la rédaction de ce mémoire. Merci également à mes grands-parents, Sylvette et Pierre Mallet, à ma sœur Hélène Pracella, ainsi qu'à tous mes cousins et cousines qu'il serait trop long de lister ici.

Deux belles dames que j'aimais beaucoup nous ont quittés cette année : Paule Laville, et Vicky. Les deux ne laissent que de bons souvenirs à ceux qui ont eu la chance de les côtoyer. Je les salue donc (des fois que...).

Je ne remercie pas Jean Charest, pour ne citer que lui. Ma colère, quotidiennement alimentée par les nouvelles lors du printemps 2012, m'a fait perdre un temps fou dans la rédaction de ce mémoire. J'en profite pour rendre hommage à tous les étudiants qui ont manifesté, écrit, discuté, réfléchi, bref, ont fait, d'une manière ou d'une autre, leur juste part durant cette période mouvementée.

Du fond du cœur, je remercie mes amies et amis, qui se reconnaîtront. Dans la solitude de la rédaction, l'amitié peut en effet devenir une denrée rare ; fort heureusement, je n'ai pas été concernée par ce problème. Je m'estime très chanceuse d'être entourée de gens aussi stimulants, drôles, présents.... et un peu fous, il faut bien le dire !

Un très grand merci – laconique mais lourd de sens – à Chantal Guimond et ses chats, Figaro et Violette.

Enfin, je remercie Arnaud Chartrand pour une infinité de choses, dont celles-ci : sa présence à mes côtés depuis plusieurs années, son écoute, sa patience, sa générosité, son humour, son bon goût musical, et, globalement, tout ce qui fait de lui la personne qu'il est.

La Parenthèse

JOUR 1

Je ferme les yeux un long moment. Il s'agit de se concentrer. Aujourd'hui, c'est le début de la fin : j'inaugure ce journal. Je vais saisir le stylo à ma droite. Je vais en appliquer la pointe sur une page du cahier à ma gauche. Je vais tracer des mots à l'aveuglette, au risque d'être illisible, de dépasser sur la table.

Il faudra continuer. Autour de moi, les meubles resteront impassibles. C'est la beauté de la chose : alors que je perds le sens commun, eux poursuivent leur muette et bienheureuse existence. Rien ne m'empêche de les changer de place, le lit sous la fenêtre, par exemple, et l'étagère à côté de la porte, mais je n'en fais rien, les laissant immobiles sous les amoncellements de vêtements et d'objets. De jour comme de nuit, ils produisent comme si de rien n'était le son harmonieux d'un état méditatif, dépouillé de vie, de mots, de temps. Une radieuse absence. Un rayonnement diffus auquel je ne peux participer qu'en mimant, tant bien que mal, leur plénitude. J'imagine l'appartement sans moi, puis toutes les habitations du monde, délivrées de leurs occupants respectifs. J'imagine les objets retrouver leur plein équilibre et le silence. Je me fais tout petit. J'ouvre les yeux. Les phrases écrites ont formé des courbes descendantes, certaines lignes se superposent. Cette vision me plaît. Les bruits de la rue participent au calme imposant des meubles. D'abord, un grincement aléatoire, sûrement le vent et la fenêtre. Puis un long chuintement, et, de manière continue, un murmure dont j'ignore le nom. Me voici aux confins du sommeil. J'entends au loin une cavalcade métallique, un animal gigantesque à trois gueules, qui fait sa ronde, hérissé de tentacules nombreux, je pique du nez – mais non ! Pas question de dormir. Je me suis assis à ce bureau

afin d'inaugurer ce journal ; allons-y. Rien ne me vient. Comment commencer ? Écrire m'attriste déjà. J'ai beau jeu de célébrer le vide et le silence, tout en me donnant pour tâche, ce soir, de donner forme intelligible à mon bavardage intérieur. Inutile de se cacher que la sérénité des objets est hors de ma portée, que, par conséquent, concentrer mes efforts sur le brouhaha de mon cerveau est encore ce qu'il me reste de mieux à faire.

Je pars de rien. De rien surgit quelque chose : le souvenir, étrangement lointain, d'avoir marché sans but tout l'après-midi, comme je le fais chaque jour depuis un mois. Le fond de l'air était froid, aujourd'hui. Autour de moi, des phares multicolores, des trottoirs mouillés, leur grisaille piétinée. Tous les trois pas, je fouillais dans un petit sac brun et graisseux afin de porter quelques frites à ma bouche. Je m'étais finalement installé sur un banc afin de manger à l'aise, baissant le regard de façon à éviter celui des marcheurs défilant devant moi. Je grelottais. Il n'y avait pourtant aucune raison de geler sur ce banc trempé par le brouillard, de laisser les frites refroidir : je me trouvais juste en face de mon immeuble. Je songeais au puissant radiateur de ma chambre, là-haut, au dix-septième étage. Une dame en manteau de fourrure m'avait jeté en passant un regard mi-méfiant, mi-mort. Je devais avoir mauvaise mine. L'envie m'avait pris de rattraper la dame, de lui expliquer que j'habitais l'élégant bâtiment d'en face, vous voyez, il y a même un portier costumé dans le lobby, il est payé pour surveiller les entrées et sorties de chaque visiteur, moi j'occupe un appartement très cossu, au cachet certain, à en faire pâlir d'envie mes collègues étudiants ; imaginez donc, un accès illimité à la piscine privée, juste au-dessus de chez moi, ainsi qu'à une batterie d'équipements sportifs dont j'ignore tout, vous pensez bien, je n'ai jamais mis les pieds à cet étage ; aucun meuble d'occasion dans mon superbe appartement, pas de peinture qui se

décolle, nulle trace d'humidité dans la salle de bain... Mais la vanité de ce discours dans le vide m'avait donné mal au ventre. À la dame, je n'aurais pas parlé des monceaux de vêtements sales recouvrant le parquet brillant et sans rayures. Évoquer le désordre de l'appartement avait dissipé la nausée. La poussière, accumulée au pied des étagères et penderies, la haute pile d'assiettes encroûtées trônant sur le comptoir de la cuisine, narguant le lave-vaisselle dernier cri plein à craquer : ces images me donnaient l'envie déchirante de quitter le banc à toutes jambes. Un éclair de colère m'avait traversé, une rage sourde contre la dame au manteau de fourrure, le froid, les frites, cette ville que je déteste, l'énorme anxiété, rouge vif, comme grim pant à toute allure dans un thermomètre. Ça ne va pas, ça ne va pas, ça ne va pas ! Rien d'autre que ces quelques mots. J'avais mille fois vécu ce moment. Excédé, mort de fatigue, furieux, je me suis levé, j'ai pris l'ascenseur dans un état second, je suis rentré chez moi, c'était la tombée de la nuit, j'ai claqué la porte.

Je suis allé dénicher ce cahier vierge dans un tiroir, que j'ai déposé, ouvert, sur le bureau. J'ignorais encore ce que j'allais en faire. J'ai mangé aux alentours de vingt heures, des raviolis, à la seule lueur de la télévision dont j'avais coupé le son. Je me suis servi un verre de whisky – la bonne bouteille, celle que Pavel m'avait offerte – que j'ai bu debout, marchant d'une pièce à l'autre de l'appartement. Chaque fois que je suis passé devant le cahier sur le bureau, ouvert à la première page, imperturbable, j'ai pris une grande gorgée. Cédant finalement à une fatigue insidieuse, je me suis étendu sur le lit. Les lumières de la rue dansaient au plafond, des images se formaient, que j'oubliais aussitôt. L'obscurité a fini par occuper toute la surface. J'étais un très vieil homme. Voici plus de mille ans que j'habitais au sommet d'une massive tour de pierre, dans une confortable petite chambre. Je n'y faisais rien

d'autre que rêver à une femme follement aimée, il y a bien longtemps. Les détails de notre histoire s'étaient tranquillement effacés. Je restais allongé tout le jour, à demi évanoui, le sourire aux lèvres. Personne à qui parler, personne sauf elle, à qui je fredonnais parfois des chansons dont le sens m'échappait. De mon lit, je voyais les lunes s'arrondir, j'entendais hurler les loups, je respirais l'hiver à venir. Cette femme devait être la cause de mon exil. Entrouvrant la fenêtre, je lui demandais de me pardonner. Le ciel était noir depuis trois jours, des salves d'eau glacée cognaient aux vitres et faisaient battre mon cœur. La foudre avait frappé non loin de là. Sous mes pieds, l'édifice tanguait avec les bourrasques. Je craignais que la tour ne s'effondre bientôt. Il allait falloir écrire sans s'arrêter si je voulais finir à temps. Animé par l'excitation et une indicible frayeur, je m'asseyais devant la pile de feuilles blanches, à laquelle je n'avais pas touché depuis le jour oublié où j'étais entré ici ; je devais absolument me rappeler et mon amour et mon crime. Tout me revenait. Tout lui revenait à elle. La confession devenait testament. La foudre se rapprochait. Les fenêtres s'ouvraient brutalement. Les feuilles s'imbibaient d'eau alors que je les entassais à ma gauche. Peu importe : j'avais presque fini. Il faisait très noir, bleu nuit, lorsque s'est écroulée la tour. Je me suis réveillé terrifié. La porte de la chambre avait violemment claqué. Et si je ne parvenais plus à la rouvrir ? Je me suis frotté les yeux en tremblant. La décision, irrévocable, m'est alors apparue dans toute sa clarté : je ne sortirai plus de cet appartement avant une semaine.

Il doit y avoir assez de linge, assez de nourriture et de vaisselle pour tenir ici plusieurs jours, sans nettoyer ni acheter quoi que ce soit. Tant pis pour les cours, l'essai sur Maurice Jacques, la soirée chez Camille. Tant pis. Pas de raisons particulières à ce repli – ou beaucoup

trop pour les dénombrer dès ce soir. J'observe à nouveau le mobilier. Rien ne bouge, rien ne m'échappe, c'est bon. Le silence demeure absolu.

La soirée chez Camille aura-t-elle vraiment lieu, même si je ne m'y présente pas ? Les cours peuvent-ils se donner ailleurs que dans mon souvenir ou mon imagination ? Je vais faire le test. Je me retire, histoire de vérifier que la ville ne s'écroule pas en mon absence. La simple idée de descendre les dix-sept étages par l'ascenseur, de toute manière, me donne le vertige. C'est que, dans cette opération telle que je me la représente, l'ascenseur tombe trop vite, comme une pierre lâchée d'un coup dans l'estomac d'un grand nerveux. Drôle d'image. Mes yeux brûlent, la tête me tourne. Je repense à ma journée en y cherchant un déclic. Ainsi, c'était mon dernier après-midi à marcher dans les rues : il n'y en aura plus de semblables avant sept jours, il pourrait même n'y en avoir plus jamais. Finies, les errances dans la ville, la longue marche entêtée, inépuisable, qui occupait tous mes temps libres depuis un mois. Tant mieux.

Je feuillette les pages déjà remplies. Pratiquement aucune mention de Pavel jusqu'à maintenant ; surprenant, dans la mesure où j'avais pensé commencer ainsi ce journal : « Cela fait maintenant un mois que Pavel est parti. Je suis complètement seul ». Tout était déjà dit dans ces deux phrases, j'étais incapable d'en imaginer une troisième. Maintenant, elles s'enchaînent sans difficulté les unes aux autres, je me sens prêt à laisser Pavel de côté, à raconter n'importe quoi, ce que j'ai mangé, ce qui passait à la télé, à quoi je rêvassais dans le cours de ce matin, n'importe quoi, par exemple cette soirée chez Camille à laquelle je n'assisterai pas. Est-ce demain, après-demain ? Et à quelle occasion, déjà ? Son anniversaire, sans doute. Je me demande à combien de fêtes je me suis ennuyé, à combien d'autres je me

suis amusé. En l'occurrence, Camille et ses invités sont des gens plutôt sympathiques. Depuis deux ou trois ans que je les fréquente, je dois dire que, non, vraiment, je ne ressens aucune haine à leur égard. Le fait est assez rare : je déteste avec conviction l'ensemble des autres étudiants en architecture qui croisent mon chemin. Des individus d'une suffisance inouïe, qui semblent m'évaluer mentalement tout en m'entretenant du dernier examen – où ai-je acheté mes vêtements ? Qui de nous deux se méritera le plus gros salaire ? Serai-je un concurrent potentiel ? Autant de critères censés les renseigner sur l'avantage de me conserver ou non dans leur cercle d'amis, ou pire, leur *réseau*, comme osent proférer les plus sans-gêne d'entre eux. Camille et ses amis, pour la plupart, se fichent de l'architecture et ne suivent le cursus que parce que leurs bons résultats scolaires ont rendu la chose possible. Ils ne viennent pas en cours, rendent les évaluations à la dernière minute, après une nuit blanche. Penser à eux m'est agréable. J'aurais pu passer un bon moment en allant les retrouver. Et puis non, décidément non ; je ne saurais plus quoi leur dire, comment me comporter, rire aux plaisanteries – de la science-fiction, ni plus ni moins. J'aurais pu, qui sait, dans une autre vie, un temps révolu depuis aujourd'hui... C'est inexplicable et indéniable. Je leur souhaite à tous une excellente soirée. La mienne n'est pas dénuée de gaieté. Une légèreté amère, forcée, alcoolisée, certes, mais une gaieté tout de même. Je m'offre une formidable liberté en m'enfermant ici. À l'évocation des conversations sans intérêt auxquelles j'échappe, des cours qui se donneront sans moi, des rues de la ville vidées de ma présence, je me sens d'humeur festive. Après tout, Pavel est parti. Depuis un mois, je suis complètement seul. L'évènement mérite célébration : je remplis mon verre. Je le bois d'une traite et m'en sers un autre à sa santé. Mon pauvre vieux, aurait-il dit, s'il n'était pas en train de m'oublier à des milliers de kilomètres d'ici, mon

pauvre vieux, tu es dans un sale état. Et il aurait eu raison : je suis dans un sale état, à un point tel que je doute sérieusement avoir un jour la force de retourner en cours, de reprendre le quotidien par la bride. Il faut voir les cauchemars qui ponctuent mes nuits. Des fourmis par milliers grimpent sur tout mon corps et cherchent à entrer dans ma bouche ; mes dents tombent, je suis en sang ; quelqu'un m'étrangle avec un fil de soie ; je me réveille en un cri silencieux, tremblant de frayeur. Ce n'est pas une vie. Je n'arrive même plus à parler. Les mots s'assemblent sans encombre dans mon esprit, je suis parfaitement capable d'écrire, de penser ; mais lorsque vient le temps d'adresser la parole à quelqu'un, le tournis me prend, je manque m'évanouir, rien ne sort de ma bouche bêtement ouverte. Personne, dans ce qui reste de mon entourage, ne s'en est encore rendu compte. Heureusement que je n'adresse plus la parole à grand monde depuis le départ de Pavel.

L'aphasie a commencé la semaine dernière. Un matin, au lieu d'aller en cours, j'ai regardé l'heure défiler sur le réveil, sans toucher au café refroidissant. Je me disais : reprends-toi, ça ne fait rien, on ira demain, on n'a qu'à aller acheter des trucs, une écharpe, par exemple. J'ai pris l'autobus. Le ciel, plus blanc que jamais, m'a donné la migraine. Je songeais déjà au sous-sol du centre commercial, où je commencerais ma journée d'achats par m'offrir le réconfort d'un bon repas ; choisir en grand seigneur parmi les dizaines de comptoirs restaurants qui s'y trouvaient était un plaisir facile sur lequel je comptais me jeter avec l'énergie du désespoir. Un sentiment accablant de désolation s'est distillé dans mon sang, alourdissant chacun de mes membres. Sushis, tacos, fajitas, nouilles, falafels. Je ne savais pas. Rien en moi ne réagissait à ces mots. Rien ne me faisait envie. En une tentative désespérée de calmer le mal de tête, j'ai fixé avec concentration le plancher de l'autobus. Ça n'avait aucun

sens. Des centaines d'humains s'agglutinent sous terre pour *choisir* leur nourriture, avant d'en jeter la moitié dans les béances goulues des poubelles. Une grosse dame noire était assise sur un groupe de trois sièges, qu'elle occupait presque au complet avec ses deux petits enfants dont le tapage en créole m'a inspiré une fureur étranglée. J'ai fini par lever les yeux vers le visage de la dame, unique tache sombre. Mes yeux bourdonnaient. Quelque chose clochait. Je m'emballais comme une machine, incapable de détacher mon regard de cette couleur brune et crémeuse, si invitante dans son obscurité, et qui semblait vouloir m'aspirer doucement. Plus de grosse dame ni d'enfants, à la place une spirale onctueuse, le désir de m'y lover. Le désir que son beau visage souriant devienne le mien ; j'ai porté mes doigts à ma joue, j'étais calme, j'aurais juré que ma peau était devenue noire, que mon visage blafard, enfin, n'existait plus, n'avait jamais existé. L'espace de cette demi-seconde hallucinée, j'ai compris que le temps ne signifiait rien, qu'il pouvait, du moins, ne rien signifier, que tout était déjà là simultanément, dans mes cellules, dans le vide des atomes, ma mort, mes idées, mes souvenirs, ma réincarnation même ; un peu plus et j'aurais cru dur comme fer au karma, aux vieilles âmes qui se reconnaissent. Je me suis dit : voilà, tu recommences, toujours à la poursuite du prochain engouement religieux. Que vient-il de se passer ? Strictement rien. Tu as fait un effort d'imagination dans lequel tu t'es projeté dans la peau de la grosse dame. Tu peux imaginer, tu peux croire : elle demeure aussi impénétrable que le trottoir sur lequel te voilà assis. Je n'avais aucun souvenir d'être descendu de l'autobus, preuve supplémentaire que le temps n'existait pas, que j'étais assis à la fois sur le trottoir et sur un siège d'autobus. Il devenait évident et certain que l'autobus en question roulait éternellement, dans une réalité parallèle où jamais il n'atteindrait son but, roulant sur la neige, dans les chemins montagneux,

puis de nouveau en ville, avec son unique passager hagard, occupé à comprendre ce que pouvait bien signifier « jamais », ou « atteindre son but ». Je me suis encore dit : phénoménologie de pacotille. Je me suis levé. Crûment superposés à la grisaille, de gigantesques panneaux publicitaires se félicitaient d'attirer enfin mon attention. Sur l'un d'entre eux, arborant des images venues d'un autre monde et des lueurs criardes, on pouvait lire : « J'aime ça ». Incompréhensible. Moi qui raffolais des publicités, celle-ci parlait un langage vaguement menaçant dont j'ignorais tout. « J'aime ça » : d'accord, mais qui, je ? Et où était l'amour ? Vu l'étendue de mon savoir en la matière, j'étais évidemment mal placé pour poser la question. L'amour comme « extase », « euphorie », « élan » ? C'était absurde, on parlait d'un hamburger. Je me suis secoué : ce n'était qu'un panneau publicitaire, j'en connaissais bien le fonctionnement. « J'aime ça » suggérait tout bonnement au brave consommateur, qui s'identifierait, si tout allait bien, à ce « je », d'acheter le burger, dont il ne manquerait pas, en théorie, d'apprécier la saveur. Rien de nouveau ni d'effrayant là-dedans. Or mon cœur battant m'empêchait de respirer. Le problème, c'était ce choix de termes, inacceptable. Comment osait-on dire « je » en mon nom ? Comment pensait-on me faire avaler, à grands renforts de couleurs chaleureuses, que ce machin grasseyeux avait un quelconque rapport avec le fait d'aimer ? J'ai regardé autour de moi. Partout, la même fausseté, la même arnaque. Les façades des immeubles étaient faites de carton-pâte. Derrière elles, il n'y avait rien. Un pigeon mort se faisait piétiner dans l'indifférence générale, à quelques mètres de moi. La rumeur mécanique des camions se révélait vaine, grinçante, chargée de sous-entendus mauvais. Dire qu'il m'était arrivé si souvent de contempler la nature, cherchant à y déchiffrer un message secret ! Lamentable erreur. La nature n'avait rien

à dire, elle avait mieux à faire. Seules les créations humaines parlaient, la ville, les panneaux, les centaines de lettres et de mots que donnait à voir le décor m'entourant, et dont je remarquais la profusion pour la première fois. Elles parlaient pour mentir, tromper, en dernière instance pour agresser, réduire au silence. Je me suis encore dit : rousseauiste à la manque. Le grand magasin de vêtements où j'avais l'habitude de m'habiller allait bientôt fermer. Il était bondé de personnes, par centaines, par centaines de milliers peut-être, agitées, survoltées, ronronnant à l'unisson avec leur air de parfaitement savoir ce qu'elles faisaient. Je ne savais pas, moi. Aucune écharpe en vue. J'ai tiré la manche d'un vendeur, qui, en croisant mon regard de biais, avait fait mine de me tourner le dos ; le temps d'interpréter ce geste comme le signe d'une répugnance à m'aider, j'avais oublié ce que je voulais demander ; quand je me suis décidé à parler tout de même pour ne pas perdre la face, rien n'est sorti. Le vendeur avait déjà disparu. Tant pis pour l'écharpe, j'ai décidé de rentrer. Quelque chose me disait malgré tout qu'il fallait absolument l'acheter, puisqu'elle était allée me chercher au fin fond de l'apathie pour me souffler à l'oreille de venir la trouver au centre-ville ; c'était important, je n'étais pas venu ici sans raison, il fallait seulement réfléchir et comprendre qu'au bout du compte l'écharpe servirait de corde pour se pendre. Je suis rentré à pied, sans me soucier des feux de circulation ou des voitures qui klaxonnaient. Je ne ressentais plus rien. La priorité absolue était de se concentrer sur le bon fonctionnement de mes jambes, car je sentais qu'il suffirait d'une seconde d'inattention pour m'écrouler sur le trottoir. Je me suis retrouvé dans la rue de Pavel sans l'avoir décidé, et j'ai regardé son balcon sans penser à rien, jusqu'à ce que la voix de Lydie retentisse dans mon crâne, au moment où le ciel s'obscurcissait : tu as l'air malin, planté là comme un gland, comme s'il allait sortir et t'inviter à rentrer ! Il n'habite plus

là, espèce de crétin. Qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ? Rentrer chez toi, contempler stupidement l'écran de ton ordinateur ? Il n'écrira pas non plus, tu le sais bien, va, il est comme toi : quand c'est fini, c'est fini, on passe à autre chose. La roue tourne. Puis monsieur Paradis a pris le relais : écoutez, enfin, vous saviez bien, quand même, que les publicités ne vous parlaient pas spécifiquement ? Et puis, attendez, quand vous me dites que Gloria Sterzi vous faisait des clins d'œil en présentant le journal télévisé, vous croyez vraiment à ce que vous dites ? Il va falloir regarder la réalité en face, mon petit : vous avez été si en colère, si démuni face à vos parents, que vous vous êtes réfugié dans un monde imaginaire. Il n'y a rien de plus que ce que vous voyez devant vous. Et Juliette de conclure : allez, rentre chez toi, oublie-les, ces connards, tu vau mieux que ça. Fais-toi couler un bain, tu veux du thé ? Ah, non, c'est vrai, tu n'aimes pas ça.

Lorsque j'ai voulu dire bonjour au portier de mon immeuble, les mots se sont étranglés dans ma gorge.

La parole ne me reviendra plus. Aujourd'hui commence un nouveau mode d'existence. J'ai toujours parlé fort, j'écris désormais en silence. Arrivera ce qui arrivera.

JOUR 2

Ici, je suis comme un roi. Chaque meuble, chaque objet m'appartient, m'est soumis d'une façon qui lui est spécifique. J'ai élaboré ce décor avec le plus grand soin lorsque j'ai emménagé ici, juste avant la mort du père et l'entrée à l'université. La mère me faisait parvenir de conséquents chèques mensuels ; couplés à mon modeste héritage, ils me donnaient tout loisir de vivre comme un pacha pour le restant de mes études. J'ai pris l'habitude, les jours de bonne humeur, de distribuer des liasses de billets aux clochards du métro. Rien de généreux là-dedans : avec mon sens exacerbé des proportions, l'asymétrie entre ma richesse et leur pauvreté m'apparaissait d'un inesthétique intolérable. Je ne me privais donc pas de rétablir l'équilibre à l'occasion. Cela ne m'a pas empêché de consacrer à la décoration de mon nouveau chez-moi un budget ridiculement élevé, butinant de magasins en magasins, sur le qui-vive, prêt à dégainer la carte de crédit. Les babioles accumulées à cette époque sont toujours là, entassées dans les recoins de l'appartement : les tableaux gigantesques de natures mortes, la machine à écrire, le paravent, la lampe à luminothérapie, les fausses plantes, la machine à espresso, la table basse art nouveau. Mon affection frénétique envers ces objets n'a jamais faibli. Je me souviens de la promesse de bonheur qu'ils m'ont faite, chacun son tour, me décidant à les acquérir ; puis la déception qu'ils semblaient exprimer lorsque mon enthousiasme, ma joie de posséder de telles merveilles, bien vite, ne suffisait plus à me garder de bonne humeur. Je me constituais une armée, un public conquis d'avance, rassemblement d'âmes sympathiques qui sauraient m'accompagner dans cette nouvelle étape. J'entendais construire un fort intérieur, une extension de moi-même qu'il s'agissait d'orner avec

application. Plusieurs mois ont été nécessaires pour que la honte de n'être pas dignes d'eux s'installe de façon permanente. Je regarde autour de moi : tout respire le bon goût et la solitude, la sécurité et la langueur.

Le temps défile à une vitesse folle. Déjà dix heures que je suis éveillé, et j'ai à peine bougé du canapé : les jeux vidéo ont une puissance chronophage tout à fait étonnante. Mitrailler des ennemis pixélisés m'emplit d'une paix que j'accueille avec ravissement, suite à la journée exténuante d'hier. J'irai bientôt me coucher avec le sentiment du devoir accompli : aujourd'hui, j'ai fusillé un dictateur, libéré des otages et sauvé la Terre d'une guerre mondiale. Dans les jeux vidéo, les tâches qui nous sont confiées ont un sens profond ; au contraire des rédactions diverses que l'on exige de moi dans le cadre universitaire, ces missions peuvent même se prévaloir d'une solide assise morale. Je serais censé orienter tous mes efforts vers des dissertations dans lesquelles il s'agit, tiens-toi bien, de commenter un minuscule fragment de pensée, plus ou moins poussiéreuse au demeurant, d'un auteur dont se moque éperdument le citoyen moyen – oui, le citoyen moyen, en voilà un qui sait comment s'y prendre, comment y faire avec l'existence. Le citoyen moyen ! On ne le croise jamais dans les jeux vidéo. Je suis le roi du canapé. Rien de moyen, rien de médiocre ne sera toléré en ces lieux.

Pourquoi écrire tout cela, me diras-tu, au lieu d'employer mon temps précieux à sauver d'autres victimes de guerre ? De toute évidence, je n'ai pas fait grand-chose de la journée, pas davantage, en fait, que les jours précédents. Léthargie, paresse, ennui, idiotie en phase terminale, comme tu voudras. Disons que je prends des notes par désœuvrement. Pourquoi pas ? On ne sait jamais, mes laïus pourraient intéresser quelqu'un. Tu me diras encore :

peut-être, peut-être pas, toujours est-il que l'essai sur Maurice Jacques ne va pas s'écrire tout seul, sans compter que l'appartement est dans un désordre exponentiel, qu'il faudrait tout de même songer à s'y mettre, se mettre à quelque chose, n'importe quoi, parce que l'heure tourne, mon cher, l'heure tourne. Ce à quoi je te répondrai : tu n'as donc pas compris ? Je m'en fous, je ne ferai pas la vaisselle, je ne cuisinerai pas, et ton essai sur Maurice Jacques, je refuse même d'y penser.

(Mais à qui parles-tu ?)

À toi, qui d'autre ? Il faut bien que je m'adresse à quelqu'un.

(Certes, mais enfin, il existe des personnes qui te seraient d'un plus grand secours que moi.)

Qui ça, « moi » ? Tu veux dire « toi », « moi-même », « nous-mêmes » ? Il va falloir faire attention à ce que tu dis, si tu comptes jouer l'autorité raisonnable...

(Il n'y a que toi ici. Il n'y a que toi qui puisses attribuer les rôles.)

Qui ça, « toi » ?

(Arrête un peu. Tu te trouves très spirituel, n'est-ce pas ? Il n'y a pas de quoi. Pour pouvoir jouer avec les mots, il faut un public. Regarde autour de toi : rien d'autre que tes meubles et leur silence.)

Ils me suffisent. Rien ne prouve que les choses existent encore au-delà de ces murs. J'entends le grondement des voitures, le fracas des camions. Je vois leurs lumières rouges qui caressent le plafond. J'inspire la fraîcheur auprès de la fenêtre ; nulle raison de me sentir concerné pour autant.

(Où veux-tu en venir ? Au doute méthodique, sempiternel, têtue comme une mule ? D'accord : peut-être que rien n'existe, peut-être n'es-tu rien d'autre qu'une pensée qui se pense en train de penser qu'elle pense. Et alors ? Tu n'as rien de mieux à faire ?)

Rien qui m'intéresse suffisamment, non.

(Bien sûr. Continue de faire le malin avec tes histoires de citoyen moyen et ta fausse désinvolture, tu me fais bien rire. On dirait le billet d'humeur d'un mauvais magazine. Alors comme ça, les études ne t'intéressent plus ? Ainsi, les livres ne sont remplis que de fadaïses trop abstraites pour Monseigneur ? Pardon, pour Sa Majesté. J'oubliais ton sacre récent : monarchie de droit divin, pouvoir absolu sur tout le royaume. Je ne t'en félicite pas, cet endroit est un vrai dépotoir, et son unique occupant un lamentable clown. Tout cela est bien amusant, n'est-ce pas ?)

Pas vraiment, je te l'accorde. Mais tu oublies une chose : je ne peux pas sortir d'ici. Si je sors, on me retrouvera à l'asile ou au fin fond du fleuve. Si je sors, ce sera avec un couteau de cuisine pour assassiner les mères de famille. Si je sors, je me planterai au milieu de la chaussée et je hurlerai à la mort jusqu'à ce qu'on vienne m'enfermer. Autant m'enfermer moi-même dans le confort du château...

(Ce n'est pas un château, c'est ton appartement, et tu n'y as pas fait le ménage depuis des semaines.)

Peu importe. Je ne peux pas sortir d'ici.

(Franchement. Tu ne penses pas que tu exagères ? Un tout petit peu ? Que tu prends tes désirs pour des ordres ? Forcément, si tu avais une vraie tare, de vrais médicaments, tout serait plus simple. Comble de malheur, tu es tout à fait sain d'esprit et de corps. Tu n'es jamais

malade. Tu manges n'importe quoi sans le moindre problème de digestion, tu détestes le sport et ne grossis pas d'un gramme. Tu tiens l'alcool mieux que quiconque, il t'en faut beaucoup pour peu de résultats. Quel ennui ! Ou plutôt : comme tu m'ennuies ! Pauvre, pauvre, pauvre petit garçon, trop gâté, trop abandonné, prêt à tout pour attirer l'attention des parents disparus. L'un au paradis des sales types, l'autre évanouie dans l'inconnu. Ce sont eux les absents, les morts ; pas toi. Cesse donc de te faire croire que tu as peur, que tout te fait peur dehors, à commencer par les humains et leurs courses folles sur les trottoirs. Admets-le : tu n'as peur de rien, mais tu te verrais bien agoraphobe ! Il faut savoir refermer la boîte à délires. Allez. Il reste trois jours avant de rendre l'essai sur Maurice Jacques, c'est encore faisable. En séchant quelques cours pour t'y consacrer, tu devrais même t'en tirer avec une note satisfaisante.)

J'étais sérieux hier. Pas question de sortir d'ici avant une semaine. Pas question non plus d'ouvrir le moindre livre ; puisque je ne me sens plus une seule parcelle d'intelligence, je laisse à d'autre les sornettes de ce cher Maurice.

(Mais enfin, pourquoi ? Quel gain peux-tu bien obtenir à créer des problèmes là où il n'y avait qu'un vide inoffensif, et, certes, pas mal d'ennui ?)

Laisse tomber l'économie ! Te voilà complètement hors sujet avec tes calculs de gains, mon pauvre ami. Recentrons le débat. Admettons que j'aie inventé ma terreur, comme tu le prétends. Tiens, je veux me montrer plus conciliant encore, d'une bonne foi inouïe : admettons, comme c'est très probablement le cas, que tu aies raison, que j'invente tout, par pure théâtralité. Moi et mon appartement formons un organisme autarcique. À tendance hypocondriaque, il faut bien l'avouer... Nous faisons la fine bouche. Nous rejetons en bloc l'étranger, l'inconnu, l'extérieur. Nul favoritisme dans notre xénophobie : nous haïssons et

craignons tout le monde. Autarcique, vraiment ? Allons, un peu d'honnêteté. À ce corps, dont je serais le cœur, il manque quelque chose. Tout fonctionne, je suis bien vivant, les pièces m'abritent fidèlement, le mobilier ne se déplace pas sans mon accord. Sauf que tu dis vrai ; il y a quelque part un vide, dans un corps humain je le situerais vers la région de l'estomac, une discrète tumeur remplie de rien. C'est là, au niveau de ce trou noir miniature, que tu as tort. L'ennui n'est pas inoffensif. L'ennui va creuser son terrier dans l'espace qui m'entoure, dans cette chambre même où j'écris en ce moment. Je sais aussi bien que toi comment m'en débarrasser, il faudrait se faire des amis, les rencontrer dans des bars, boire des bières, rire. Les autres semblent savoir comment s'y prendre, et s'exécutent avec un plaisir manifeste. Tu as pu constater que ce remède était sans effet sur moi. La musique des cafés m'étourdit, les discussions m'importent peu. Ce n'est pas faute d'essayer : j'écoute attentivement, je réfléchis, je me concentre, je dis quelque chose, et je me sens vain. J'ai fait de mon mieux. Ça ne marche pas. Je n'ai pas l'organe de la communication : si j'essaie de me le greffer, mon corps le rejette, sans se rendre compte, cet imbécile, qu'il en va de sa survie. À moins qu'il s'agisse du contraire ? En me donnant la vie, mes parents ont sans doute cru ajouter au monde une particule qui lui manquait. Or, le monde se passait fort bien de ma personne. Il m'élimine aujourd'hui avec indifférence.

(Je dois dire que tu soulèves là une bien troublante question. À quoi ont pensé les parents, au juste, en décidant de mettre au monde un second enfant ? Ils avaient pourtant eu le temps de constater, en élevant Juliette – ou plutôt en ne l'élevant pas – qu'ils n'étaient pas taillés pour une telle corvée. La mère l'a dit à plusieurs reprises : « Elle était mauvaise, ta sœur, un vrai démon ! Des colères pour un oui ou pour un non, qu'est-ce qu'elle a pu nous

faire chier... Toi, au moins, on ne t'entendait pas... On te croyait débile, tu restais assis là toute la journée, à nous regarder avec tes yeux de merlan frit... ». Le père était plus laconique : « Les gamins, ça gueule tout le temps et ça coûte cher ». Pourquoi diable en faire, dans ce cas, et deux fois plutôt qu'une ?)

La question est vieille comme le monde : pourquoi quelque chose plutôt que rien ? On m'a tiré de force d'une confortable éternité, moi qui étais si bien taillé pour le néant. Désormais, seule la fiction me comble. Voici l'existence, la vraie vie qu'on cherche par tous les moyens à me faire avaler : elle consiste à se lever, à opérer une série d'interactions avec les autres, à se recoucher, à répéter tout cela, jusqu'au jour où l'on ne se réveille plus. Il y aura du plaisir et du déplaisir, l'avantage de l'un sur l'autre dépendant des choix plus ou moins judicieux de l'individu concerné. Aucune théâtralité là-dedans : je n'invente rien. Que veux-tu que je te dise ? Tout cela me fatigue. Les jeux vidéo sont plus stimulants. Ils sont généreux, peu exigeants : il suffit d'accomplir pour eux des tâches parfois difficiles, jamais impossibles, avec la certitude d'obtenir tôt ou tard une satisfaction amplement méritée ; le réel ne promet rien, lui, il menace. Tu dis « gain », je réponds « perte ». Si je sors je vais me dissoudre, on va me regarder de travers. Je finirai par demander mon chemin à un chauffeur d'autobus, il me toisera quelques secondes, lâchant, du bout des lèvres, un incompréhensible itinéraire. Il faudra déguerpir, disparaître. Je vais tout perdre, te dis-je : mon chemin, mon chez-moi, ma raison et ma vie. Tu m'assommes, à la fin, avec Maurice Jacques ! Ses constructions me donnent la chair de poule. Ses théories me laissent sans voix. Je ne les comprends pas ; quand bien même je les comprendrais, je ne saurais pas davantage quoi en retirer. On n'a pas idée d'être si parfaitement cohérent, rigoureux, mathématique ! Je l'admire trop pour l'aimer. Son

livre est bien à sa place sous l'étagère bancale, loin de moi l'idée de l'en déloger. Puisque l'auteur aspire tant à la rectitude, il se satisfera assez d'une mission de redresseur d'étagères. Je ne veux plus lire, encore moins parler. J'éteins le téléphone. Je ne veux plus rien savoir. C'est un non catégorique. Je ne sortirai pas d'ici.

(Tu ne vas donc rien faire du tout ? Rester cloîtré jusqu'à ce que... Jusqu'à ce que quoi, d'ailleurs ? Tu vas t'ennuyer ferme et te rendre fou pour de vrai, à force de rester tout seul. Et que vas-tu manger ?)

Il y a des conserves et des pâtes plein les placards.

(Très bien. Tu declares la guerre à ton équilibre mental, aussi bien t'en prendre au corps dans la foulée.)

Pas la peine d'être désagréable. Dis-toi que je prends des vacances, du temps pour faire le point ...

(Faire le point ! C'est mal parti. L'objectivité te fait cruellement défaut. Tu mens comme tu respire. Tu déformes tout, écrases l'essentiel, exaltes l'anecdote. Sans parler de ton manque de goût ! Il n'y a qu'à relire ton rêve d'hier : les loups qui hurlent, la pleine lune, un vieil amour perdu... Tu n'as rien trouvé de plus niais ?)

Accuse-moi tant que tu voudras. Ce sera consigné ici même, dans ce cahier. J'en fais une affaire d'État : d'ici la fin de la semaine, tout sera mis en œuvre afin de résoudre le problème – quel problème, je ne sais pas exactement, il faudra le déterminer.

(Touchant optimisme.)

Nous ne ferons pas les choses à moitié. C'est cela, « nous » ; car si tu tiens tant à ce que je me remette au travail, il va falloir que tu coopères. Te voilà pris en otage, mon cher rabat-joie, mon adorée conscience. Tu es convoqué à un bavard conclave : toi et moi, emmurés dans ma chapelle secrète, avec pour unique tâche de m'en délivrer. C'est le moment ou jamais de dresser l'état des lieux, de trouver quelque chose qui ressemble, de près ou de loin, à une ligne de conduite. Que faut-il faire, et comment ?

(Tu pourrais commencer par interrompre ce flot d'absurdités et aller te passer la tête sous l'eau froide. Si tu crois sincèrement pouvoir dégager un algorithme qui évacuerait d'un coup l'ensemble de tes névroses, et ce en l'espace de quelques jours, je t'arrête tout de suite. Figure-toi que ça ne fonctionne pas tout à fait comme ça.)

Je ne sais pas quoi faire d'autre, ni quoi faire de toi.

(Il suffit de m'écouter. Tu sombres. L'air est irrespirable dans cette pièce. C'est vrai : tu manques d'anticorps psychologiques, sans doute depuis un moment. Quelque chose ne va pas. Le départ de Pavel a été un coup dur. C'était ton meilleur ami – appelons-le ainsi faute de mieux. Tu as reconnu en lui quelque chose qui t'appartenait, que tu ne comprenais pas, que tu voulais passer le reste de ta vie à découvrir. Il a réussi là où tant d'autres ont échoué en te devenant précieux et nécessaire, jusqu'au jour où il a quitté le pays sans crier gare. Rien de honteux, par conséquent, à être un peu déprimé ; mais il y a des médecins, des amis. Tu ne risques pas d'obtenir leur aide en restant calfeutré ici. Pourquoi ne pas rappeler monsieur Paradis ? Je vois bien que tu ne sais pas par où commencer. Peu importe, il était payé pour t'entendre hésiter, bégayer, et il continuera de le faire. Tu n'as qu'à retrouver sa carte d'affaires et prendre le téléphone.)

Je l'ai éteint.

(Tu sembles vouloir éviter à tout prix d'être secouru.)

Intéressant. Et tout à fait exact. Je ne veux pas être aidé, sauvé encore moins. Je ne veux même pas aller mieux. Je veux, en revanche, parer à toute éventualité, aller au fond des choses, connaître ma folie par cœur, la soupeser, la circonscrire, l'enfermer à son tour dans une cage.

(Quelle folie ? Voilà que tu exagères encore. Si tu te crois fou, je le répète, il existe des médecins dont c'est la spécialité, et Paradis en fait partie.)

Tu m'emmerdes avec Paradis. Je n'ai pas à me justifier, certainement pas devant toi. Que ça te plaise ou non, je vais écrire toute la semaine. Ce sera l'histoire de mes enfermements, celui-ci et tous ceux qui ont précédé, ce sera également ma délivrance, prophétisée dans ce cahier. Je n'irai nulle part tant que je ne serai pas allé jusqu'au bout. D'ici là, prends ton mal en patience.

(Autrement dit, Sa Majesté va rédiger ses Mémoires ! Rien de moins ! À vingt ans tout juste ! J'en frémis d'impatience, le public est en délire.)

Tu essaies de me ridiculiser ? Ne te fatigue pas trop, tu l'as dit toi-même : il n'y a pas de public, rien que moi en train de t'inventer. Je ne peux pas avoir peur du ridicule si je suis seul, n'est-ce pas ? Mais, seul, le suis-je vraiment ? La fête doit battre son plein chez Camille, les gens doivent danser, discuter en petits groupes. Avec un peu de concentration, j'entends leur filet de voix au loin, puis un rythme soutenu asséné par les caissons de basse, un rire envolé, un verre de plastique renversé sur le tapis. Une existence parallèle se façonne doucement dans mon esprit alors que je me figure la chose, un monde possible sans frites

froides ni manteau de fourrure. J'y suis installé sur le canapé, serré contre cinq autres camarades. Nous avons tous un verre à la main. Je me lève pour changer la musique ; quelqu'un me félicite de ce choix heureux. Je me dirige vers la terrasse, où s'agglutinent les fumeurs. Camille, passablement éméchée, répète à tout le monde qu'elle passe la meilleure soirée de sa vie. Nous nous moquons d'amis absents et critiquons l'administration de l'université. Une jolie fille me demande où j'en suis dans l'essai sur Maurice Jacques ; je réponds que je l'ai justement terminé aujourd'hui, c'est cela, avec trois jours d'avance, Maurice Jacques est mon architecte préféré, un génie incomparable, ma pensée épouse si bien la sienne que la dissertation s'est quasiment écrite toute seule. Ça alors ! Elle n'aurait pas mieux dit, ce sont les créations de Jacques qui l'ont convaincue de s'inscrire en architecture ; l'année prochaine, toutefois, elle se réoriente en géographie, elle se voit mal travailler dans... « Attends, tu serais pas le frère de Juliette ? ». Oui, c'est exact. Monde parallèle, tu parles. Même en imagination, je commence à me demander ce que je fais là, ce qu'elle fait là, cette jolie fille – comment s'appelle-t-elle, d'ailleurs ? Il me semble l'avoir déjà croisée, un nom comme Julie, Stéphanie, Amélie. Que fabrique-t-elle, à me parler de ses projets d'avenir ? De l'avenir, nous savons tous les deux qu'elle n'en a aucun. Personne, dans cette pièce, n'ira bien loin. Si seulement cette conviction avait pu relever d'un cynisme quelconque, je l'aurais énoncée à voix haute, rigolard, en me moquant des conséquences. Je ne dis rien. Tu sais comme je suis superstitieux. Le rêve d'hier me revient en tête. C'était un signe. Un déluge emportera cette maison et les jeunes gens qui s'y alcoolisent pendant que je prophétise en mon for intérieur ; si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, si ce n'est pas demain, ce sera plus tard, dans mille, deux mille, trois mille ans, mais une chose demeure certaine, le déluge...

Tout va disparaître. Une panique affreuse. Bientôt il n'y aura plus ni château, ni tour. Voilà pourquoi je prends poliment congé de Julie-Stéphanie-Amélie, avant de me mettre en route à toute allure vers chez moi. Je me défais. Ce soir, j'ai le don d'ubiquité, à la fois ici et là-bas, à la soirée, où j'ai discuté avec cette fille que je viens d'inventer. Est-elle pourtant dépourvue de vie propre ? Je jurerais qu'elle a choisi elle-même de me parler de Juliette. Je suis seul sans vraiment l'être. Je me désarticule. Une partie de moi tente de sauver les meubles, de me garder ici, bien en sécurité, à l'abri des rafales. Tu ne me crois pas ? Changeons de scénario. En passant tant d'heures devant la console, j'ai ouvert une faille entre réel et virtuel. Les soldats de pixel envahissent la ville, se dirigent tout droit vers la maison de Camille. Le dictateur leur a ordonné d'assassiner quiconque ferait semblant de s'amuser – laisse-moi te dire que la maison est remplie de coupables. C'est une boucherie. Les camarades du canapé sont troués de balles avant même d'avoir pu s'en extirper. La baie vitrée vole en éclats. Julie-Stéphanie-Amélie sanglote, crie, roulée en boule sous une chaise en plastique du jardin. Heureusement que j'ai décidé de rester chez moi !

(N'importe quoi.)

Camille a la vie sauve : elle disait vrai, c'était la meilleure soirée de sa vie. Les soldats sont frustrés. Les hurlements des victimes sont trop timides à leur goût ; ils ont soif d'une véritable horreur, de veuves, d'orphelins. Que le dictateur et ses ordres aillent au diable ! Ils pillent sans distinction, massacrent des dizaines d'être vivants, humains, animaux de compagnie, insectes malchanceux. Avant l'aube, la ville est saccagée. Du sang et des décombres à perte de vue. Depuis ma chambre, j'entends les rires carnassiers des militaires. Je ris avec eux. J'ai savouré chaque seconde du carnage. Je suis le seul survivant. N'importe

quoi ? Il n'y a pas de guerre, d'accord. Pas pour l'instant. J'ai un terrible pressentiment, voilà tout. Si tu es incapable de te contenter d'un pressentiment, d'y trouver suffisamment de réalité, suffisamment d'urgence, que veux-tu que j'y fasse ? Il faut écrire parce que je suis sur le point de mourir, aujourd'hui ou dans cent ans ; ce journal sera un laissez-passer pour la vie neuve, ou bien une trace écrite de l'ancien monde, ou bien le tableau d'un jeune garçon se crachant lui-même sur une page, ou bien... Je ne sais pas. Ai-je besoin de te convaincre ?

(Tu ne me convaincras pas. Je suis ton amer esprit critique, et resterai, à ce titre, à tes côtés. Je vais t'accompagner faute d'alternatives, mais tu ne te guériras pas de ma sévérité, tiens-le toi pour dit.)

JOUR 3

J'ai clos la soirée d'hier avec un grand verre de whisky.

(Pour me faire taire ?)

Pour te faire taire. Et je n'y ai pas mis de glaçons. Et je m'en suis servi un deuxième. Il me faudrait sans doute prendre peur chaque fois que j'emprunte ce chemin, que je cherche le réconfort au fond de la bouteille. Si c'est pour finir comme le père, etc. Notons l'inadéquat d'une telle réflexion, d'ailleurs : ce n'est pas l'état lamentable de son foie qui l'a tué, mais une bête crise cardiaque. Le contraire eût été tout indiqué : chacun devrait, logiquement, être puni par là où il pêche. Paix à son âme, quoi qu'il en soit. Mon père est mort en une poignée de secondes, après une longue vie d'insignifiance. Juliette et moi avons à peine remarqué sa disparition. Aujourd'hui je trinque seul, sans rien espérer d'autre que la résolution de mon problème inconnu, incertain, inventé peut-être ; lui, au moins, avait l'excuse de meubler le temps en attendant que rentrent de l'école ses enfants chéris. Il buvait par habitude, moi, par amour de la mise en scène. J'essaie de redonner un peu de classe à ce qui en manque cruellement. Je creuse le fossé entre le whisky du cynique et la bière de l'imbécile.

(Tu fais bien de commencer par là. Quitte à chercher l'explication de tous tes dysfonctionnements, autant retrousser tes manches et t'attaquer directement au procès de la figure paternelle. Il paraît que tout homme doit en passer par là. Allons-y ! Deux chefs d'accusation à l'actif du père ici présent : alcoolisme, décès intempestif. Ce n'est pas très prometteur.)

L'explication ! Je vois clairement ce qui se passe : chaque goutte d'alcool avalée est une variante sur le thème du père mort. Je marche dans ses traces pour, selon mon humeur, le comprendre, le mépriser, l'excuser, le haïr et me haïr aussi d'être incapable de lâcher prise. Sa défaillance, ma déréliction, évidemment, tout est lié. Je sais bien cela, j'ai eu le temps d'y penser. Est-ce que je vais mieux pour autant ? On ne peut pas tout réduire au procès des parents. Il doit y avoir autre chose.

J'avais dix ans. C'était la fin de l'été, les derniers jours de vacances. La brise chaude remuait tranquillement les feuilles des arbres. Je faisais du vélo dans les grandes rues désertes. Alors que Juliette n'ouvrait la bouche que pour réaffirmer son mépris du confort banlieusard, je passais dans cette modeste ville les meilleurs moments de ma courte existence. Le père, puisque tu tiens tant à en parler, le père brillait par son absence. Il devait pourtant être à la maison, où serait-il allé, après tout ? Je ne me souviens que de Juliette me toisant dans la cuisine. Elle s'y installait pour lire et me fusillait du regard lorsque, pour tromper mon ennui, j'allais me servir un verre de jus d'orange. Je sortais marcher. Le vélo me semblait parfois trop nerveux, comme si, en me jetant dans les pentes abruptes, je risquais de passer à côté de ce qui se tramait autour de moi. Pourquoi avoir été si violemment heureux, précisément à cette période ? C'est à n'y rien comprendre. Il m'arrivait de marcher des heures. Notre banlieue, morose à en pleurer, paraît-il, je la connaissais de fond en comble, en amoureux transi. Les maisons se ressemblant toutes, leurs infimes différences s'en trouvaient d'autant plus marquées. Rien ne changeait jamais : je me délectais de les trouver chaque fois semblables à ce qu'elles étaient la veille, à ce qu'elles seraient encore le lendemain. J'avais mes préférées.

Le 78 de la rue qui descendait vers le pont laissait voir une impressionnante collection de nains de jardin, ainsi qu'un moulin à eau en modèle réduit, tournant à vive allure dans son étroit bassin. Il y avait même une Vierge Marie à côté de la porte. Je ricanais. Quelques tournants plus loin, s'il était seul, je tenais compagnie au gros chien doré de la cinquième maison de l'impasse. Au bord de la maigre rivière qui traversait la ville se dressait une bicoque au milieu de détritrus par monceaux. Un vieux monsieur y vivait, qui ne devait pas sortir souvent ; je ne l'ai vu qu'une seule fois. Je retournais vers la maison.

(Où tu ne trouvais généralement personne. Tu ne comptes pas en parler ? Des litres de soda, bus à même la bouteille devant la télévision ? Des paquets de gâteau qui finissaient par te rendre malade ? Du père qui ne rentrait du bar qu'au milieu de la nuit, et titubait jusqu'à ta chambre pour te serrer dans ses bras en pleurant – « oh mon p'tit bout, qu'est-ce que je t'aime, qu'est-ce que je t'aime, tu peux pas savoir » ! Un été entier à marcher dans les rues caniculaires, à t'empiffrer devant des émissions qui ne t'intéressaient pas, à redouter les effusions paternelles, pendant que les autres enfants jouaient dans le jardin chez leurs grands-parents. C'est sur tout cela qu'il faudrait insister.)

La joie me soulevait, m'emportait, une formidable bourrasque à laquelle je ne comprenais rien. Chaque chose, merveilleusement à sa place : les maisons, le cours d'eau, Juliette aux sourcils froncés, un exquis mélange de rêverie, de peine, d'indifférence, d'indifférence surtout, mais amusée, sans cesse au bord de l'éclat de rire. Je n'avais pas encore le vertige, j'ignorais l'existence du gouffre à mes pieds.

Un après-midi où s'effondraient des rideaux de pluie, je me suis dirigé, machinalement, vers le quartier chic. En dépit de l'heure, les lampadaires étaient allumés, il

s'est brusquement arrêté de pleuvoir. Le silence qui s'est fait alors m'a foudroyé sur place. La lumière du ciel se frayait un chemin parmi les nuages presque mauves. J'ai bien regardé les trottoirs ruisselants, les gouttes scintillantes qui continuaient de tomber des branches d'arbre, avec la certitude que j'arrivais au bout de mes deux mois d'errance. Frissonnant dans mes vêtements trempés, j'ai été saisi d'un terrible sentiment de gratitude. Il aurait fallu s'agenouiller, mais j'ignorais qui remercier. Je ne sais si c'était la beauté de la lumière, mon état de santé qui vacillait – j'ai passé les jours suivants au lit, terrassé par la fièvre ; je ne sais si je présentais les premiers symptômes de la dépression nerveuse, ou si tout s'alignait réellement en cette seconde afin d'atteindre un inconcevable degré de perfection. C'était le zénith, la cime depuis laquelle je ressentais la profonde harmonie qui unissait la totalité de ce qui m'entourait, harmonie dont je participais également. Euphorie fracassante. Je ne m'en suis jamais relevé.

Le soir même, de fait, je tombais malade. Je suppose que le père m'amenait des soupes et les médicaments d'usage, et que Juliette, sans se déridier, venait lire à côté de mon lit. Tous les deux me semblaient bien loin. Ce n'était pas grave. Une proximité nouvelle s'était installée entre moi et cette force bienfaisante dont j'avais senti la présence dans la rue.

La grippe a disparu en une semaine, juste à temps pour la rentrée. J'étais néanmoins convaincu d'avoir contracté un virus tout autre qui m'intriguait considérablement. Fallait-il attribuer cette crise métaphysique à un défaut quelconque de mes perceptions ? Si j'étais déjà assez vieux pour douter de moi-même, une telle démarche n'avait rien, évidemment, pour me séduire. Ma convalescence s'était employée à rêver, d'abord dans le délire fiévreux, puis rafraîchi d'un calme relatif, de la prescience qui m'avait envahi. « Dieu » avait vite été rayé de

l'équation. Celui-là, j'en avais entendu parler à la télévision, il ne m'avait pas convaincu. Je comprenais pour le moment que quelque chose m'avait, non seulement accompagné, mais protégé, au long de mes promenades. Protégé de quoi ? Ce n'était pas là l'essentiel. Je déduisais simplement de cette bienveillance l'existence de dangers desquels le commun des mortels – dont j'allais bientôt, par bonheur, m'exclure – devait se prémunir. J'avais bénéficié d'un statut privilégié, dont le sens m'échappait. Pour combien de temps encore ? La perfection avait été trop grande, en cette accalmie orageuse. Une connivence s'était installée entre moi, les gouttes de pluie, le trottoir, les arbres, le ciel, et les voitures de luxe garées devant les maisons. J'avais le sentiment qu'on voulait m'indiquer à la fois cette connivence et sa fragilité. Une subtile continuité se dévoilait au sein de tout ce qui est, ni plus ni moins : l'être, l'être en soi, l'être étant, l'essence universelle m'accueillant à bras ouverts ; j'aurais dû m'exalter, au lieu de quoi cette avalanche de grandiose m'a écrasé comme un insecte. Le sublime n'est pas humainement tolérable. Le monde ne s'était-il pas dirigé vers une extraordinaire implosion à ce moment précis ? Et si elle n'avait pas eu lieu, n'était-ce pas la preuve qu'il s'agissait d'une simulation ? *On* avait voulu me montrer de quoi *on* était capable.

(Tu avais déjà l'extase facile. Chacun expérimente de tels instants de perfection, mais toi, il a fallu que tu en fasses une transe mystique...)

Transe, le mot est faible. Transformation, à la rigueur ; invisible à l'œil nu, car, concrètement, il ne s'est rien passé. Je me retrouvais seul avec un effroi insidieux que j'aurais été bien en peine d'expliquer à qui que ce soit. Inutile de dire que je me méfiais de tout et tout le monde lorsque l'école m'a repris en septembre. Avant même d'y remettre les pieds, je n'avais pas grand espoir d'obtenir des notes suffisantes pour passer en classe supérieure.

L'année s'annonçait longue. Mon premier geste a été pour mes anciens amis, que j'ai vite éloignés à coup de remarques cassantes. Quelque chose me disait que la menace viendrait d'eux. À mesure que les semaines se succédaient, ils ont fini par me sembler complètement surréalistes, comme faits d'une matière inconnue, imperméable au danger, qui leur permettait de continuer à jouer au ballon sans inquiétude. Devais-je en conclure qu'ils étaient eux-mêmes dangereux ? Alors que j'échafaudais des hypothèses de moins en moins rassurantes, les feuilles, une à une, tombaient des arbres. Leur chute n'avait rien de commun avec le phénomène inoffensif et bien connu de l'automne. Pour la première fois de ma vie, je me demandais si elles repousseraient un jour.

(Tu étais nerveux, irritable. Tu es même allé cogner à la porte de Juliette, un soir, en sueur, comme si, du haut de ses dix-sept ans, elle avait pu se substituer à la mère qui vous avait abandonnés. Après t'avoir laissé entrer, elle avait fermé la porte à clé, comme toujours, même si le père n'osait plus entrer dans sa chambre depuis des années.)

J'écoutais les cours du mieux que je pouvais, sans rien y comprendre. Lorsque les professeurs terminaient une phrase, j'en étais encore aux premiers mots ; soudain doués d'une vie propre, les adjectifs se scandaient dans ma tête, s'apostrophaient les uns les autres et s'invectivaient jusqu'à perdre toute signification. Va savoir : la grande décompréhension de cette rentrée scolaire pouvait bien être un nouvel avertissement de la divinité. Pour sauver la face, je jouais les cancre au fond de la classe, rivalisant de blagues crasses avec Momo et Sébastien.

(Pas étonnant que tu te sois mis à faire le pitre. Tentative désespérée d'attirer l'attention d'un adulte, n'importe lequel. Cela fonctionnait un peu avec le père, qui

t'engueulait avec une honnête régularité. Le jour, il ne pleurait plus, il criait : « Tu me rends malade, qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un gamin taré comme toi ! Tu vas me faire crever, à la fin, et t'auras plus que tes yeux pour pleurer ! ». Tes notes, déjà médiocres, baissaient imperceptiblement.)

Cesse donc de tout ramener aux parents ! C'était plus que de la provocation. La posture désinvolte que j'adoptais cet automne-là, dans la mesure où elle n'entraînait aucune souffrance, me convenait assez. Agir comme si ma peur irraisonnée d'une apocalypse imminente n'existait pas, c'était déjà créer une réalité parallèle dans laquelle je n'avais effectivement aucune crainte. Si mon entourage voyait cette façade et croyait en elle, tandis que j'étais le seul à connaître le vertige qu'elle dissimulait, il n'y avait aucune raison de déclarer l'intérieur plus véritable que l'extérieur. Bien sûr, le laisser-aller, les coups d'œil narquois puis la petite délinquance des années suivantes n'ont été que des garde-fous ; n'importe quel bouquin de psychologie le confirmera, sans compter que je n'étais pas moi-même complètement dupe. Cela n'empêche pas cette façade, toute artificielle et circonstancielle qu'elle ait été, d'avoir fait partie de moi au même titre que les délires théologiques. Ce gamin mesquin, téméraire, disparu aussitôt que plus personne n'était là pour l'admirer ou le prendre en grippe, comment aurais-je pu nier l'authenticité de son existence ? J'étais la preuve vivante que l'on peut se concevoir à la fois surpuissant et sans défenses. Le jour, j'allais griffonner des pénis dans les toilettes des filles. Le soir, récapitulant les événements inquiétants de la journée – le vent avait soufflé trop fort ! Le silence s'était glacé ! – je me couchais en position fœtale et dormais d'un sommeil brut.

(Comme c'est romanesque. Évidemment, tes angoisses nocturnes n'avaient aucun rapport avec le père qui rentrait de plus en plus tard et renversait les meubles en valdinguant dans la maison obscure.)

Encore le père ! Tu ne peux décidément pas t'en empêcher, ça devient lourd. Disons qu'il n'arrangeait pas les choses. Disons même que Juliette et moi étions des enfants très malheureux, dont à peu près personne ne se souciait, rendus à moitié fous par leurs géniteurs. Tu es content ? Nous sommes d'accord, voilà, la vie n'était pas rose. Tu n'as qu'à faire une minute de silence. Par chance, un superbe après-midi d'hiver, un jour nuageux, mordoré, béni entre tous, Gloria S. m'est apparue. J'ai su instantanément que l'extase estivale se reproduisait. Bien qu'ayant vu cette femme présenter chaque soir le journal télévisé depuis des mois, sa grande beauté venait m'intimer l'ordre d'écouter pour la toute première fois. Cessant immédiatement de porter ma main au sac de chips, j'ai augmenté le volume du son pour mieux entendre sa voix. Les mots qu'elle prononçait n'avaient pas plus de sens que ceux des professeurs ; j'avais à nouveau, pourtant, le très net pressentiment qu'il fallait me concentrer de toutes mes forces, car Gloria avait un message à délivrer. Je le cherchais dans ses boucles vertigineuses, d'un noir d'abysse, dans sa bouche racée, soyeuse, dans son léger accent du sud. Je suis entré en hypnose. Gloria me regardait droit dans les yeux. Elle me disait : « Ne t'en fais pas ». Elle me disait aussi : « Je veille sur toi. Je ne me contente pas d'annoncer les catastrophes de la terre entière : c'est moi qui les provoque, mais je décide, je t'assure, je promets que tu seras sain et sauf. Je n'ai qu'à lever le petit doigt pour engloutir un pays entier dans la mer. Je n'en ferai rien. Reste calme ». Elle s'est tue. Générique. Les yeux écarquillés, un assourdissement dans le crâne, je me suis levé, tournant le dos au tapage des publicités.

C'est ainsi qu'a débuté la plus étrange histoire d'amour qui soit : celle de mon épiphanie ensoleillée, ma passion pour Gloria. Gloria S., Sans-Nom-de-Famille, seulement un prénom dans mon imaginaire. Interlocutrice omnisciente, je lui adressais dès lors mes monologues intérieurs. Bonjour Gloria, comment vas-tu, moi pas terrible, je suis en cours, je m'ennuie. J'ai hâte d'être à ce soir, je me demande comment tu seras habillée, j'aime bien le collier que tu portais hier. Bonjour Gloria, je suis en cours, comme d'habitude, et toi ? J'ai faim mais c'est dégueulasse à la cantine. Bonjour Gloria, tu dois être en train de te préparer pour les élections de ce soir, moi je suis en cours et je m'ennuie.

(De la grande poésie !)

Elle me devenait intime comme une sœur. Rien à voir avec Juliette, qui semblait se méfier de moi ; plutôt une jumelle, une complice. Je savais qu'elle savait. Peut-être, dans son monde à elle duquel j'étais absent, savait-elle que je savais qu'elle savait.

(Savoir quoi, à la fin ? Excuse-moi, mais tu te jettes quelques fleurs superflues. Il est bien commode d'inventer un petit garçon illuminé en décidant qu'il a été toi. Un vrai personnage de roman, celui-là, avec ses apitoiements bibliques, son bouddhisme naïf, son amour décalé ! Sois honnête, pour une fois : tu avais bientôt treize ans, ton imagination tournait en roue libre afin de combler le vide affectif dans lequel tu tentais tant bien que mal de te construire une identité. Et tu te branlais le soir en pensant à la présentatrice du journal télévisé. Il me semble qu'il n'y a pas de quoi en faire un cinéma.)

Au contraire, c'était résolument cinématographique ! Tu peux bien chercher à toujours simplifier, il faut quand même admettre l'état de bizarrerie incompréhensible dans lequel j'ai survécu au début de l'adolescence. Bizarrerie charmante, pas niaise, tu sais que je déteste ça,

non, c'est-à-dire que Gloria me charmait, faisait hurler les sirènes en moi. Tout s'expliquait. Peu m'importait désormais que la perfection soit trop parfaite pour ne pas précipiter le réel dans un monumental cri d'horreur. Gloria récitait son livre des morts, le sourcil à peine froncé, le regard empli d'empathie à l'égard des veuves et orphelins tabassés par l'armée des pays riches. « Trois cents morts à l'Ouest », « explosion dans le Nord », « pollution chez les puissants » ; sans jamais se départir de son sourire de Joconde. Message codé à mon intention : tout cela existe, tout cela est bel et bon, et normal, nous savons, toi et moi, qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

(Le père s'inquiétait, lui.)

Vraiment ? Pas pour moi, dans ce cas, mais bien pour lui-même. Du moment qu'une inconnue détenait entre ses jolies mains le pouvoir d'orchestrer la fin du monde à sa guise, inutile de dire qu'il n'avait plus grand-chose pour m'impressionner. Protégé par mon absolue confiance en Gloria, c'est au cours de cette année-là que j'ai commencé à le percevoir tel qu'il était vraiment : gris, adipeux et triste. Pour ma part, je m'efforçais d'être à la hauteur du rôle qu'on avait bien voulu m'attribuer : chaque jour me voyait devenir un peu plus taciturne et lointain. Les hurlements aléatoires du père cessaient de troubler mon sommeil. Ses injures se changeaient en vacarme inane. Je survolais les repas du soir sans prêter la moindre attention à ce qui s'y mangeait. Juliette n'avait pas cette chance ; incapable de faire preuve, comme moi, d'une foi inébranlable, elle mettait un point d'honneur à crier plus fort que lui. Leurs affrontements retentissaient dans la ville entière.

(Un soir qu'il tenait absolument à changer de poste, tu t'es lentement levé, tu as pris ton assiette pleine de petits pois surnageant dans le jus de viande, et tu l'as fracassée contre le

mur. Il t'a giflé avec violence ; il faut le comprendre après tout, tu étais imprévisible, insupportable. Le problème était dans la brèche de peur et d'impuissance aperçue dans son regard. Mêmes frayeurs, as-tu pensé immédiatement avant la douleur, que les tiennes, lorsqu'elles annoncent la mise en morceaux de l'univers. La foudre frappait de nouveau. Le temps pour un éclair d'illuminer le ciel au grand complet, il t'avait aimé et redouté, comme tu avais aimé et redouté la catastrophique harmonie qui lie toutes choses entre elles. Juliette s'est levée d'un bond pour le menacer de sa fourchette, s'époumonant qu'elle la lui planterait dans l'œil, à ce connard, s'il se mettait en tête de te cogner dessus, comme s'il n'avait pas fait assez de mal comme ça autour de lui.)

Un fou rire s'est aussitôt perdu dans mes trente-six chandelles. La pauvre se rendait malade pour pas grand-chose, et le sérieux avec lequel elle jouait la colère dans cette mascarade la rendait tout à fait ridicule. J'aurais pu lui expliquer qu'il était inutile d'accorder trop d'attention aux bouffonneries paternelles, inutile et même carrément nuisible : réagir à ses caprices, c'était l'encourager à se montrer plus pénible encore la fois suivante. J'avais mieux à faire. Tant et aussi longtemps que Gloria ne m'indiquait rien de contraire, les feuilles repousseraient à chaque printemps. Le vent, le silence, aucun de ces signes que j'avais crus hostiles n'étaient plus à redouter. Loin de rendre compte d'une mystérieuse malédiction, ils n'avaient été que des clins d'œil discrets adressés à quiconque voulait bien les reconnaître. Rien de plus. Rien de plus, sinon, peut-être – et la question méritait d'être posée – des incitations. Un nuage en forme de fusil était apparu un beau jour, alors que, justement, j'imaginais la mort de Katia, la première de classe. Une autre fois, tout le monde s'était immobilisé au même moment, en plein contrôle de géographie, comme si le temps avait voulu

faire une pause dans l'indifférence générale. Voulait-on attirer mon attention sur quelque chose en particulier? Fallait-il s'attaquer à Katia ? Dans le doute, je me suis abstenu. Le simple fait de connaître l'existence de Gloria était une chance inouïe : nous aurions pu naître à une époque sans télévision, le père aurait pu regarder les informations sur un autre poste ; ce miracle laissait croire à un sursis généreux qui m'était accordé. Aussi ai-je décidé de ne pas me faire remarquer.

(J'avoue que tu as fait fort, cette année-là. Privé de mère, écrasé par un père tour à tour transparent et terrifiant, tu as préféré éliminer toute trace d'autorité parentale en construisant carrément une religion personnelle dont Gloria était la prophétesse. En termes d'amis imaginaires, tu n'as pas fait les choses à moitié. Dommage que tu n'y aies pas complètement cru. Tu racontais à qui voulait l'entendre que tu étais cinglé, que ta mère, illustre danseuse étoile et mannequin dans ses temps libres, te traînait de force chez un psychiatre qui te faisait des électrochocs ; et si tu n'as jamais frappé Katia, tu l'as fait pleurer en lui racontant que ta folie grandissait comme une tumeur, que les médecins te donnaient peut-être un an ou deux, que d'ici là tu risquais d'assassiner quelqu'un dans un accès de démence. C'est que Son Altesse était très persuasive ! Étonnant, tout de même, les maladies que tu as pu t'inventer, alors que la mythomanie en est une parfaitement respectable. Malheureusement, en dépit de tes efforts acharnés, tu restais sain d'esprit, tu savais pertinemment que Gloria n'était qu'un reflet sur un écran.)

Toujours les mêmes accusations... Oui, j'en rajoutais. J'en rajoute encore davantage aujourd'hui et j'ai bien l'intention de continuer. Mieux vaut fabuler que de pourchasser la vérité comme tu le fais, sans plus de succès qu'un chien courant après sa queue. De toute

façon, tu mens autant que moi. Tes références à mon enfance si horrible, si affreuse, si révoltante, elles n'ont rien d'exagéré, je suppose ? La mère, je ne l'ai vue qu'une quinzaine de fois dans ma vie ; le père était probablement maniaco-dépressif et un peu trop porté sur la bouteille. Et alors ? Moi aussi, à sa place, je me serais soûlé. Il était gras, fatigué, pauvre, sans diplômes, sans loisirs, sans amis, entièrement dépendant des pensions de la mère. Que voulais-tu qu'il fasse d'autre ? Oui, c'est bien triste, j'aurais préféré qu'il soit différent ; mais je ne suis pas la victime que tu décris.

(Au contraire. Tu es aussi fragile et démuni que l'agneau naissant, aujourd'hui plus que jamais. Tu n'oses plus sortir de chez toi, préférant te réinventer dans les diapositives complaisantes de ton passé. Sa Majesté aime toujours autant se prendre pour le bourreau universel, le petit garçon aux pouvoirs magiques, le seigneur invaincu des jeunes filles en pleurs... Grand bien Lui fasse. Pourtant, aujourd'hui, Elle n'en pouvait plus de marcher d'un mur à l'autre de l'appartement. Les jeux vidéo Lui sortaient par les yeux ; Elle serait bien allée regarder par la fenêtre pour Se distraire en observant les allées et venues des minuscules passants, si Son auguste vertige ne L'en avait empêchée. Pauvre Altesse, Elle s'ennuyait royalement ! Elle est donc allée fouiller dans le tiroir du bureau pour remettre la main sur Son téléphone, qu'Elle a allumé, pour constater à Sa grande surprise qu'après pas moins de dix-neuf appels en absence, deux messages L'attendaient dans Sa boîte vocale. « Plus aucun contact avec l'extérieur », « je ne veux plus rien savoir ! », proclamais-tu il y a deux jours à peine. Quelle volonté de fer!)

Eh bien, quoi ? Je ne les ai pas écoutés, ces messages, que je sache.

(Bien sûr que non, ils te font trop peur. Les écouter t'exposerait à la possibilité qu'ils ne soient pas de Pavel.)

J'ai cédé, d'accord, j'ai rallumé le téléphone ! Je l'ai aussi éteint de nouveau. Ce n'est pas la fin du monde, le monde qui est le mien désormais, celui de l'appartement. J'admets ne pas être particulièrement fier de cette entorse au règlement. Il reste exclu de prendre des nouvelles de l'extérieur ; la seule idée d'une autre voix que la mienne me donne le tournis.

(Et pourtant, tu auras beau éteindre le téléphone, le cacher dans un tiroir, tu sais maintenant que quelqu'un fait de gros efforts pour te joindre. La curiosité deviendra bientôt obsédante.)

Sans doute Camille, qui veut savoir pourquoi je ne suis pas venu à sa fête.

(C'est cela, sans doute. Tu t'es arrêté d'écrire, ouvrant la fenêtre afin de précipiter le téléphone dans les airs. Bien essayé ! Tu as manqué de t'évanouir en apercevant le trottoir lointain. Allez, remets-le à sa place et va te coucher. Tu as une longue journée d'inactivité demain, il faut que tu sois en pleine forme. Nous savons aussi bien l'un que l'autre que ces messages finiront par te parvenir.)

JOUR 4

Journée de grisaille. Pour changer. Les rideaux sont tirés, je me tiens toujours loin des fenêtres. Un vent paradoxal se fait sentir depuis le chauffage, un souffle d'air étouffé, le cercle vicié d'une atmosphère sans renouveau. La solitude fait son chemin. J'ai vidé le sèche-linge ce matin. Une montagne de vêtements accidenté désormais le relief de mon lit. L'électricité statique sature l'appartement – une telle chose est-elle seulement possible ? Mes connaissances en physique ne me permettent pas d'en être sûr. Depuis que les oreillers ont tenté de m'électrocuter, je me retrouve suspendu dans un état d'extrême fièvre, redoutant une décharge – même bénigne – au moindre geste. Je ne peux m'empêcher d'interpréter ces éclairs invisibles comme des sautes d'humeur du mobilier, pire encore, une révolte fomentée au sein de mes chers sujets. « Le Roi doit ouvrir les fenêtres au moins cinq minutes par jour ! » exige le lit. « De grâce, que notre Roi daigne épousseter plus souvent ! » renchérissent les étagères. « Assez ! Nous demandons plus d'intimité ! Que notre bien-aimé Souverain aille faire un tour et nous laisse tranquilles ! ». Ils peuvent toujours réclamer ! Ça ne se passera pas comme ça.

(Rien n'est moins sûr ! Lorsqu'on a pour adversaire une poignée de planches de bois sans défenses, on ne fait pas trop le malin. J'en claquerais presque des dents. Attention, derrière toi ! L'armoire va t'avaler ! Pour l'amour du ciel, un peu de sérieux. Tu n'as plus quatre ans. Je t'avais prévenu, macérer ici est malsain, l'air que tu respirez est malsain, te complaire dans la certitude que tu as peur de ton ombre est malsain. Quant à l'obstination à ne rien entreprendre pour améliorer ta situation, elle relève plutôt d'une paresse désespérante. Tu

es fier de ta journée ? Réprimer tout mouvement, de peur d'une rébellion menée par la cuisinière, la lunette des toilettes ou que sais-je encore, quoi de plus noble, n'est-ce pas, quoi de plus héroïque ? Passionnant, ton nouveau jeu : la règle en est simple, il suffit de bouger le moins possible. Pour y mettre un peu de piquant, tu as réinitialisé toutes les horloges. On s'est bien amusé, non, à fixer le plafond – pendant combien de temps, d'ailleurs ? Tu ne saurais le dire, c'était si long que tu as perdu le compte. Le réveil de ta chambre n'a cessé de clignoter des œillades désolées : « 00:00 », exactement, zéro-zéro-zéro-zéro, le pauvre ne sait plus rien dire d'autre, maintenant que tu l'as condamné à sempiternellement délivrer le même message de néant.)

Il devrait tout de même y avoir quelque chose de rassurant à déduire le passage du temps des trajets du soleil. La météo s'entête à rester si morne qu'elle ne laisse plus de place pour le moindre rayon, seulement un glaçant, écrasant, aveuglant ciel blanc. Il devient noir en fin de journée, et c'est la nuit. Le temps ne passe pas : il change de couleur. Infiniment, le même jour se reproduit. Ce qui signifie que je ne sortirai plus jamais d'ici. Tu ne trouves pas que les murs se sont un peu rapprochés ? Pour ma part, je jurerais que les meubles semblent moins paisibles, moins immobiles qu'il y a trois jours. C'est cela, vas-y, regarde-moi de haut et lâche dans un soupir qu'on peut être « mobile », ou « immobile », mais pas « plus ou moins immobile ». Observe un peu mieux et tu comprendras ce que je veux dire. La chaise de bureau, par exemple. Hier encore, on eût dit une respectable madone, posément installée sur ses quatre roues. Je la surveille depuis ce matin. Elle est sur le point de glisser. Je suis positif. Non pas que je croie aux fantômes, seulement, je sens que cette chaise s'impatiente et qu'il ne

tiendrait qu'à elle de manifester un mouvement de colère. Alors oui, j'ai peur que l'appartement finisse par m'engloutir... Est-ce un si grand crime ?

(Très certainement, puisque tu dis n'importe quoi et qu'il te suffirait de sortir pour...)

...pour entrer dans l'ascenseur qui s'empresserait de chuter d'un coup les dix-sept étages, merci bien.

(J'abandonne.)

Ça va, je plaisante. Que veux-tu, les jeux vidéo me lassent et j'aime me faire des frayeurs. L'idée d'une révolution des objets, du non-humain qui reprendrait ses droits, m'est fort agréable.

(Ah bon ? C'est nouveau, je croyais qu'elle te faisait peur...)

Penses-y bien : les villes désertes, la végétation rongant les gratte-ciel, les baleines dérivant au-dessus d'usines englouties par l'océan Pacifique, des troupeaux, des essaims partout... Il ferait bon vivre dans un pareil monde.

(Tu aimes les animaux, maintenant ?)

Je les trouve légitimes.

(Tu recommences ! Encore un déguisement. Celui-là te donne bonne conscience, mais cet écologiste romantique n'est pas toi. Toi, tu sais que l'humain est dans son bon droit en détruisant la Terre, autant que l'astéroïde qui exterminait les dinosaures, pour la bonne raison qu'il n'y a rien de tel que « le droit » dans la nature, seulement une poignée de principes – survie, hasard, expansion. Tu sais aussi que ce n'est ni bon ni mauvais, qu'il n'existe aucune morale une fois passées les frontières du contrat social, allez, ne me fais pas répéter, tu as déjà lu ça quelque part.)

Disons que je me plais à imaginer un monde sans humains. Je trouve ça bel et bon, reposant, joli. Mères criardes, marmots déboussolés, hommes d'affaires impeccables, religieux tourmentés, princesses dépressives, tous disparaîtraient sans cérémonie, moi y compris, aussi légèrement qu'une bulle qui éclate ; qui sait comment agiraient les objets alors ? D'accord, si la chaise de bureau finit par glisser, ce sera simplement à cause de l'inclinaison du plancher. C'est ainsi que cela se passe, jusqu'à preuve du contraire, dans la réalité que je connais. Mais une réalité sans moi, sans personne, fonctionnerait-elle selon les mêmes règles ?

(Visiblement, tu t'es mis en tête de poser chaque jour les mêmes questions, sans te donner la peine de les traiter sérieusement. « Y a-t-il bien du réel en-dehors de mon expérience ? Qu'entend-on d'ailleurs par réel ? Puis-je avoir accès à un en-soi qui n'ait rien à voir avec ma subjectivité » ? Chapeau bas, tu as trouvé ta vocation en philosophie. Quelques professeurs au bord de la retraite t'auraient donné une note presque maximale, « pour l'effort », un peu ennuyés tout de même par ta prétention. À présent, de deux choses l'une. Soit tu rédiges un traité de phénoménologie, à condition de fournir les efforts nécessaires, soit tu continues à régurgiter les menus évènements de ton existence, en essayant d'en retirer ne serait-ce qu'un tout petit peu de sens. Mais, par pitié, cesse de papillonner d'une question à l'autre sans rien approfondir !)

Régurgiter. Faire éclore un sens. Je ne sais pas. Revisiter le passé, d'accord, mais alors comme on visiterait un musée : certains tableaux nous font chaud au cœur, d'autres nous mettent mal à l'aise, d'autres encore, transpirant la mélancolie, nous font soupirer... La promenade peut nous enrichir parce que, justement, ce ne sont que des tableaux. Jouer les

chercheurs d'or en fouillant mes vomissures ne me dit rien qui vaille. J'aime encore mieux déambuler dans les salles du musée, me laisser surprendre.

(Ce n'est pas un musée, c'est une prison, et tu la connais par cœur.)

Une prison distrayante. Il ne me faut rien de plus. Tu espères trop ! Je n'ai jamais prétendu faire un journal d'auto-psychanalyse.

(Je te cite : « Ce sera l'histoire de mes enfermements, celui-ci et tous ceux qui ont précédé, ce sera également ma délivrance, prophétisée dans ce cahier ». Appelle ça comme il te plaît, psychanalyse ou décorticage de vomi : tu n'avais nullement l'intention de regarder les mouches voler pendant une semaine, il s'agissait d'effectuer un certain travail. Faute de parvenir à définir lequel, tu ne fais rien. Tu divagues. Eh bien vas-y, divague ; je me tais.)

Ne rien faire ! J'aimerais bien. Non, je suis très occupé, figure-toi. J'ai beaucoup dormi, pour commencer. En me réveillant, lessivé par quelque cauchemar, je suis allé aux toilettes, après quoi je me suis recouché. J'ai rêvé que Pavel et le père pouffaient de rire en fumant en joint. Au deuxième réveil, j'ai réglé son compte à un paquet de biscuits tout en dégommant des tanks virtuels avec, sans vouloir me vanter, une dextérité remarquable : comme quoi, ne t'en déplaie, ces heures passées à perfectionner mon art du jeu vidéo n'ont pas été en pure perte. Enfin, j'ai relu ce que j'avais écrit les jours précédents.

(Bref, tu as fait exactement la même chose qu'hier et avant-hier. Faut-il te décerner une médaille ?)

Tu n'as pas idée jusqu'où je peux aller dans le comique de répétition. Je t'entendais presque bâiller en me traitant d'égoцентриque, pendant que je me plongeais une énième fois

dans mes humbles écrits. Tiens, je vais recommencer ; il faut à tout prix te prouver que le mot « égocentrique » est faible, piteux même, en regard de mon projet.

(Comme si tu en avais un.)

Ah, détrompe-toi une bonne fois pour toutes, j'en ai un : me répéter jusqu'à plus soif. Ouvre grand tes oreilles, je relis depuis le début. À voix haute, cette fois-ci. Alors ? Qu'as-tu pensé de ma prestation ? Amusant, non, comme le temps oublie de passer sur le papier ? Près d'une heure s'est écoulée avant que je n'écrive ce « alors ? », bien que presque rien ne le sépare de la phrase précédente. J'ai parlé fort, de plus en plus fort, en prenant une voix nasillarde et traînante dans les passages entre parenthèses ; je me suis même mis debout sur la table du salon afin de déclamer le reste comme il se doit, c'est-à-dire d'un ton grave et lent, l'air pénétré, le bras droit levé au ciel. Enfin, au plafond. J'aurais peut-être dû laisser des pages blanches après avoir annoncé que j'allais lire à haute voix, afin de marquer les temps morts de la relecture. Qu'est-ce que tu en dis ? Rien ? Vraiment ? Ça alors, tu te tais pour de bon. Si tu tiens à bouder, je réponds à ta place : vraiment, laisser des pages blanches n'aurait eu aucun sens. Ces pauses n'en étaient pas. Relire, c'est réécrire, n'est-ce pas ? À un point tel que je devrais m'arrêter là et recopier chaque jour ce qui a déjà été consigné. Les moines s'en contentaient, au Moyen Âge – au fond, je suis comme eux, on n'a pas encore découvert l'imprimerie dans mon cerveau. La culture populaire, la distribution de masse, non, je ne connais pas, j'en suis encore au stade infantile, antique, de la répétition *ad nauseam* – les mêmes mythes, les mêmes récits primaires. On ne demandait à personne d'innover à l'époque, seulement de répéter avec brio. J'ai rédigé hier une charmante histoire, divertissante et linéaire. À quoi bon la continuer ? Tout ce qu'il faut savoir s'y trouve déjà. Le reste ne serait

que variations – ces dernières n'étant pas forcément dépourvues d'intérêt, sans doute. Il n'empêche : le brio est superflu. Il suffirait de réécrire, mot pour mot, la même chose que la veille. Ce serait déjà une création. Essaie un peu de répéter cent fois la même phrase, tu verras qu'elle n'aura pas deux fois la même signification, ni le même rythme. Pourquoi courir après de nouveaux mots, quand un seul, à la limite, saurait me combler ? N'importe lequel. N'importe lequel. Lequel. Lequel. Lequel lequel lequel. Lequel ? Le kèle ? Lek Haile ? Le Quaile ! Lequelle. Lequel. Tu vois où je veux en venir. Or, en ce quatrième jour, des mots, j'en ai déjà convoqué des milliers. Trêve de bavardages. Je recommence. Depuis le début. Je ferme les yeux un long moment. Il s'agit de se concentrer. Aujourd'hui, c'est le début de la fin : j'inaugure ce journal. Je vais saisir le stylo à ma droite. Je vais en appliquer la pointe sur une page du cahier à ma gauche. Je vais tracer des mots à l'aveuglette, au risque d'être illisible, de dépasser sur la table. Il faudra continuer. Autour de moi, les meubles resteront impassibles. C'est la beauté de la chose : alors que je perds le sens commun, eux poursuivent leur muette et bienheureuse existence.

(D'accord, d'accord, tu as gagné, je ne peux plus garder le silence. Par pitié, ne recopie pas. Si je t'entends encore ânonner ta précieuse prose, je ne réponds plus de rien, je casserai tout, je mettrai le feu à l'appartement !)

Bien sûr ! Au détail près que, jusqu'à preuve du contraire, c'est encore moi qui décide de ce qu'on fait ou ne fait pas.

Deux heures ont passé. Je ne suis pas parvenu à sauver la fille du premier ministre, retenue prisonnière dans le sous-sol d'un groupuscule mafieux. Je perds chaque fois trop de

vie dans la course-poursuite automobile qui inaugure la mission : le temps d'arriver au quartier général des ennemis, je suis à bout de souffle, et le moindre coup de feu suffit à me tuer. Plus je mourais, plus l'envie d'aller chercher le téléphone dans le tiroir se faisait pressante. Au bout d'une vingtaine de tentatives, j'ai jeté la manette sur l'écran plasma. Il s'en est sorti sans une égratignure.

Cette série de défaites m'a remis les idées en place. Nous sommes partis sur de mauvaises bases, toi et moi. Je m'en excuse. Je dois être à bout de nerfs. La vanité, la gratuité, l'inanité me drainent. Il faut une énergie phénoménale pour lutter contre l'ennui, aussi ai-je décidé de ne plus lutter. Remettre les pendules à zéro était un premier pas dans cette direction. Essayons de creuser le présent : plus d'anticipation, plus de mémoire. Qu'est-ce que je raconte! C'est tout à fait impossible : le présent n'existe pas, il est pétri de passé, et n'est rien d'autre que cette inconsciente rumination. J'ai menti : ma prison n'est pas distrayante. En réalité, elle me fait l'effet d'une immense salle du trône désaffectée ; des ménestrels épuisés se succèdent sans arrêt, me rapportant une multitude de souvenirs dont je ne sais que faire. Un poirier trempé par une averse. Le chien des voisins, l'odeur de son poil. Le désespoir de Lydie. La mer grise et démontée. Les jouets colorés de l'école maternelle. Les tombes abandonnées du cimetière. Une odeur de paille. Des chatons qui se battent. Juliette, le joint dans sa main et sa main tendue vers moi. Une douche froide, une petite enfance oubliée. Et alors ?

(Quoi, et alors ?)

Les ménestrels continuent de réciter. Ils ressemblent à des automates. Des machines en mode aléatoire, bourrées de données qu'elles sélectionnent au hasard par-dessus un

bourdonnement qui m'obsède. Je tends l'oreille et j'y entends un murmure, une phrase mécanique : j'ai... plus de souvenirs... que si... j'avais... mille ans. Les voix exsangues des ménestrels la couvrent presque complètement. Ils récitent de plus belle : la première fois que j'ai pris l'autobus tout seul. Les traînées blanches des avions dans le ciel. La poupée perdue de Juliette. Le départ à la retraite de Gloria. Une comédie, au cinéma. Les sirènes dans la ville. Et ainsi de suite. Décidément, rien de distrayant là-dedans. Les diapositives de ma mémoire ne m'occupent pas, ne m'égaient pas ; elles me fascinent et me font peur, comme la flamme d'une bougie, puisqu'à t'entendre, je papillonne. Je papillonne autour de moi-même, cet égo boursoufflé, sans cesse en surchauffe. Je t'exaspère. Tu en as ta claque de l'autoréférence. Tu as raison, c'est irritant au possible. Mais je n'y peux rien : c'est reparti pour un tour. La grosse voiture de Jean-Michel. Les yeux noirs de Momo. Les nuages d'orage. Le parfum du salon funéraire. Les lunettes cassées. Les tueries à la télévision. Le fauteuil du psychologue. L'euphorie, la musique à fond, au casque, en marchant très vite dans les rues. Le chat de Juliette sur mes genoux. Le goût du thé vert que je n'aimais pas. Un lac gelé. Pavel. Et ainsi de suite. L'énumération pourrait se poursuivre indéfiniment.

(C'est pourtant à Pavel qu'elle s'arrête. Il est temps que tu prennes ton courage à deux mains, que tu abordes le sujet de front au lieu de critiquer les récits linéaires en te prenant pour un spécialiste. Depuis de longues minutes, tu fais tourner le stylo entre tes doigts, sans rien écrire. Avoue que, si l'idée d'ouvrir les rideaux ne te faisait pas tant horreur, tu irais jeter un regard nostalgique par la fenêtre, le front soucieux, le dos courbé!)

Il n'y a pas de quoi rire, va. Tu n'en as pas assez, du cynisme débridé ? Tu ne crois pas que certains souvenirs sont très bien là où ils sont, qu'il vaut mieux éviter de les déranger ? Que reste-t-il à dire sur Pavel ?

(Que c'est peut-être lui qui essaie de t'appeler.)

J'ai eu un pressentiment à ce sujet, figure-toi. Je crois que ce n'est ni Camille, ni Pavel, mais monsieur Paradis.

(Peu probable. Tu as arrêté de le voir il y a plus d'un an, pourquoi tenterait-il de te contacter maintenant ?)

Je ne sais pas. Un soir d'insomnie, il aurait repensé à moi, il s'en serait voulu d'avoir échoué, de n'avoir pas su comment m'atteindre. Il aurait su confusément que j'étais enfermé ici, qu'il était de son devoir de me délivrer.

(Intéressante variation sur le motif de la princesse captive rêvant au prince charmant. Quoi qu'il en soit, je te prie instamment de reprendre tes esprits : Paradis a mieux à faire que de te harceler au téléphone.)

Il a pourtant laissé un certain nombre de messages, quand j'ai arrêté de venir aux rendez-vous. « Je suis inquiet, pouvez-vous me rappeler au plus vite » – le pauvre, on aurait dû lui apprendre à mieux gérer ses émotions à l'école des psychologues.

(Quand on sait dans quelles conditions tu as commencé à le voir, je me demande s'il s'inquiétait pour toi ou pour les malheureux oiseaux qui croiseraient ta route...)

Tu veux vraiment remettre cette histoire sur le tapis ?

(Pourquoi pas ? Dans ta petite mythologie, n'est-elle pas la pierre angulaire de ton destin tourmenté, la genèse des cruels instincts de Son Altesse Royale ?)

Très bien. Au diable l'expérimentation ! Racontons-nous une belle histoire, puisque tu y tiens.

Il y a fort, fort longtemps, Juliette se préparait à quitter la maison paternelle pour entreprendre des études de droit à l'étranger. A la désertion de sa fille, le père opposait un silence furieux que je n'allais certainement pas me fatiguer à rompre. De toute évidence, il avait le cœur brisé, et sa peine était sincère : le départ de Juliette annonçait le mien, qui ne saurait tarder. Nous étions de toute façon trop vieux pour nous laisser impressionner par ses crises de rage. Depuis des années, je l'évitais comme la peste. Bientôt, il se retrouverait définitivement seul.

C'était l'été de mes seize ans, je fréquentais encore Lydie. Le jour de mon anniversaire, Juliette et moi avons pris le train pour aller voir notre mère ; importunée sans doute par une légère culpabilité, elle nous invitait à passer une partie du mois de juillet chez elle. Son mari, Jean-Michel, était dans la finance, ou l'immobilier, je ne sais plus, le principal étant qu'il appartenait à la classe des millionnaires que je conspuais avec une ferveur naïve. J'y allais donc surtout pour profiter de la piscine, regarder leurs DVD, voire, qui sait, repartir avec une ou deux bouteilles volées dans le cellier de Jean-Michel. Les motifs de Juliette étaient plus obscurs. Son été aurait pu être employé à des préparatifs autrement plus urgents, au lieu de quoi elle remettait tout à la dernière minute pour aller toiser notre génitrice dans une orgie de luxe qu'elle n'aurait de toute façon pas le cynisme d'apprécier. Le voyage en train n'a aidé en rien à éclaircir le mystère. Deux cafés hors de prix du wagon-restaurant dans le corps, Juliette m'a longuement parlé du principal malheur de sa vie : le départ de la mère cinq ans après ma naissance, qui était de la faute de tout le monde, du père invivable, de la mère

égoïste, de ce connard de Jean-Michel, des grands-parents qui n'avaient pas levé le petit doigt, de la société sans principes qui engendrait de tels monstres. Personne ne trouvait grâce au sein de son tribunal intérieur, personne sauf nous bien sûr, innocentes victimes éplorées de ce drame sans précédent. « Elle ne nous a jamais aimés », a-t-elle dit, les yeux baissés sur son gobelet vide. Je ne voyais pas où était le problème. A-t-on besoin d'aimer ses enfants ? Doit-on à tout prix respecter ses parents ? Juliette a haussé les épaules en regardant par la fenêtre, maugréant des noms d'oiseaux à mon égard.

(Parlant d'oiseau, c'est un perroquet qui vous a souhaité la bienvenue au palais maternel. Une bestiole insupportable, répondant au nom stupide de Rococo, qui volait partout dans la maison en hurlant, laissant derrière lui, au lieu de petits cailloux, une traînée d'excréments que la bonne ramassait à toute heure de la journée. « Jean-Miiiiii ! Jean-Miiiiii ! Ferme la porte des toileeettes ! » Sacré Rococo. Il ne te faisait pas rire ; aussitôt que tu as entendu sa voix de crécelle, tu en as eu froid dans le dos.)

Juliette n'était pas convaincue non plus. L'expression de son visage disait assez qu'elle sentait comme moi quelque mauvais présage dans les braiements du perroquet. La maison frappée de gigantisme, qui nous avait accueillis à plusieurs reprises, semblait cette fois nous rejeter d'emblée. La décoration avait été entièrement refaite dans un goût affreux. Les meubles, dorés pour la plupart, croulaient sous une tripotée de bibelots clinquants et poussiéreux, la piscine était sale et notre mère, de toute évidence, s'était laissée tenter par la chirurgie esthétique. Sa voix était encore plus haut perchée que dans mon souvenir. « Rococo, tais-toi donc, enfin ! Ah, voilà mes deux amours, venez me faire un gros bisou ! Comment ça va mes chéris ? Jean-Mi ! Apporte leurs valises dans les chambres d'amis et sers-leur à boire.

Qu'est-ce que vous prenez ? Un jus de fruits ? Du soda ? Non ? Un apéro? ». J'aurais la migraine pour les trois prochaines semaines.

Les jours se sont succédés à une lenteur ahurissante. Jean-Michel travaillait, notre mère passait son temps on ne savait où en ville. Accablé de chaleur, je regardais la télévision avec Juliette des heures durant, dans un canapé en cuir brun qui collait à la peau quand on tentait de s'en dégager. L'un de nous lâchait de temps en temps un soupir excédé, l'autre acquiesçait. C'étaient là nos principaux échanges. Les DVD ne me tentaient plus, je n'avais aucune envie de nettoyer la piscine. Siffler l'alcool fort de Jean-Michel me semblait, en définitive, demander trop d'énergie. Rococo criait. Lorsqu'il couvrait le son de notre émission de télé-réalité, j'allais fermer la porte en traînant les pieds. Quelque chose ne tournait pas rond. L'ennui, je le connaissais, j'étais prêt à m'en accommoder. Ce qui se passait était bien pire. Plus de voix surexcitées dans ma tête, plus d'idées, plus de signes à déchiffrer, plus d'insomnies ni de fous rires anxiogènes. Un vide s'alourdissait en moi. Rien de commun avec le silence généreux, plein de promesses, qui me faisait tendre l'oreille quatre ans plus tôt. Tout, dans cette maison, était faux, plastifié, creux, à commencer par notre châtelaine de mère. Lydie appelait tous les jours, je n'avais rien à lui dire. L'engouement mystique qui m'avait donné des ailes depuis ma rencontre avec Gloria, brusquement, s'était tari.

La torpeur caniculaire empêchant, par ailleurs, toute réflexion, j'ai fini par décider, après ce qui m'a semblé un siècle de télévision, qu'un peu d'exercice me ferait du bien. Mon cerveau brûlé croyait avoir lu quelque part des expressions insensées comme *oxygénation des cellules* ou *assainissement des pores*, ce qui a suffi à justifier l'impulsion que j'ai eue un matin : prendre possession d'un vélo de course du garage et partir explorer les environs. La

maison était située dans un hameau entouré de plaines ; je me suis promis de ne pas faire demi-tour avant d'avoir atteint un village. Les champs ont défilé, sans rien en vue. Aucune voiture ne passait. J'avais parcouru à peine cinq kilomètres quand mes jambes ont commencé à trembler violemment, refusant soudain de soutenir le rythme que je leur imposais. Encore lancé à pleine vitesse, j'ai tenté de m'arrêter en douceur sur un talus alors qu'un haut-le-cœur me brouillait la vue. Le temps de réaliser que j'avais complètement oublié de manger, qu'il était midi, que j'étais sorti sans chapeau et que je n'avais pas une goutte d'eau à portée de main, je suis tombé sur les genoux en vomissant une bile jaunâtre.

(Bravo, l'athlète !)

Un rictus incontrôlable m'étirait les lèvres, que j'avais gercées, rougies par une goutte de sang. Il fallait rebrousser chemin. Les dents serrées, je suis rentré à pied vers la maison géante, ce trou perdu, ce marécage de malheur, poulpe pierreux qui étendait ses tentacules sur toute velléité de fuite. Nauséeux, je me demandais si j'allais perdre connaissance en chemin. On me retrouverait à demi-mort sur le bord de la route, il faudrait m'emmener à l'hôpital ; voilà qui mettrait au moins un peu d'animation.

Ma mère bronzait à côté de la piscine à mon retour. Sans lever les yeux de son magazine, elle m'a gratifié d'un « Bonjour mon chéri, ta sœur est devant la télé ». Je me suis fait couler un bain froid dans lequel je suis resté jusqu'au crépuscule, assommé. Chacun de mes muscles était douloureux, j'avais si faim que les os de ma cage thoracique semblaient vouloir transpercer ma peau. Grelottant de froid, je me répétais que tout cela était cauchemardesque, totalement cauchemardesque, qu'il n'y avait pas de quoi paniquer pour autant : encore un peu plus d'une semaine et le calvaire prendrait fin.

Le repas du soir n'a pas tardé à me détromper. Jean-Michel, cherchant mon regard que je maintenais baissé, me racontait avec enthousiasme un film d'action qu'il était allé voir au cinéma quand Juliette a lancé une remarque désobligeante à notre mère, déclenchant chez cette dernière une sourde colère et un monologue haineux, persiflé par à-coups entre deux bouchées de spaghettis aux crevettes : « Évidemment, toujours pareil, avec toi. Que des reproches. Je t'ai appelée, je te signale, un bon milliard de fois ! Mais madame n'est jamais là pour parler à sa mère ! Et ton frère, avec ses monosyllabes, tu crois que c'est mieux ? Tu crois que ça me donne envie de faire un effort ? Toujours pareil. Vous venez ici, je vous offre tout ce que vous voulez. Vous me faites la gueule, je vous vois à peine, rien qui vous intéresse jamais. Eh bien vous n'aurez qu'à rester chez votre père, la prochaine fois ! Vous devez bien vous amuser avec lui, tous les trois, à faire la gueule. Vous devez bien vous entendre. C'est ça, restez donc chez lui ! Puisque ça vous fait tellement chier, de venir me voir ! ». La scène était des plus loufoques, ma pauvre mère postillonnait à qui mieux mieux. Je suis pourtant resté les yeux dans le vague, paralysé par une irrésistible nonchalance. Juliette, loin de faire une scène comme je m'y attendais, a hoché la tête gravement et s'est coupé un bout de pain pour saucer son assiette. Plongé, à l'évidence, dans une grande détresse, Jean-Michel ruminait la même bouchée depuis plusieurs minutes, n'osant pas avaler. Mon estomac commençait à m'inquiéter : les pâtes ne passaient pas, j'allais de nouveau être malade. Je me décidais à abandonner le repas quand le souffle m'a manqué ; la gorge me démangeait terriblement, j'allais bientôt suffoquer pour de bon. Mon corps tenait visiblement à son entrée triomphale aux urgences.

(Il allait être déçu : tu as eu le réflexe de dissimuler la crise avant qu'on juge bon de t'amener à l'hôpital. Un médecin t'annoncerait, plus tard, que tu souffrais d'une banale allergie aux fruits de mer.)

J'avais au moins fait diversion. Me croyant en pleine crise d'angoisse, notre mère poussait de petits cris paniqués accusant Juliette de tous les maux, ce qui a conduit l'intéressée à quitter la table pour ne pas manquer la comédie romantique du mardi soir. Indifférence totale de mon côté. J'ai maîtrisé la toux, laissé tomber un mot rassurant et, drapé dans ma dignité, je suis sorti tremper mes pieds dans la piscine. La lune éclairait suffisamment pour apercevoir les insectes morts qui flottaient à la surface de l'eau. Ma gorge se serrait à nouveau. Je me suis efforcé d'étouffer le plus silencieusement possible, de songer à Gloria qui veillait sur moi, qui ne m'avait pourtant pas envoyé de signal annonçant ma fin imminente, silence troublant, tout de même, car ma nuque se raidissait par syncopes, menaçait de se briser...

(Eh bien ? Que se passe-t-il ensuite ? Tu manques d'inspiration ? Cet épisode te dérange, peut-être ? Laisse-moi te venir en aide. Cauchemar, cauchemar, cauchemar ! Était-ce Rococo qui parlait ainsi ? Tu as tourné la tête, il était là, sur la chaise longue. Avait-il spontanément réinventé ce mot, en te regardant haleter auprès de l'eau stagnante ? Cauchemar, c'était bien le cas de le dire. Si ce terme faisait partie de son vocabulaire, s'il le proclamait au hasard, il faut lui reconnaître un certains sens de l'à-propos. Tu voyais rouge, noir, bleu, mauve. Un feu d'artifices vertigineux explosait dans tes yeux, cette fois ça y était, tu allais crever là, en prison, en enfer, au son d'un perroquet fou qui hoquetait à la lune. C'est là que tu as disjoncté. Le vent t'a caressé les cheveux. Tu t'es calmé. Voilà que tu respirais sans problèmes. L'éclat des étoiles a illuminé le ciel. Enfin, le signe que tu attendais ! La

décharge de soulagement t'a fait trembler de tous tes membres. Fini, le vide, le mou, l'amorphe, on te disait quoi faire et tu le ferais. Les ailes de Rococo t'ont fouetté au visage, tes mains se sont durcies comme du ciment autour de son cou. Du bec grand ouvert s'échappait un pathétique filet de voix, une parodie de chant du cygne, qu'il ne restait plus qu'à abréger en plongeant l'oiseau dans l'eau noire.)

Le vent est tombé. Juliette n'était plus devant la télévision. Je me suis rappelé avoir cogné à sa porte, à douze ans, une nuit affreuse, peu de temps après avoir pressenti la continuité de tout ce qui est, à une époque où je tombais de haut devant le caractère merveilleux mais désespérément fugitif, de ce qui m'entourait. Elle ne m'avait posé aucune question, j'avais fini par m'endormir dans son lit, roulé en boule sous la couverture, pleurant l'été qui venait de se terminer – mon dernier été de liberté.

Par la fenêtre, j'ai distingué une forme sombre dans la piscine, qui ne pouvait être que le cadavre de Rococo. Les tremblements se sont intensifiés, j'avais maintenant le hoquet. En composant le numéro de Lydie sur le téléphone, je me suis demandé, puisque le perroquet était mort, pourquoi j'entendais encore crier. J'ai raccroché à la première sonnerie. Elle sonnait faux. Les dernières années avaient-elles été autre chose que le rêve interminable et agité d'un petit garçon effrayé ? Je me suis dirigé vers la chambre de Juliette. La porte, entr'ouverte, laissait échapper une odeur douce-amère. Assise sur le lit, elle a écarquillé sur moi des yeux surpris et soupçonneux. J'ai fait de mon mieux et balbutié : Juliette, je suis vraiment très confus. Il ne lui en fallait pas plus pour saisir ce qui venait de se passer. Derrière son front plissé, je voyais presque les connexions s'opérer, les possibilités s'éliminer. Elle a

pris une profonde respiration ; puis, comme pour s'excuser de n'avoir rien de mieux à offrir, elle m'a souri tristement en tendant vers moi le joint à demi consommé : « T'en veux ? ».

Nous avons pris le premier train du lendemain, sans échanger un mot. La mère nous a appelés de moins en moins souvent ; en revanche, elle a exigé que je voie un psychologue, « pour ton problème d'agressivité ». Elle fournirait les fonds nécessaires à l'opération. Plein de bonne volonté, j'ai essayé plusieurs numéros de l'annuaire, jusqu'à dénicher le plus ridiculement cher de tous les professionnels du cerveau : Roger Paradis, psychiatre-psychothérapeute-psychanalyste.

Trois heures du matin. Je n'ai pas rangé la pile de vêtements ; c'est le moment ou jamais de tester le canapé-lit dans lequel Pavel a dormi si souvent. Bonne nuit Pavel, donc. Bonne nuit Rococo, bonne nuit monsieur Paradis psychiatre-psychothérapeute-psychanalyste, bonne nuit Juliette, bonne nuit chère mère. Je bois une grande rasade de whisky à votre santé ; qui sait, les meubles m'auront peut-être avalé d'ici mon réveil.

JOUR 5

J'ai dormi quatorze heures, sans rêver.

La faim m'a réveillé ; j'aurais pu dormir bien plus longtemps encore. Elle me tenaille encore. Après avoir terminé la boîte de céréales hier, je n'ai pu me résoudre ni à sortir pour en acheter une autre, ni à me réchauffer des pâtes en guise de petit-déjeuner. Ce bouleversement dans mes habitudes matinales – façon de parler, il fait déjà presque nuit – m'a retenu au lit une heure supplémentaire. Comment commencer la journée ? L'incertitude m'a rappelé Lydie. J'ai jeté un œil sur le tiroir contenant le téléphone. Les messages pouvaient être d'elle. Mon pouls s'est accéléré en un accès de gaieté sadique, me donnant l'énergie nécessaire pour procéder au réveil définitif. Si je dois me passer de céréales, il me reste heureusement du café à profusion. Je m'en suis fait une grande cafetière avant de m'installer au bureau. Pour une fois, je sais exactement quoi écrire : après avoir relaté le meurtre de Rococo, il semble naturel d'enchaîner sur l'histoire de Lydie, et son assassinat symbolique.

À quinze ans, je me tenais à carreaux. Pas grand-chose n'éveillait mon intérêt en dehors du journal télévisé. Mes contacts avec la toute-puissance se limitaient, de temps à autres, à humer l'air du matin en fermant les yeux : le jour où je détecterais un signal dans la consistance de l'oxygène, il serait temps de passer à l'action. En attendant, il suffisait de se laisser vivre machinalement. Je saurais quoi faire le moment venu.

Bien sûr, rien n'était plus faux. Quand Lydie s'est jointe au groupe que je formais avec Momo et Sébastien, je n'ai rien vu venir. J'ignore même comment elle a pu se fondre, sans

qu'aucun de nous trois ne réagisse, dans notre dynamique complexe de crétinerie assumée : à la fois progressivement et du jour au lendemain, elle était arrivée, voilà tout. J'en ai pris conscience sur le terrain vague où nous avions l'habitude de sécher les cours. En tirant sur un joint volé à Juliette, j'ai tourné la tête vers Sébastien ; une fille au pantalon serré blanc s'agitait devant lui, roucoulant des banalités, agitant ses boucles d'oreilles multicolores. Un signal d'alarme s'est déclenché, depuis le cosmos brumeux qui me servait d'esprit : « Mais c'est qui, elle ? ». Avais-je parlé à voix haute ? Personne ne semblait avoir entendu. Son nom m'est revenu, Lydie, une fille de ma classe qui séchait les cours avec nous depuis des semaines. Elle avait mystérieusement fait son chemin jusqu'à l'oasis, jusqu'au terrain vague, me mettant devant le fait accompli : j'avais manqué de vigilance. J'ai pris peur. Je pressentais, fort justement, qu'il n'y aurait plus moyen de la déloger. Avant de rentrer chez moi sans rien dire, j'ai passé le joint à Momo. L'oxygène n'avait pas changé de consistance. C'était plutôt une odeur, un parfum fugitif, le déplacement d'atomes malins dans le système atmosphérique. J'ai pu le constater, le soir même, aux traits tirés de Gloria sous le maquillage. En un mot comme en cent, il était avéré que Lydie me pomperait l'air.

Mon pilote automatique s'était réveillé en sursaut. Il y avait de quoi. Sa présence me donnait des indigestions, ses absences me désespéraient. Avec sa manière surnaturelle d'apparaître subitement comme si elle avait toujours été là, elle me ramenait à d'anciennes peurs : la peur d'un ennemi tapi tout près de moi, la peur d'être complètement seul, averti mais seul, face à la menace d'une destruction totale. Son assurance m'affolait. Son optimisme m'insupportait. Toute sa personne faisait ressortir ce que j'avais de plus faible, incapable, ridicule ; à son contact, j'étais bâillonné par un goût de cendre sur la langue, ses rires

devenaient mes larmes – larmes que je ne versais jamais, j’avais encore assez de fierté pour ça. Je la trouvais relativement idiote, et pas spécialement jolie ; d’un charisme indéniable, toutefois. Malgré ses résultats scolaires identiques aux miens et ses absences répétées, les professeurs semblaient l’apprécier. Je notais une certaine morosité chez Momo et Sébastien lorsqu’elle décidait de passer son temps libre entre filles. Pour ma part, j’asphyxiais carrément, à croire que j’étais devenu incapable de respirer sans elle. Ces jours-là, passés à guetter le coin de la rue, étaient d’une lourdeur intolérable. Un mouvement imperceptible, le remuement navré d’un arbre, et je croyais dur comme fer à son arrivée. Je parlais moins à Gloria et davantage à moi-même – calme-toi, voyons ! Elle est en cours à cette heure-là, elle n’a pas pu venir, elle a dû se faire voir par le prof sur le chemin – mais c’était peine perdue, je guettais, je ne pouvais pas m’empêcher de guetter. L’infime déception se renouvelait avec la régularité d’une goutte d’eau chutant d’un robinet fuyant. L’ennui s’étirait, infernal.

Je ne me sentais guère mieux, évidemment, lorsqu’elle nous accompagnait. Son bavardage me prenait de court ; elle expulsait, sans filtre, l’entièreté de ce qui pouvait lui passer par la tête, de sa marque de chocolat préférée aux métiers qu’elle voulait exercer plus tard en passant par sa cheville cassée à l’école primaire. Jamais une lamentation : étrangeté suprême pour moi, habitué aux plaintes continuelles de Juliette. La raison de sa présence parmi nous m’était un grand mystère. Je comprenais mal quel profit elle pouvait tirer de notre compagnie, ni, d’ailleurs, au point où elle en était, de quelque compagnie que ce soit. Elle allait jusqu’à rire toute seule de ses propres blagues. La fréquenter relevait du marathon. Après avoir souri, éclaté de rire sans savoir ce qui était drôle, et hoché la tête pendant des heures en autant de tentatives ratées d’obtenir une réelle interaction avec elle, il m’arrivait d’avoir le

visage ankylosé en rentrant chez moi. Pourquoi ne restait-elle pas chez elle, à parler au miroir? Momo, Sébastien et moi n'étions probablement rien d'autre que cela : trois miroirs sales, à peine déformants, acquiesçant, abdiquant, lui confirmant en boucle qu'elle était bien la plus belle. Bonjour Gloria, je crois que je suis amoureux d'une fille, une vraie conne pourtant, elle est passionnée d'astrologie et il y a des photos de chats dans ses cahiers. Elle aime aussi le death metal, et puis elle a une bonne descente.

(Déjà, tu faisais preuve d'un snobisme frôlant le mauvais goût. Son Altesse avait des critères forts sélectifs lorsqu'il s'agissait de distinguer un bon être humain d'un mauvais. Quiconque manifestait espoir, aspiration ou désir se méritait un dédain sans bornes de sa part ; alors qu'il suffisait, pour s'attirer ses bonnes grâces, de s'emplier de bières, fumer de la mauvaise herbe, ricaner, mépriser l'autorité, mépriser ceux qui s'y soumettent, mépriser aussi ceux qui, par fanfaronnade, ne s'y soumettent pas. Lydie faisant tout cela en même temps, et bien d'autres choses encore, posait un problème embêtant : quelle attitude adopter face aux individus inclassables ?)

La solution s'est imposée d'elle-même un soir qu'elle me raccompagnait chez moi, plus ou moins contre mon gré. Terrassé par une migraine, je me serais passé de son babillage. En désespoir de cause, je me suis lancé dans une tirade sur les conséquences de l'interventionnisme américain. J'avais passé suffisamment d'heures devant les émissions spéciales présentées par Gloria pour restituer un discours en apparence cohérent, truffé d'une honorable quantité de termes savants. Tout en parlant de plus en plus vite, j'ai pensé, en un mélange déchirant de soulagement et d'horreur, que Lydie mourrait d'ennui avant l'épuisement de cette logorrhée, et se garderait dorénavant de m'adresser la parole.

L'exact contraire s'est produit. Dès le lendemain, elle me suivait partout. Les jours se sont précipités, je perdais le compte, ne me consacrant plus qu'à une seule chose : enregistrer religieusement documentaires et reportages, afin, plus tard, de les lui déclamer. Elle me parlait de réincarnation, je lui répondais Deuxième Guerre mondiale. Elle relatait le mariage de sa cousine, j'embrayais sur la fonte des glaciers.

(Oui, déjà snob, déjà fat ; tu retirais un orgueil démesuré du temps passé avec elle. L'apparence que vous aviez en vous livrant à ces discussions absurdes te réjouissait au plus haut point. « Étonnant spectacle que ces deux jeunes personnes survoltées, en plein duel de diatribes, écrasant leurs mégots au nez et à la barbe des surveillants ! Elle si petite, si pimpante, et lui, qui fait bien deux têtes de plus qu'elle, lui dont personne ne connaît le nom, toujours caché au fond de la classe, l'air mauvais ! Ah ! Quel couple intrigant ! », voilà le genre de réflexions que tu mettais dans la bouche des autres élèves, lesquels, en fait de curiosité, ne manifestaient qu'un peu de consternation en vous lançant des regards vides. Tu te croyais si brillant, tout à coup ! Il t'avait suffi d'impressionner une fille pour devenir complaisant. C'était devenu incontrôlable.)

Momo et Sébastien se sont rapidement éclipsés. Lydie m'attendait maintenant tous les matins devant chez moi ; je la raccompagnais chez elle le soir et ne rentrais qu'une fois la nuit tombée. À l'école, nous faisions le mur pendant les pauses pour continuer notre dialogue de sourds dans le confort du terrain vague. J'ai subtilisé des dizaines de bouteilles au père à cette période, que je vidais avec elle en commençant par les meilleurs vins, conservés à la cave pour une grande occasion – autrement dit, la prochaine fois que le bar refuserait sa carte de crédit. J'avais décidé que j'étais le mieux placé pour les apprécier à leur juste valeur. L'alcool ne me

faisait, pour ainsi dire, pas d'effet ; en revanche, moi qui n'avais jamais beaucoup parlé, je devenais intarissable. Lydie avait ouvert la porte à un flot ininterrompu d'idées que je déversais sans ordre aussitôt qu'elle surgissait dans mon champ de vision. Le reste du temps, je rongerais mon frein. Lire des magazines près de la fenêtre ne me satisfaisait plus. La maison était un non-lieu ; j'expédiais comme toujours les repas familiaux, non plus pour retourner à ma tranquille solitude, mais pour errer de pièce en pièce, descendre et monter l'escalier, m'asseoir devant la télé, me relever, aller me regarder dans un miroir, retourner dans ma chambre, avec une seule envie, me jeter contre le mur et recommencer jusqu'à en perdre conscience. Lydie ne répondait jamais au téléphone, malgré mes appels répétés. Je passais mes nuits dans un état d'épouvantable surexcitation. Alors que je m'imposais toujours un mutisme rigoureux devant le père, les voix de mon esprit se révoltaient progressivement contre cette censure, parlaient, en conséquence, sans jamais s'arrêter, sans jamais achever une pensée avant de se lancer vers la suivante ; j'écarquillais les yeux dans la nuit en essayant de ne pas perdre le fil. Au matin, Lydie m'attendait devant la clôture, fraîche, souriante. J'étais possédé par une rage sans objet.

Comme elle était prête à me suivre dans n'importe quelle entreprise, elle n'a fait aucune difficulté le jour où j'ai voulu crever des pneus au hasard. Pas de problèmes non plus pour casser des vitres, vandaliser les panneaux de circulation, mettre le feu au tas d'ordures de ce monsieur qui m'intriguait tant quand j'étais plus jeune, celui qui devait être un peu fou pour vivre ainsi parmi les détritrus, et me demeurait sympathique pour cette raison. Peu m'importait la sympathie, dorénavant ; j'ai brûlé ses débris avec une joie dévorante. Personne n'échapperait à mes foudres ! Je tonnais ma puissance en brandissant les poings vers les

nuages, moi, le pyromane fou, le roi du terrain vague. Lydie levait les yeux au ciel : « Oh là là, le mégalo ! ». Un rire vicié me suffoquait. Bien sûr, j'étais mégalo, complètement mégalo, en avoir conscience ne faisait pas disparaître le problème. Lydie riait aussi, sans en crever de douleur comme moi. Tout devenait amusant à ses côtés : soudain il n'y avait plus rien de mal à détruire, blesser ; finalement, à quoi bon, rien ne vaut rien, mieux vaut en rire, non ? C'est pourquoi elle a gloussé en m'embrassant pour la première fois, immédiatement après avoir tagué « vous êtes des animaux » sur une maison cossue. À sa manière, elle m'avertissait : je touche ton visage et laisse entendre que nous irons plus loin, dès ce soir peut-être – oui, tiens, pourquoi pas ? Or, tout cela est grotesque, tout cela est une farce, ne l'oublie jamais, surtout ne cherche pas d'amour dans mes gestes ! Tu serais déçu. Conseil muet que je me suis appliqué à suivre : aucun des nombreux rapprochements physiques qui ont suivi n'a provoqué le moindre sentiment en moi. Jusqu'au moment où, sans allumer la lumière de la salle de bain, je tirais la chasse d'eau qui emportait au loin les préservatifs usagés, j'étais totalement absent.

(L'amour fou, quoi ! Une romance à en faire pâlir de jalousie tous les Don Juan de ce monde. Non, vraiment, Lydie avait de la chance de t'avoir.)

Tu peux te moquer, nous n'étions pas si malheureux. À vrai dire, bien que peu enclin à me gargariser d'avoir, car il faut bien l'appeler ainsi, une copine, j'exultais. Gloria rayonnait plus que jamais au journal télévisé. Elle m'avait même fait un clin d'œil en abordant le sujet des pickpockets dans le métro, j'en étais certain ; deux jours plus tard, Lydie et moi étions plus riches de trois portefeuilles. Toutes les fois que je m'estimais poussé à l'action par un symbole, décelé dans la couleur des feuilles d'automne ou la disposition au sol des cendres tombées de ma cigarette, je ne me posais plus de questions et agissais sous l'impulsion du

moment. Oui, tu peux te moquer ! Lydie riait, encore et toujours. La création entière était de mon côté.

La descente s'est amorcée au mois de juillet, après que Rococo ait quitté ce monde dans les circonstances que l'on sait. À la rentrée scolaire, en-dehors de mes rencontres hebdomadaires avec Paradis, la vie a repris son cours ; une courte joie s'est même fait sentir lorsque j'ai revu Lydie. Pourtant, un matin où elle m'attendait devant la clôture, comme à son habitude, j'ai senti la frénésie me quitter d'un seul souffle. Mal assuré sur mes jambes, j'ai marché jusqu'à elle. En une nuit, elle était devenue fade, insignifiante – une étrangère. Sans me l'expliquer, j'ai attribué ce changement à un fait divers relaté par Gloria la veille, un crime passionnel. Le vieillard avait poignardé sa femme une douzaine de fois, expliquant ensuite aux policiers qu'il n'avait jamais pu lui pardonner son aventure avec le maire, trente ans auparavant. J'avais éclaté d'un rire nerveux, m'attirant un regard noir du père.

Le temps de faire le chemin jusqu'à l'école, Lydie était devenue grasse, blanche, vaguement répugnante. Comment avais-je pu la toucher sans dégoût ? Que m'était-il arrivé, qu'était-il advenu de toute l'énergie mentale employée à vouloir l'impressionner ? Dans ce qui me semblait une existence antérieure, elle m'était apparue intrigante, impénétrable. Ce matin-là, elle portait un t-shirt délavé et un pantalon qui la grossissait. Sa laideur m'a sauté aux yeux, sa peau grasse, ses lèvres gercées, son maquillage maladroit. La liste des imperfections s'allongeait à une vitesse vertigineuse ; pendant ce temps, elle me racontait gaiement le dernier épisode d'une série à la mode. J'admettais volontiers avoir apprécié les moments passés avec elle jusqu'à ce jour. Elle ne m'avait absolument rien fait. L'idée tapageuse de me débarrasser d'elle n'en venait pas moins de balayer d'un coup l'ensemble de mes autres

préoccupations. Une idée obsédante, insupportable, une chanson idiote qu'on n'arrive pas à se sortir de la tête.

(Tu oublies une chose : la véritable obsession n'était pas tant de te débarrasser d'elle que de te venger d'un affront qu'elle n'avait jamais commis. Par-dessus tout, tu voulais qu'elle souffre le plus possible. T'aimait-elle suffisamment pour périr de douleur après ta trahison ? La question t'obnubilait. Le désamour t'est tombé dessus sans crier gare ; la rupture, en revanche, était calculée. Tu as soigneusement pris garde à ne pas la lâcher d'une semelle, pour être certain de faire le vide autour d'elle. Des semaines plus tard, à la première heure du premier jour du congé des fêtes, tu l'as appelée, lui déballant ton meilleur cadeau de Noël : votre séparation. Pas même besoin de réfléchir à ce que tu lui disais, le discours de rupture se déroulait tout seul à mesure que tu le récitais dans le combiné. On n'a plus grand-chose en commun tu sais... Sexuellement, tu comprends, on tournait un peu en rond ... Tu as même osé un « Je vois quelqu'un d'autre », ce qui était totalement faux. Chacun de ses « mmh-mmh » mouillés relançait un nouvel argument. Tu te fatiguais pour rien. Lydie t'avait docilement suivi jusque-là ; elle approuverait de même tout ce que tu pourrais bien avancer pour justifier son abandon. En raccrochant, il y avait un sombre air de fête dans ta chambre.)

Que veux-tu, je ne l'aimais plus. Ce sont des choses qui arrivent : inutile de m'accuser....

(Je n'accuse pas, je constate. Cesse de chercher des excuses.)

Je n'ai plus jamais reparlé à Lydie. Lorsque l'école a repris, elle a mis un point d'honneur à m'ignorer, tout en colportant des rumeurs douteuses à mon sujet ; des filles que je connaissais à peine me jetaient désormais des regards moqueurs et chargés de mépris. La

haine fulgurante qui m'animait avait disparu à la seconde même où Lydie s'était mise à pleurer à l'autre bout du fil. Il était trop tard, j'avais pris ma décision. Pourquoi m'être montré si cruel ? Je ne sais pas. C'était plus fort que moi, plus fort que tous les désirs qui m'avaient traversé jusqu'alors. Aujourd'hui encore, il m'arrive de l'imaginer dans le lobby de l'immeuble, un jour de pluie battante. Le portier m'appelle sur l'interphone : Lydie, devant lui, me demande. Je laisse passer un long silence pendant lequel je me demande comment elle s'est procuré mon adresse, et je prie le portier de la faire sortir, car je ne veux la voir sous aucun prétexte. J'ajoute, pour dissiper l'embarras de mon interlocuteur : dites-lui exactement ça, que je ne veux la voir sous aucun prétexte.

(Tu ne l'aimais plus, c'est vrai – tu remarqueras à quel point je me montre généreux en concédant que tu aies pu seulement l'aimer. C'était terminé. Seulement, comment expliques-tu la joie féroce qui t'envahit à l'évocation de sa déchéance ? La méchanceté dont tu as fait preuve avec elle t'est tout à fait délicieuse. Il te suffit d'imaginer les larmes de Lydie, sa vie détruite, pour qu'un rire inextinguible t'agite les épaules.)

Un rire mêlé d'une tristesse affreuse...

(Dont tu jouis également. Tu raffoles de tout ce tragique, Lydie sous la pluie, toi, son bourreau, seul au monde et bourré de remords, dix-sept étages plus haut. Tu l'imagines anorexique, perdant ses beaux cheveux, sombrant dans des comas éthyliques dont elle réchapperait à grand-peine, internée en hôpital psychiatrique, et tu chéris ces visions comme autant d'images saintes, les faisant varier de toutes les façons, un sourire incrédule sur les lèvres. Penser que toi, le pyromane fou, le roi du terrain vague, puisse semer tant de

désolation... ! Mais le tableau n'est pas entièrement satisfaisant. Dans le fantasme parfait, elle vient réclamer vengeance en te poignardant dans ton lit.)

Monsieur Paradis prenait beaucoup de notes pendant que je lui racontais cette histoire, notes qui devaient n'être que des mises en garde : attention, patient hystérique, sadique, psychopathe potentiel...

(Tu te donnes trop d'importance.)

Ces images saintes, comme tu dis, l'intéressaient particulièrement. « Si vous vous plaisez tant à imaginer la souffrance d'Élodie... Pardon, de Lydie... Vous devez être très en colère contre elle, n'est-ce pas » ?

(Il avait fallu que tu fasses le malin en le pressant de questions : qui était Élodie ? Sa femme ? Sa fille ? Sa maîtresse ? Tu ne manquais pas une occasion de changer de sujet.)

Bonne idée, tiens. Changeons de sujet.

J'ai craqué. Les messages sont de Juliette, elle en a laissé treize. Je n'ai écouté que les huit premiers. À quoi bon aller jusqu'au bout ? Ce n'est pas la voix de Pavel. Celle de ma sœur est pâteuse, hésitante, embarrassée d'un secret qu'elle rechigne à me livrer. Elle n'en a pas moins rappelé chaque fois qu'un *bip* final la coupait dans son élan, afin de poursuivre son étrange plainte sur le répondeur. Faute de distractions, j'écoute en boucle ces huit messages, jusqu'à les connaître par cœur. Je raccroche toujours avant le neuvième.

« Salut, c'est moi... Juliette. Je voulais te parler d'un truc, alors rappelle-moi s'il te plaît. » *Biiiiip*.

« Salut, c'est Juliette. Je t'ai appelé hier, je me demandais si tu avais bien eu mon message. Si oui, rappelle-moi, si non, bah, rappelle-moi aussi. Bye. » *Biiiiip*.

« Salut, c'est Juliette. Bon, ça fait trois jours, je vois que t'as mieux à faire. C'est pas grave hein, j'ai tout mon temps, je peux même te parler sur la messagerie, ça me dérange pas. Donc, ouais, faut que je te dise quelque chose. Je sais que j'ai pas donné de nouvelles depuis l'enterrement... Remarque, tu m'en as pas vraiment donné non plus... Enfin bref, je me demandais si t'allais bien, si t'étais toujours en architecture, et tout ça... Moi j'ai terminé. Les études, je veux dire. Là j'ai trouvé un boulot, en comptabilité... Enfin bon, je vais pas rentrer dans les détails, tu vas trouver ça chiant. Sinon, bah, j'habite toujours dans le même appart... Tu pourrais venir, un de ces jours, si ça te dit. T'auras du mal à reconnaître Pirouline, elle a pris un sacré coup de vieux. Maintenant elle... » *Biiiiip*.

Sa voix m'intrigue, m'effraie, m'irrite, me réchauffe. Je reconnais à peine son timbre, sans doute parce que je ne lui ai pas parlé depuis une éternité. J'en veux à ces mots qui s'échappent du combiné pour entrer par effraction dans mon esprit. Ils résonnent étrangement, me donnent envie d'écraser le téléphone contre le mur, au lieu de quoi je recompose sans fin le numéro de la boîte vocale. Ce n'est toujours pas la voix de Pavel.

« Ouais, comme je disais, Pirouline, maintenant, elle passe ses journées à dormir près de la fenêtre. Elle réagit même plus quand elle voit des oiseaux sur le balcon. Ça me fait super peur, j'espère qu'elle va pas mourir bientôt, parce que ça me foutrait complètement en l'air. Ben m'a dit plein de fois que je devrais prendre un nouveau chaton pour, euh, faire la transition. Il est vraiment con, celui-là, c'est pas comme ça que ça marche ! Ah, mais oui, tu vois même pas de qui je parle : Benjamin, c'est un gars avec qui je suis sorti, c'était quand

même sérieux vu que, t'sais, il a habité ici un bon moment, mais bon, j'ai fini par le foutre dehors. C'est dommage, parce que je m'étais vraiment attachée à lui... Va savoir pourq... »

Biiiiip.

(Tu comptes tous les retranscrire ? L'inspiration commence à te manquer, à ce que je vois. Au moins, ça nous change des relectures interminables de ce journal.)

« Euh, où j'en étais ? Ouais, Ben... Ça me fait même pleurer par moments, pas tous les soirs non plus, mais quand même... C'est bizarre, j'étais sûre de pouvoir lui faire confiance, mais j'ai fini déçue, pour changer. Je lui ai parlé de plein de trucs que j'avais jamais dits à personne, comme, t'sais, les filles à qui j'ai cassé la gueule à l'école primaire, par exemple, ou, euh, la fois où Papa a voulu me mettre dehors, et qu'il a jeté tous mes vêtements par la fenêtre, dans une valise même pas bien fermée... Fallait toujours qu'il en fasse trop, celui-là. Enfin bon, je racontais tout ça à Ben... Je voyais bien qu'il avait l'air de s'en foutre, mais j'arrivais plus à m'arrêter de parler. Comme il avait plus d'argent pour payer son loyer, il a emménagé chez moi, mais bizarrement je l'ai vu beaucoup moins à partir de ce moment-là. Ça avait l'air de faire plaisir à... » *Biiiiip.*

(Et après ? Tu vas les réciter à l'envers, en faire une chanson ? Tu ne veux pas la rappeler, tout simplement ?)

« Ouais, Pirouline, ça faisait bien son affaire, au moins. C'est comme ça les chats, ça aime pas trop quand on envahit leur territoire. Enfin bon. Là non plus je vais pas rentrer dans les détails, tout ça pour dire qu'une nuit, Ben, il est rentré complètement torché. C'était pas spécialement inhabituel, mais quand il a poussé la porte de la chambre et que j'ai vu comment il me regardait, j'ai eu envie de hurler. À la place, j'ai pris le couteau de cuisine, parce que

j'en garde toujours un sous mon oreiller, et je l'ai pointé vers lui, et je lui ai crié de se casser. Finalement, bah, pour faire ça bien, j'ai même balancé tous ses vêtements par la fenêtre. Je me suis sentie comme la reine des connes. Papa a dû bien rigoler dans sa tombe, en voyant que depuis des mois je me croyais dans une espèce de comédie romantique avec un gars exactement comme lui. Dégueulasse ! Enfin bon. C'est fini, voilà, c'est pas si grave. J'espère qu'au moins tu fais un peu plus attention que moi dans... » *Biiiiip*.

Je ne la rappellerai pas. Qu'elle garde ses histoires sordides pour elle.

« Bah, voilà, en gros, je sais pas pourquoi je te raconte tout ça, mais si ça peut t'apprendre quelque chose... Genre, de pas faire confiance à n'importe qui... Remarque, t'as jamais fait confiance à personne, toi. C'est une manière comme une autre de régler le problème. Bon, bref, assez parlé de moi, en plus c'est même pas pour ça que je t'appelle à la base. Mais quand même, d'abord, je veux te demander un truc : une copine m'a dit qu'elle t'avait vu traîner avec un mec qui s'appelle Pavel, c'est vrai ? Fais attention, c'est un connard de première classe, celui-là. Il était dans mes cours de boxe, je pouvais pas le sentir. Jamais vu quelqu'un d'aussi imbibé de lui-même – euh, imbibé, n'importe quoi ! *Imbu* de lui-même, enfin, tu vois l'idée. Je le connais pas tant que ça, en même temps, mais je sais pas, ça se voit tout de suite, ce gars-là c'est un hypocrite. Enfin, tu fais comme tu veux. Bref. Rappelle-moi quand tu écouteras tout ça, je réessaierai plus tard. » *Biiiiip*.

(Ton passage préféré, bien entendu : elle parle de Pavel ! Je te soupçonne de t'abreuver des messages de Juliette uniquement pour revivre ce délicieux choc. Elle a prononcé son nom, elle l'a vu, elle lui a parlé ! Mais surtout, elle t'offre une nouvelle image de lui : Pavel,

désinvolte, bavard et irritant, dans un cours de boxe qu'il a probablement abandonné après quelques séances.)

Elle le connaît, et elle le déteste ; peu surprenant de sa part. Juliette déteste à peu près tout le monde.

« Salut, c'est moi. Franchement, je commence à penser que tu le fais exprès. C'est un peu cruel de ta part, vu que j'ai bien pris la peine de mentionner que Ben m'écoutait pas... Je pensais pas que t'aurais envie de m'ignorer, toi aussi. Enfin, je te laisse le bénéfice du doute. Je sais que c'est un peu bizarre, tous ces messages, mais... Ce que j'ai à te dire c'est super important, super grave, et surtout ça deviendra super, heu, je sais pas, réel, une fois que je l'aurais dit... C'est pour ça que j'aime mieux prendre mon temps. Et puis, si tu veux savoir, t'as qu'à m'appeler. Attends, Pirouline ronronne, je te la passe... T'as entendu ? Je la trouve plus en forme aujourd'hui. Bon, on s'en fout. Tu sais quoi, j'ai repensé à l'enterrement, ces derniers jours. J'ai l'impression que c'était hier... C'est fou ce que les gens étaient gentils, tout à coup. Je me demande comment... » *Biiiiip.*

Je n'écouterai pas la suite. Ce n'est pas la voix de Pavel. Mon cœur a beau manquer un battement quand Juliette parle de lui, ça ne le fait pas réapparaître. Un hypocrite, un connard de première classe, à en croire mon hystérique de sœur... Elle ne fait pas dans la dentelle, comme à son habitude. La véritable signification des choses lui échappe. Quelqu'un comme Pavel lui échappe. Gloria ne lui disait rien, à elle.

(Si tu veux. En attendant, comme par hasard, tu raccroches toujours quand elle commence à parler de l'enterrement...)

La bouteille de whisky est presque vide. Faisant fi de mes règlements factices, j'ai enfilé mon manteau, décidé à me rendre au supermarché du coin pour m'approvisionner en alcool. Le vertige s'est emparé de moi au moment où ma main s'est posée sur la poignée de la porte. Tournis, nausée, souffle court. Je me suis traîné jusqu'au frigo, cramponné à ma respiration. Il restait une vieille canette de bière, que j'ai bu assis sur le sol de la cuisine, loin des fenêtres, toujours emmitouflé dans mon manteau.

Tu l'avais bien dit : aussi fragile et démunie que l'agneau naissant. Je ne suis ni le roi du terrain vague, ni le seigneur de cet appartement. Je suis un prisonnier.

JOUR 6

(Tu ne dors plus, tu ne manges plus. C'est bien fait pour toi. Je t'avais prévenu. Tu inspires, expires, transpires. Le chauffage est à fond. Auras-tu au moins le courage de te laisser mourir de faim et de fièvre ?)

Tu dramatises.

(C'est bien ce que je pensais, la volonté te fait défaut. Vertige ou non, la faim finira par te faire sortir d'ici. Une fois dehors, tu te rendras compte qu'il n'y avait rien à craindre, tu te trouveras bête, et la vie continuera. L'expérience se terminera ainsi. Un peu décevant, si tu veux mon avis...)

Tu m'as pourtant répété en long et en large que rester enfermé ici était un projet idiot et dangereux ! Ta mauvaise foi est exemplaire.

(Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, pas vrai ? Au point où nous en sommes, j'aurais bien vu une fin plus... Je ne sais pas, plus dramatique, justement.)

Rassure-toi, il en est encore temps. Je n'ai aucune intention de sortir aujourd'hui. Il reste plusieurs boîtes de lentilles et un gros sac de riz, assez pour tenir encore une semaine si je le voulais... Mais je n'ai pas faim. Juliette m'a coupé l'appétit.

(Va donc écouter le reste de ses fichus messages, qu'on en finisse.)

J'ai un mauvais pressentiment.

(Que reste-t-il à craindre ? Le père est mort, la mère t'insupporte. Juliette est forcément en vie si elle t'appelle... Pas de catastrophe à l'horizon, donc. Au début de la semaine, j'aurais insisté sans relâche pour que tu ailles éclaircir le mystère. J'aurais tenté d'attirer ton attention

sur tes vilaines petites blessures de gamin négligé, comme s'il y avait quoi que ce soit à retirer de ces vieilles rancœurs. Tu vois, je suis devenu aussi insignifiant que toi ! Plus rien de tout cela ne m'intéresse, les parents peuvent s'enfoncer plus profondément encore dans le trou noir de tes souvenirs, ce n'est plus mon problème. Je te sens déçu. Quelque chose te déplaît dans mon renoncement. C'est Juliette, n'est-ce pas ?)

Je ne comprends pas ce qu'elle me veut. On ne s'est pas parlé une seule fois depuis l'enterrement. Il n'y a pas d'hostilité entre nous, seulement, j'ai rarement pensé à elle... Visiblement, elle n'a pas beaucoup pensé à moi non plus. La soudaineté de son insistance reste sans explication.

(Tu m'épuises. Si tu veux savoir pourquoi elle décide un beau jour de saturer ta messagerie, va chercher le téléphone ; si tu ne veux pas, reste là, va dormir, ou alors ne dors pas, continue de t'esquinter les yeux devant ton jeu, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Regarde-toi, incapable d'aligner deux mots sans te retrouver paralysé par une peur que tu t'es toi-même inoculé. Englué dans un présent stérile que tu souhaites infini, ressassant à l'envi les mêmes dilemmes : faut-il aller manger tout de suite ou prendre une douche avant ? J'ai trop faim pour me lever, je ne peux donc pas prendre une douche, or si je mange, eh bien il faudra se lever, alors autant prendre une douche, sauf que la faim est prioritaire, sauf que si je mange il faudra digérer et donc manquer d'énergie pour prendre une douche. Fascinant ! À ce train-là, tu auras des tas de choses à raconter dans ton autobiographie.)

Il y a bien eu cette fois où j'étais allé voir Juliette chez elle, un peu avant la mort du père, justement...

(Bon, c'est reparti.)

Quoi, encore ? Tu t'énerves quand j'écris, tu t'énerves quand je ne fais rien, tu soupire quand je me souviens...

(Je perds patience. La perspective d'un autre de tes récits mensongers me donne envie de...)

De te taire. Je ne m'entends plus penser avec tes reproches incessants.

(Écoute les messages, enfin !)

Certainement pas. Je veux plutôt me rappeler ce moment. Je n'irais pas jusqu'à parler de complicité, évidemment. Je ne sais même plus à quelle occasion elle m'avait invité – difficile de concevoir qu'elle ait pu le faire par simple envie de me voir. Malgré tout... C'était un après-midi de printemps, il y avait des plantes partout chez elle, les murs de sa cuisine étaient jaune tournesol. Elle avait refait elle-même la peinture. J'avais siroté le thé vert brûlant qu'elle m'avait servi, oubliant que je n'aime pas ça. Son chat avait sauté sur mes genoux. « Je t'aurais bien proposé un petit pétard, mais j'essaie de me calmer là-dessus... ». Elle m'avait demandé comment ça se passait avec le psy, si ça me faisait du bien. Il y avait une calme tristesse au fond de ses pupilles ; son ancienne colère semblait envolée. J'étais rentré chez le père en bus, paisible et décontenancé. Un tas de cartons m'attendait dans ma chambre. La semaine suivante, j'ai emménagé dans mon palais ; un mois plus tard, Juliette a reçu un appel du patron du bar. Le père n'avait jamais payé sa dernière addition et demeurait injoignable. Joseph et Léo étaient même allés sonner chez lui : silence radio. Ça ne lui ressemblait pas.

(Au fond, Juliette a essayé d'être gentille avec toi. Tu as une étrange façon de manifester ta reconnaissance, en refusant d'entendre ce qu'elle a à te dire...)

Le père devait tellement s'ennuyer, depuis le départ de ses deux enfants, que son cœur s'était arrêté un midi, comme pour jeter l'éponge, alors qu'il se préparait un sandwich. Je ne pouvais m'empêcher de croire à une forme de suicide. J'ai eu chaud, froid, j'ai eu le tournis, bref, c'était un choc ; j'ai broyé du noir, bien entendu, pleuré considérablement – mais pas davantage que si on m'avait annoncé la disparition tragique d'un ami perdu de vue. Les semaines du deuil semblaient devoir durer éternellement, lourdes de formulaires à remplir, de rendez-vous à prendre, de factures à régler. Le temps était si long qu'il en a perdu toute consistance et s'est envolé en un éclair ; au bout d'un mois, le père avait déjà été mort depuis toujours. Il faut dire que je ne lui parlais quasiment plus depuis mes dix ans. Puisque son absence ne changeait pas grand-chose à nos rapports, je me suis vite habitué à penser à lui comme je le faisais parfois de son vivant : au passé. Sa mort, logique, explicable – il avait toujours mangé trop gras – s'insérait parfaitement dans la construction mentale que j'appelais « père », au point que je ne pouvais concevoir un instant qu'il eût pu survivre à l'été de mon déménagement. À la place qu'occupaient la rancœur, le mépris, la peur, est progressivement venu s'installer un bruit blanc, vaguement mélancolique, que j'étais le seul à entendre. C'était le bruit de l'oubli.

Gloria venait de partir à la retraite. Elle avait consacré son dernier journal télévisé à des tempêtes violentes, occasionnant des glissements de terrain dans un pays éloigné. Je l'avais enregistré ; malgré mes dix-neuf ans bien tassés, je le visionnais quelquefois avant d'aller dormir, guère plus avancé que le petit garçon amoureux d'autrefois. Je me plaisais encore à croire que Gloria signifiait, par les ultimes manifestations de sa toute-puissance, qu'elle continuerait à me protéger, qu'il ne fallait nullement interpréter sa disparition des

écrans comme un aveu de faiblesse, mais comme un passage à un stade supérieur de communication d'elle à moi, où la parole et le quotidien deviendraient superflus. À lui seul, le fait qu'elle démissionne au moment même où le père quittait la vie et moi sa maison indiquait assez qu'il était temps de couper le cordon, d'établir un autre type de lien entre moi et les forces cataclysmiques de l'univers. J'ai employé la fin de l'été à courir les magasins, seul, afin de remplir l'appartement d'attrayants gadgets. Le père, déjà, s'était dissipé, la douleur avec lui, un tableau de plus dans mon musée des souvenirs. J'étais enfin devenu ce que j'avais toujours été : un orphelin. J'étais prêt à rencontrer Pavel.

Je suis allé à mon premier cours universitaire comme on poserait le pied sur une planète inconnue. Tout était différent. L'autobus roulait plus vite qu'avant ; les couleurs étaient plus vives, plus profondes, les contours plus précis. J'avais l'impression de porter des lunettes pour la première fois. Quelle acuité, quel tranchant, soudain ! Je me prenais pour un faucon, un guépard, un requin. Mes gestes étaient secs et rapides, d'une efficacité à couper le souffle. Le café du matin m'avait brûlé la langue. Je l'avais encore sèche et irritée lorsque je me suis installé au fond de l'amphithéâtre. J'ai tout de suite reconnu Pavel, assis au premier rang, me faisant face, jetant un regard conquérant sur l'assemblée. Nous étions allés à la même école maternelle. Sa mémoire se montrerait sans aucun doute moins performante que la mienne ; par ailleurs, il était hors de question d'aborder un quasi-inconnu sans y être absolument obligé. Un contact avec lui s'annonçait donc peu probable. Je me suis appliqué à poursuivre ma journée sans plus penser à lui.

Ce soir-là, j'ai respiré avec délices le parfum des derniers jours d'été. Un soleil victorieux, un ciel calme, parsemé de dociles nuages ; l'année commençait sous des augures

favorables. J'avais absolument besoin de nouveaux verres à vin pour célébrer cette entrée en matière réussie. Les magasins du centre-ville se sont surpassés pour me faire la cour, rivalisant de joyeuses publicités et de séduisantes promotions qui me juraient apaisement, rayonnement, satisfaction éternelle. Comblé par leurs sollicitations, dans lesquelles je voyais autant de touchantes attentions à mon égard, c'est le cœur léger que je me suis finalement engouffré dans l'ascenseur de mon immeuble, chargé de sacs emplis de trésors – dont une lampe de chevet à éclairage variable, six ampoules écologiques, un service à thé décoré de petites Chinoises et une statuette de chat égyptien. Surexcité par cette énième rafle, je feuilletais le mode d'emploi des ampoules lorsque l'ascenseur s'est ouvert sur le seizième étage et sur Pavel, qui fonçait vers moi depuis le fond du couloir. De peur qu'il me reconnaisse et engage la conversation, je suis sorti précipitamment. Il a fallu grimper par l'escalier le dernier étage qui me séparait de chez moi, ma cargaison rendant laborieuse cette courte ascension. Je pestais copieusement contre Pavel : non content d'apparaître dans mes cours, il me faisait maintenant l'affront d'habiter le même immeuble. Inévitablement, j'allais me retrouver nez à nez avec lui non seulement dans l'ascenseur, mais aussi dans le bus et les couloirs de l'université. Je m'interrogerais à n'en plus finir : fallait-il dire bonjour, lui demander si par hasard il n'aurait pas fréquenté l'école maternelle Christian-Joly, l'ignorer, lui sourire, le toiser, l'éviter – le mieux étant encore de ne rien faire du tout.

Par chance, rien ne pouvait me distraire bien longtemps de mes nouvelles acquisitions. Les disposer dans l'appartement m'a occupé toute la soirée. En sortant de la douche avant d'aller me coucher, je me suis arrêté au milieu du salon. Seule la lumière de la salle de bain permettait de distinguer les contours du mobilier. C'est en me tenant là, debout, les cheveux

mouillés refroidissant ma nuque, que j'ai entendu le silence pour la première fois. Ma liberté inédite, le festival de nouveautés, les courses folles à travers la ville, l'expectative d'une année, où, enfin, je ne connaîtrais plus personne, m'avaient fait oublier que j'étais désormais parfaitement inatteignable. Le père ne viendrait plus jamais sangloter dans mon lit. La mère ne s'intéressait guère à moi. Juliette ne se manifestait pas. J'étais seul. Ressassant cette information, appliqué à en saisir les aspérités, les implications, j'avais peine à réaliser l'ampleur de ce que cette solitude signifiait. Je pouvais, par exemple, faire vœu de silence. À part d'éventuels examens oraux, rien ne m'empêchait de me taire complètement jusqu'à la fin de mes études. Je pouvais courir au refuge le plus proche, adopter six chats, tenter d'apprendre leur langage. Je pouvais arrêter de dormir et voir combien de temps j'étais capable de tenir – cinquante-quatre heures, m'a appris l'expérience. Je pouvais me saisir d'une chaise et mettre en pièces tout ce que je venais d'acheter. Je pouvais jeter le téléphone par la fenêtre.

Pavel n'avait pas semblé me reconnaître : tant mieux. Je comptais me tenir à une distance sécuritaire des autres étudiants. Je ne l'ai pas vu s'approcher de moi, ni entendu la question qu'il me posait, un midi où je mâchonnais un sandwich insipide sur une pelouse ensoleillée. J'ai dû tourner les yeux vers lui et lui demander de répéter avant même de l'avoir reconnu. « Tu serais pas le frère de Juliette ? » J'ai avalé de travers. Les efforts entrepris pour ne pas tousser et dissimuler mon agacement m'ont empêché de répondre. Pavel souriait calmement. « Je crois bien qu'elle avait un frère qui devait s'inscrire en architecture cette année, et tu lui ressembles tellement, je t'ai quasiment pris pour elle, bon, à part que t'es pas une fille, et je me suis dit... ». Je n'en croyais pas mes oreilles. Il faisait preuve d'une assurance saisissante, dénuée de toute pédanterie, qui me laissait pantois. Il ne me parlait ni de

l'école maternelle ni de la rencontre dans l'ascenseur ; il ne s'excusait pas davantage de me déranger en plein repas ou de me parler d'une supposée sœur qui pouvait fort bien m'être inconnue, pour ce qu'il en savait. J'ai avalé ma salive : « Non, désolé, j'ai pas de sœur.

— Ah. Mais t'es bien en architecture, non ? »

Il s'était installé à mes côtés. Impossible de se défiler. J'ai réalisé, à ma grande stupeur, que la situation ne me déplaisait pas. Une intuition inattendue s'est fait jour : cette personne était dans mon camp, celui de Gloria, celui de la transcendance. Je n'avais rien – ou tout – à craindre de lui. Il ne m'avait pas adressé la parole depuis trois minutes que j'avais déjà renoncé à le fuir. L'entrée de Pavel dans mon quotidien venait de m'apparaître aussi nécessaire que le rejet brutal de Lydie, dont le souvenir était relégué dans mes oubliettes personnelles. Ces deux évènements étaient imbriqués d'une manière qui m'échappait, ils constituaient la suite logique d'un parcours dont pas une fois je ne m'étais écarté depuis l'après-midi orageuse de mes dix ans. J'ignorerai toujours comment il connaissait Juliette, pourquoi il avait remarqué notre ressemblance ce jour-là et pas plus tôt dans l'ascenseur ni, d'ailleurs, ce qu'il était venu faire dans mon immeuble – il habitait, en réalité, à plusieurs kilomètres de là. En revanche, dès cette première conversation, il m'est devenu aussi familier que si les quinze dernières années n'avaient jamais eu lieu. Se souvenait-il en secret, lui aussi, que nous nous connaissions déjà ? Je ne lui ai jamais demandé. Nous avons rapidement passé beaucoup de temps ensemble, pris de nombreux cafés après les cours. Il allait de soi que nous étions devenus, faute d'un meilleur terme, des amis.

(Admets donc tout de suite l'homosexualité latente de cette amitié, tu nous épargneras quelques pages dégoulinantes sur le coup de foudre, l'Idéal et les âmes sœurs...)

Et c'est moi que tu accuses de tout mélanger ! Non, je n'étais pas amoureux de lui ; je l'ai reconnu d'emblée comme un jumeau, ce qui est absolument différent et n'a rien à voir avec la sexualité. Si tu n'es pas capable de faire la différence...

(Très bien, très bien ! La vigueur de tes dénégations en dit long, mais enfin.)

Crois ce que tu veux. Je puis seulement dire que quelque chose de totalement inédit se produisait. La sensation d'évidence était telle que j'ai oublié d'observer Pavel, de relever les détails qui auraient dû m'indiquer, en d'autres circonstances, ce dont j'ai mis plusieurs semaines à me rendre compte : son étrangeté. Physique, pour commencer, avec ses yeux noirs, presque rouges, terribles quand il s'emportait, et ses cheveux gris qui le vieillissaient de vingt ans. Malgré son caractère sociable jusqu'à l'exubérance, on se taisait insensiblement lorsqu'il entra dans une pièce. Mystérieusement débarrassé de ma répugnance à fréquenter mes semblables, je l'ai accompagné dans de nombreuses fêtes ; il allait vers n'importe qui avec une aisance confondante, s'incrétant dans les conversations, souvent sans la moindre tactique d'approche. Les autres le regardaient gesticuler avec la fascination de serpenteaux charmés. Il avait inmanquablement une anecdote à raconter, un fait méconnu pour orienter le débat. Son pouvoir de suggestion faisait froid dans le dos. Je ne devais pas être le seul à m'en rendre compte. Il arrivait que je me présente aux soirées de Camille et consorts sans savoir s'il m'y rejoindrait. En son absence, les gens parlaient de lui en baissant la voix, une curieuse nervosité les faisant danser d'un pied sur l'autre.

Quant à moi, je ne me laissais pas impressionner. Pavel se montrait à la hauteur, à ma hauteur du moins : pour la première fois de ma vie, je rencontrais quelqu'un qui ne m'inspirait aucun mépris. Il était mon égal, l'envers de moi-même, volubile et joyeux. Me prenant pour

une sorte d'érudit, il demandait mon avis sur tous les sujets ; je m'enfiévrerais, de mon côté, pour ses théories du complot, qui conféraient un pouvoir grandissant à ma vieille paranoïa. Aussi emporté que j'étais désabusé, Pavel, sans me montrer du doigt ni chercher à me convaincre, exposait patiemment les causes qui importaient aux réels êtres humains, ceux qui lisent le journal et gueulent dans les manifestations. Je les connaissais toutes, Gloria l'avait assez répété : le monde est plein d'injustices. Seulement, un doute s'instillait dans la certitude que tout irait bien. Ma connaissance des faits devenait prise de conscience. Cela commençait par de courts moments d'absence, sous la douche par exemple : tiens, en ce moment, quelque part, une petite fille est excisée. Le jour d'après je distinguais assez bien la couleur du sang. Le lendemain un cri se précisait. Le surlendemain, j'intégrais la douleur énigmatique, frissonnante, à la surface de mon épiderme. Le cinquième jour, je corrigeais : non, pas une petite fille, des centaines de dizaines de milliers ! D'autres fois, c'était l'image d'un renard blanc écorché vif pour un manteau, qui continuait de cligner des yeux, ou encore la sensation de mourir de faim, devinée à partir d'une fringale. Jusqu'au jour où j'ai commencé à regarder l'ordinateur, l'appartement et le frigo avec dégoût, sans plus rien donner au clochard du coin de la rue. À quoi bon ? Il le dépenserait en drogues et mes meubles étaient assemblés par des enfants mal nourris. J'écoutais Pavel avidement, sans me forcer à comprendre les subtilités de son discours duquel je ne retenais qu'une poignée de mots importants : pétrole, Iran, espionnage, ressources, génocide, fraude, crise. La moitié du budget mondial allait dans l'armement, les banquiers ricanaient, les élections étaient truquées, les laboratoires pharmaceutiques emplissaient les vaccins de poisons pendant que le bétail abruti agonisait dans une hygiène douteuse et d'horribles souffrances. J'ai perdu l'appétit. Il fallait être lucide,

ouvrir l'œil, ne rien prendre pour acquis. Pavel écartait d'un geste de la main mes tentatives, hésitantes il est vrai, d'éclaircir le tableau : espoirs de paix, trêves et mouvements sociaux appartenaient, eux aussi, à la vaste fumisterie. Les riches s'enrichissent, les pauvres s'appauvrissent, les puissants savent et ne font rien, la Terre n'est pas un bel endroit. L'homme est mauvais. Gloria n'était plus là pour m'assurer qu'il n'y aurait pas de catastrophe, en tous cas pas pour moi. Elle commençait à me manquer.

Ainsi, je perdais l'appétit, mais rien de tout cela n'était grave. Pavel roulait ses « r » et traînait son rire, qu'il avait contagieux, dans les soirées étudiantes. Je le suivais, fumant comme une cheminée, un sourire en coin. Derrière sa gaieté, il était d'une indifférence rare, exerçant sa bienveillance détachée sur tout et tout le monde. Ses comportements erratiques auraient agacé un autre que moi ; il lui arrivait de ne pas venir en cours pendant deux semaines, sans donner aucun signe de vie, puis de débarquer chez moi pour m'inviter à grand frais dans un bar, persuadé que c'était mon anniversaire. Je sirotais son champagne sans le détromper. J'étais content de le voir, le reste ne m'intéressait guère.

Je me rendais gaiement, les mardis matins, à mes rendez-vous avec monsieur Paradis. J'aimais lui parler de Pavel, lui raconter nos soirées dans les moindres détails. Pavel et moi, on est partis d'un restaurant sans payer. Pavel et moi, on est allés en boîte, un vieux a essayé de nous vendre de l'ecstasy. Pavel et moi, on a bu du whisky toute la nuit dans mon salon, il est resté dormir dans le canapé-lit. Pavel et moi, on est allés à une soirée costumée, personne n'a compris nos déguisements, il était Dale Cooper, et moi Leland Palmer. Vous n'avez jamais vu Twin Peaks ? Paradis secouait la tête, l'air désolé.

(Viens-en au fait, au moment où tu as tout gâché : Paradis s'est arrêté de secouer la tête le jour où, excédé, tu as fini par cracher l'évènement que tu passais commodément sous silence depuis des mois. Tu avais déblaté à n'en plus finir sur Pavel, comme d'habitude, il avait tenté de te ramener vers les parents, comme d'habitude, jusqu'à ce que tu lâches le morceau : oubliez-le un peu, le paternel, il est mort ! « Mort... Vous voulez dire... » Tu voulais dire crevé, fini, mort, mort et enterré. Tu as poursuivi en disant n'importe quoi : que tes deux parents avaient été assassinés ensemble au début de l'été, un tueur en série, c'était trop douloureux, voilà pourquoi tu n'avais rien dit avant aujourd'hui, le tueur avait pris la fuite, non, la police ne donnait plus de nouvelles, oui, c'est toi qui les avais trouvés, un bain de sang, affreux, affreux. Il te répugnait de lui avouer que c'était en fait Juliette qui avait trouvé le père, étendu sur son gros ventre, les bras en croix, et qu'elle en riait encore nerveusement à l'enterrement. Paradis s'est tu. Vous avez tous deux gardé le silence pendant de longues minutes. Tu t'es remis à parler, presque à voix basse. Tu te souviens encore de chaque mot. « C'est une bonne chose qu'il soit mort. Vous voulez savoir comment je me souviens que Pavel allait à la même école maternelle que moi ? Un jour, je me suis battu avec lui, je ne sais plus pourquoi. En tous cas, j'ai été puni. J'étais en train de le raconter à ma mère, dans la cuisine, en mangeant des biscuits pendant qu'elle fumait en-dessous de la hotte. Mon père a déboulé comme un bison furieux, en tirant Juliette par le poignet. Il était hors de lui, elle hurlait de toutes ses forces. Il a pris un couteau et l'a menacée avec en disant qu'il allait lui couper un doigt si elle continuait. Vous savez ce qu'elle a répondu ? "Je te tuerai avant" ! Elle n'avait même pas dix ans. Mon père n'a fait ni une ni deux. Il a pris la cigarette de ma mère et a planté le bout allumé dans la gorge de Juliette. On aurait dit qu'il voulait lui trancher la tête.

Ensuite, il l'a traînée en-dehors de la cuisine et l'a enfermée dans sa chambre. On l'entendait pleurer depuis le rez-de-chaussée. Ma mère s'est allumée une autre cigarette, les mains tremblantes, puis elle m'a dit : "Il est complètement taré, celui-là, il va finir par lui faire mal pour de vrai ! Mais il faut dire qu'elle est mauvaise, ta sœur". Alors voilà : je ne vous ai pas dit que mon père était mort parce qu'il n'en valait pas la peine. Il ne s'en est jamais pris à moi, vous savez. Mais c'est une bonne chose qu'il soit mort ». Paradis a alors commis l'irréparable, l'obscénité suprême : ses yeux se sont mouillés. C'est du moins ce que tu as cru. Comment osait-il ressentir quelque chose ? Qui lui avait permis de compatir ? C'en était trop. Tu as senti la décision se prendre malgré toi. C'était en réalité un fait incontestable, aussi impossible à enrayer qu'une catastrophe naturelle : tu ne remettrais jamais les pieds dans ce bureau. Quel gâchis... Tu avais eu ta chance d'être soutenu, apprécié. Non content de la laisser filer, tu lui as craché dessus en prime. Tu te retrouves aujourd'hui haletant d'angoisse dans ta chambre, pleurant Pavel au milieu des déchets de nourriture. Tant pis pour toi ! Si tu meurs ici en avalant de travers ton vingtième paquet de chips, personne ne te trouvera avant des semaines, et il n'y aura pas grand monde aux funérailles. Tu l'auras bien cherché.)

Je n'avais plus besoin de lui, ni de la psychiatrie-psychanalyse-psychothérapie. Pavel se resservait un verre de whisky quand sa ressemblance avec Paradis m'a sauté au visage : l'expression sereine du visage, la taille haute, les cheveux grisonnants, les vêtements soignés, tout y était, on aurait pu les croire parents. Je n'avais pas perdu monsieur Paradis : il continuait de m'écouter à travers Pavel.

(Paradis, Pavel, Papa ... Il y a des liens évidents à faire, quand on y pense. Mais il était hors de question de penser ; tu suivais aveuglément ta nouvelle idole dans chacune de ses lubies, sans jamais regarder en arrière. On voit où ça t'a mené...)

Je dormais peu, trois heures par nuit, parfois quatre. L'univers se chargeait de sens à une vitesse effrayante. Je comptais les secondes aux feux rouges, et arrivais systématiquement à dix, dix comme l'anniversaire de Pavel, qui était né le 10 octobre, dix comme le numéro de mon appartement, dix comme le nombre de mois passés avec Lydie... Les chiens, dans la rue, me regardaient fixement. Ils *savaient*. Qu'essayait-on de me faire comprendre ? Je n'osais pas en parler à Pavel. Ses disparitions occasionnelles étaient devenues insupportables. Lui absent, je ne pouvais m'empêcher de remarquer que les gens se tenaient éloignés de moi dans les soirées étudiantes. Furieux, je l'appelais cinq, dix, vingt fois de suite, chaque fois au bord de la crise de nerfs ; il finissait par répondre, me calmant aussitôt.

(Il a fait preuve d'une patience d'ange. Un beau jour, néanmoins, tu as décelé une pointe de lassitude dans sa voix. Tu étais perpétuellement hagard, épuisé, hors de toi. Il lui suffisait d'exprimer une opinion divergente de la tienne pour te faire exploser. Tu te répandais en accusations farfelues, le traitant de nazi, de raciste, de sans-cœur ; c'était pire encore si tu avais bu. Même s'il avait l'élégance de ne pas prendre au sérieux tes calomnies, il ne te posait plus de questions, ne te demandait plus ton avis. Redoutant follement le moindre silence, tu parlais, tu parlais sans t'arrêter, élaborant des récits héroïques plus abracadabrants les uns que les autres. Tu as compris que tu étais allé trop loin le jour où tu as prétendu avoir sauvé ton école d'une fusillade à l'âge de huit ans. Pavel a froncé les sourcils. Il ne te croyait plus.)

Du jour au lendemain, il a disparu pour de bon. J'ai dû l'appeler des centaines de fois, tout en me débattant contre une grippe carabinée. Pendant près de dix jours, je suis resté au lit, mangeant à peine, ne m'éveillant que pour aller aux toilettes et réessayer de l'appeler. Je me suis décidé à aller sonner chez lui. Son colocataire m'a appris que son visa était expiré depuis longtemps et qu'il venait d'être renvoyé dans son pays. Je n'ai pas sourcillé. L'intensité de la douleur m'a pris de court. On aurait dit celle d'un rêve, irréaliste, sans âge ni logique. Je suis rentré chez moi – que faire d'autre ? Pavel ne sonnerait plus à l'improviste, je devrais aller seul en cours, seul aux soirées de Camille. J'ai dégluti, assis bien droit sur mon canapé bleu nuit en faux satin. Je me suis dit : eh bien d'accord, pourquoi pas. Le temps s'est écoulé avec un arrière-goût de whisky. En plein été, j'avais froid, mal aux dents. Je regardais mes pieds en marchant dans la rue. Il faisait noir en plein jour tant il pleuvait. Il y avait quelque chose de parfait, d'intensément réjouissant dans cette tristesse. Je n'avais plus qu'à la chérir de toutes les forces qui me restaient.

(Te voilà bien silencieux tout à coup. La boucle est bouclée : Pavel est parti depuis un mois, tu es complètement seul. Il n'y a plus rien à raconter. Il n'y a jamais eu rien d'autre à raconter. Voilà une bonne demi-heure que tu joues avec le crayon en regardant vers la fenêtre, ou plutôt vers le rideau qui la cache. Tu regardes, comme si quelque chose allait arriver, comme si quelque chose pouvait arriver, comme s'il était réellement possible qu'à partir de rien, un événement puisse trouver la force de surgir du néant. Comme s'il pouvait y avoir autre chose que le néant, désormais. Comme si quelque chose comme une chose pouvait advenir. Comme si du vide pouvait advenir autre chose que du vide. Comme si le vide allait

cesser de se vider. Comme si tu ne savais plus faire la différence entre le vide et le plus vide encore. Pardon, je me répète ; c'est que je tiens à être tout à fait certain que tu comprends bien. Ce doit être que je te prends pour un idiot. Ce doit être que tu en es un. Qu'en penses-tu? Rien, évidemment. Tu arrêtes d'écrire quelques minutes parce que tu voudrais refermer cette parenthèse, me répondre que j'ai tort, m'imposer le silence. Tu ne le fais pas. Pavel vient de t'abandonner une seconde fois.... Et tu l'auras bien cherché. Je chuchote si fort qu'il te faut bien continuer à écrire. Tant pis pour toi. Il fallait s'y attendre en t'embarquant dans cette galère avec moi, je veux dire avec cet autre toi-même qui est moi, on ne va pas tergiverser. Je dis « galère » au sens propre. Pense aux esclaves, qu'on laisse enchaînés au bateau en plein naufrage, et à leurs chevilles en sang alors qu'ils essaient, absurdement, de se libérer des fers. Ils sont un peu idiots, eux aussi, de s'imaginer qu'ils vont survivre. Tu ne trouves pas ? Allons, sois franc, réfléchis bien. Ils rament sans relâche depuis des semaines, presque sans manger. Les blessures du fouet sur leurs dos se sont infectées. Ils pleurent et prient Dieu la nuit. N'est-il pas, au fond, absolument évident que le bateau va couler, qu'ils mourront tous dans la cale comme des rats après la fuite des maîtres sur les radeaux ? Je t'accorde que leur souffrance n'implique pas nécessairement le naufrage, cela n'a rien de logique. La logique est restée au port. Il ne reste plus que toi et moi, coincés sur la galère. Nous verrons bien qui s'échappe sur le radeau, et qui reste au fond de la cale.)

JOUR 7

(Nous y voilà : dernier jour. Félicitations ! Tu as fière allure, dans ton caleçon sale. Un peu plus et je te supplierais de rester une semaine supplémentaire. Je te sens peu enclin à écrire, aujourd'hui. Rien de plus compréhensible : au terme de cette stupide expérience, il te faut bien constater que tu n'es guère plus avancé qu'au début. Tu t'es perdu dans des récits desquels tu ne sais plus quoi penser ; mitrailler des terroristes virtuels a fini par te donner la nausée, la nourriture t'écoeure. Les murs se sont refermés sur toi. Tu sais aussi bien que moi qu'il va falloir en finir, d'une manière ou d'une autre. Or, lâche comme tu es, tu préfères croire qu'une autre personne que toi s'exprime dans ces parenthèses, cette autre personne que tu charges d'orienter ta décision : rester, sortir par la porte, ou encore par la fenêtre. Fort bien. Tu me connais, j'adore la clarté, les résumés, les mises au point.

Reprenons depuis le début, puisque tu aimes tellement ça. Tu fermes les yeux un long moment. Il s'agit de se concentrer. Aujourd'hui, c'est le début de la fin. Tu vas saisir le stylo à ta droite. Tu vas en appliquer la pointe sur une page du cahier à ta gauche. Tu vas tracer des mots à l'aveuglette, au risque d'être illisible, de dépasser sur la table. Oui, pourquoi pas ? Tu pourrais tout recommencer, Lydie, les parents, Pavel, jusqu'à en mourir d'inanition au énième tête-à-tête avec ton indémodable solitude, Lydie, les parents, Pavel, Juliette... Parlons-en, de Juliette. Mieux : écoutons la suite de ses messages. Ce n'est plus toi qui décides. Prends le téléphone. Appelle ta boîte vocale. Voilà, très bien. Réécoute les huit premiers. Et...)

« Pardon, je disais : je me demande comment ça s'est passé pour toi, quand Papa est mort. De mon côté, ça a été super bizarre. C'était quelque chose d'important, je veux dire, on

perd pas son père tous les jours, du coup j'ai été triste, et soulagée aussi... Et en colère, parce qu'on va pas se mentir, c'était un vrai connard. Il aurait mérité un truc plus douloureux. Le coup de la crise cardiaque, franchement, c'était un peu facile. Ça, je le dis à personne. Mais toi, tu peux comprendre. Enfin, je crois... C'est toujours difficile de savoir ce qui te passe par la tête. Je me souviens, à onze-douze ans, tu regardais le journal télévisé avec des yeux de religieuse en adoration, je m'asseyais à côté de toi et j'essayais de me concentrer, de voir ce que tu voyais... Tu peux pas savoir comme je me sentais conne. Et coupable, aussi. Quand t'étais petit... » *Biiiiip*.

Complètement obsédée par le père, la pauvre. Son complexe d'Œdipe a besoin d'un sérieux décrassage.

(Tu peux parler ! Au bout d'une semaine à écrire des heures par jour, tu ne parviens toujours pas à regarder ta véritable tristesse en face. Tu peux bien te moquer de Juliette ; elle a au moins le courage de reconnaître qu'elle en veut au monde entier au lieu de jouer les malades imaginaires. Alors tais-toi, et écoute la suite.)

« Haha, attention, je suis partie dans un délire nostalgique, accroche-toi ! Donc ouais, quand t'étais tout petit, c'était moi que tu regardais comme une espèce d'idole. Tu me suivais partout, il suffisait que je quitte la pièce pour que tu te mettes à hurler. Je gueulais plus fort que toi, *tu vas la fermer oui*, je supportais pas que tu m'en demandes autant. J'avais pas grand-chose à donner. Avec le temps je me suis radoucie, mais c'était trop tard, je crois que j'avais cassé quelque chose de... je sais pas, quelque chose de précieux. Faut faire attention à ce qu'on fait, avec les enfants. La semaine dernière je suis allée manger chez une copine qui a eu un bébé. Le petit faisait sa sieste, on prenait le café, et puis on l'a entendu qui commençait à

pleurer. Bah imagine-toi que la mère continuait de parler comme si de rien n'était, moi j'écoutais plus rien, alors au bout d'un quart d'heure j'ai... » *Biiiiip*.

(Tes problèmes sont ridiculement simples, au fond. Ils m'apparaissent d'une limpidité exquise, aisément explicables en une poignée de phrases : la mère s'en fout, le père est fou, et Juliette... Mais de quoi se fout-on, au juste ? De toi ? Non, non, pire. Pire que quoi ? Je ne sais plus. J'ai perdu le fil. Je t'avais bien dit que cette expérience était vaine. La preuve en est faite: on n'arrive à rien en s'enfermant pour écrire, on se retrouve à dire n'importe quoi sur n'importe quoi, ça ne présente pas le moindre intérêt. Il faudrait pouvoir réfléchir calmement, posément, user d'une grande rigueur et d'un peu de jugement ; tout cela nous permettrait de parvenir à une conclusion, un point final, une résolution quelconque – honnêtement, à ce stade, je me contenterai de pas grand-chose. Le tragique de la situation, c'est que je ne peux rien faire pour toi. Oui, on va se parler franchement : je ne suis pas plus compétent qu'un autre lorsque vient le temps d'être raisonnable. Partageant avec toi un grotesque ersatz de cerveau, je ne peux pas faire l'impossible.)

C'est bien ce que je pensais : tu es mal placé pour me faire la morale. Toi non plus, tu ne veux pas regarder ma tristesse en face. Sinon, tu ne te serais pas arrêté au mot « Juliette », tu aurais continué en revenant sur mes anciens cris d'abandon dont je me souviens aussi bien qu'elle ; tu aurais rappelé que je parlais à peine, que je n'arrivais qu'à dire « Jette » au lieu de « Juliette », et que, le temps de parvenir à articuler son nom correctement, j'étais devenu un enfant silencieux, calme, sage et désespéré. Tu n'as rien dit de tout cela, tu as peur autant que moi du mélodramatique, du ridicule. Il faut le reconnaître : Juliette n'a peur de rien.

« Donc ma copine jacassait de choses et d'autres, alors moi j'ai demandé "mais tu vas pas chercher le petit ?" et là elle m'a répondu qu'il fallait qu'il apprenne qu'on n'a pas toujours ce qu'on veut dans la vie, que c'était déjà un petit manipulateur, et capricieux en plus, enfin bref elle voulait qu'il comprenne bien qu'elle était pas le genre de mère à se laisser mener par le bout du nez. J'ai fait semblant d'aller aux toilettes, mais au lieu de ça, je suis allée dans la chambre du petit et je l'ai pris dans mes bras. Il pleurnichait encore un peu. Normal, c'était pas moi qu'il voulait, évidemment... Je me suis sentie complètement déprimée. Il était tout chaud dans mes bras, avec ses petits hoquets de chagrin, il sentait bon, j'avais envie de m'enfuir avec lui, mais il fallait bien le reposer dans son lit et le laisser à sa mère, j'avais pas vraiment le ch... » *Biiiiip*.

Voilà qu'elle se met en tête de kidnapper des bébés ! On aura tout vu. De grâce, que quelqu'un appelle les urgences psychiatriques...

(Ne commence pas ! Débarrasse-toi plutôt des deux derniers messages, et rappelle-la.)

Je ne peux décemment pas la rappeler. Ma parole, elle se couvre de honte, avec cet étalage de sentiments !

« C'est encore moi – sans blague... Je sais pas pourquoi je te raconte tout ça. En tout cas, je suis vraiment, vraiment désolée que tu aies toujours été tellement... tellement seul. Je sais que t'as eu des amis, et même une copine, la petite brune là, elle avait l'air sympa d'ailleurs. Mais j'ai toujours eu l'impression que tu te sentais encore plus seul que moi. Et, bon, voilà, je me sens un peu responsable. Bref, on n'a pas eu les meilleurs parents au monde, ça c'est clair. J'espère que t'arrives à les laisser là où ils sont et à vivre ta vie sans trop rabâcher les vieilles histoires. Moi j'ai du mal, mais j'essaie. Tu vois encore ton psy ? Je sais

pas si ça peut vraiment aider, ces trucs-là. Enfin, c'est toi qui vois. Peut-être que j'aurais dû accepter les gros chèques de Maman, moi aussi, et aller raconter ma vie à... » *Biiiiip*.

(Tellement seul. Elle a tort sur un point : le responsable, c'est surtout toi. Tu as choisi d'éloigner méthodiquement tous ceux que tu aimais, tous ceux qui auraient pu t'aimer.)

Ça va, j'ai compris. Que veux-tu que je te dise ? Tu as raison. Je suis définitivement inadapté aux relations humaines. Si ça peut te consoler, Juliette ne semble pas plus heureuse sur ce plan.

(Elle a son chat, au moins. Toi, tu as tes beaux meubles et tes plantes en plastique...)

« Salut, bon, allez, c'est mon dernier message, promis juré. Je sais pas à quoi je m'attendais, au juste. T'es tellement distant. Sérieusement, je me demande comment tu t'en sors, toi, dans la vie de tous les jours. Moi, pas génial. C'est pas la catastrophe non plus, mais bon... Il y a des jours où je me sens, je sais pas, volcanique, suffit qu'on m'adresse la parole, et je crache des flammes comme un dragon. Et après je suis complètement vidée. Comme maintenant. Allez, cette fois c'est vrai, je veux vraiment te parler de vive voix. Je vais attendre ton appel. Bye. »

Je ne peux pas la rappeler.

(C'est vrai, tu ne peux pas : aux dernières nouvelles, la parole ne t'est pas encore revenue. Je rêve, tes yeux se mouilleraient-ils ? Tu as si bien ignoré Juliette qu'elle ne risque plus de te laisser d'autres messages. Ça ne fait rien. Maintenant que tu as entendu tout ce qu'elle voulait que tu entendes, maintenant qu'elle a confirmé ta froideur, ta distance, je peux poursuivre ma mise au point.

Tu te trouves dans une impasse. Mieux : coincé, mis au coin, comme l'âne que tu es. Trop privé de bon sens désormais pour t'aventurer dans la rue, trop désespéré pour rester seul une minute de plus. Ça ne t'épuise pas, cet écartèlement ? Moi, si. Je me demande ce qui te retient de lâcher immédiatement le stylo. Qu'espères-tu, à la fin ? Inutile de jouer les ingénus avec tes réponses faussement naïves – « c'est juste une expérience, c'est juste pour voir », je n'en crois pas un mot. Je vais te le dire, moi, ce que tu désires : t'évider. Si tu m'as convoqué dans ces pages, ce n'est pour aucun autre motif. Tu me supplies, entre les lignes, de t'écraser, de t'étouffer, de te descendre plus bas que terre – de t'annuler. La demande adressée à Pavel était en tous points identiques. Ne fais pas l'étonné ! Penses-y sérieusement. Il a commencé par te mettre profondément mal à l'aise, comme Lydie avant lui ; à la suite de quoi il a mis en pièces ta belle assurance, ton sentiment d'être privilégié entre tous – sentiment basé, à en croire les intonations perplexes de monsieur Paradis, sur un délire frôlant la schizophrénie, certes, mais qui t'avait effectivement protégé jusque-là. Pavel t'as ravi l'appétit, le sommeil, l'intégrité. Il est parti en te laissant derrière, fou de douleur. Ça ne fait pas de toi une victime. La vérité, c'est qu'à la seconde où tu l'as reconnu dans l'amphithéâtre, l'intime conviction qu'il finirait par te détruire s'est imposée à toi. Je détesterais verser dans le mysticisme. Cependant, il est vrai qu'il s'est produit là un phénomène des plus étranges, comme si tu t'étais muni d'un radar à douleur, indiquant instantanément la personne de l'assemblée qui te ferait le plus efficacement souffrir. De telles intuitions ne s'expliquent pas. C'est tombé sur Pavel : ne t'en déplaise, tout était déjà joué. Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il t'a, lui aussi, remarqué ce jour-là. Il n'a certainement pas laissé son visa expirer dans l'unique but de te faire du mal, bien sûr, seulement, j'en mettrais ma main au feu, aussitôt que vous vous êtes

trouvés dans la même pièce, le sort en était jeté. Tu as senti, dans tes poumons, à la racine de tes cheveux, jusqu'au bout de tes doigts, la promesse ténue d'une grandiose dévastation. Si tu sombres aujourd'hui, c'est qu'elle n'a pas encore eu lieu. Pavel a fui, emportant sous son bras ton dû monumental : l'épique dénouement, le bouquet final ! En d'autres temps, tu l'aurais provoqué en duel et vous vous seriez entre-tués à l'aube. Non : il t'aurait supprimé d'un premier coup de pistolet, car voilà, en toutes lettres, ce qu'il y avait à comprendre dans les mensonges que tu leur as servis, à lui et à Paradis : « le tueur en série, c'est moi, la crise cardiaque, c'est moi ! ». La détonation libératrice du pistolet t'aurait inondé de joie. Tu aurais dégusté le sang sur ta langue en pleurant de reconnaissance, levant une dernière fois les yeux vers le visage glacial de Pavel. Ton affolant instinct de meurtrier aurait enfin refermé sa gueule sur sa proie la plus convoitée : toi-même. Tu luttas depuis longtemps contre une rage de tuer, une pulsion d'anéantissement dont tu peines à connaître les limites ; tu la contiens non par moralité, mais par désabusement. Tu te doutes, avec raison, qu'un assassinat consommé ne serait qu'une réplique moribonde du fantasme sacré entre tous : l'immolation de toi-même. Trop peureux pour passer à l'acte, tu avais besoin du concours de Pavel, reniflant chez lui une cruauté symétrique à la tienne. Dommage que tu te sois si mal exprimé en n'osant pas franchement lui annoncer tes intentions : bonsoir cher ami, j'ai liquidé mon père par la pensée, étranglé ma mère qui vivait dans un perroquet, maintenant, si vous êtes d'accord, j'aimerais beaucoup que vous me suicidiez. Qui sait ? Peut-être aurait-il compris. Ou peut-être aurait-il agi exactement comme il l'a fait, en refusant de te satisfaire. Tu connais la blague : un masochiste dit à un sadique « fais-moi mal ! », le sadique répond « non ! ». Quoi qu'il en soit, quelque chose me dit qu'il se serait immédiatement départi de sa compassion affectée, qu'il

t'aurait pris au sérieux, qu'il aurait su quoi faire. Peu importe, il est parti. Resté sur ta faim, tu en es progressivement arrivé à choisir la réclusion, puis cette mise en scène qui me permet d'exister, dans laquelle tu cherches à mettre entre parenthèses, sous cloche, ton désir d'auto-annihilation. Je suis la partie de toi qui veut ta mort.)

Je croyais que...

(Que j'essayais de te sauver ? Au début, oui. Je faisais office de conscience, de morale – j'essayais, du moins. Je suis devenu un lion en cage. Tu m'as fait perdre le peu de recul que j'avais, tu m'as épuisé, tu m'as rendu fou. Je sais tout de même qu'il n'y a qu'une seule façon de te sortir d'ici. Le manque de sommeil de ces deux derniers jours n'a pas aidé, bien entendu. Pas question de dormir, n'est-ce pas ? Ce serait admettre le cycle du corps humain, nier l'arrêt du temps que tu as décrété. Malheureusement pour toi, le temps se passe aisément de ton approbation pour continuer de s'écouler comme il l'a toujours fait. Il faudra t'y prendre autrement, être courageux. Or, c'est par manque de courage que tu m'as créé : tu n'aurais pas eu besoin d'alter-ego sarcastique si tu avais eu la force de caractère d'assumer, de prendre une vraie décision, celle d'en finir. Tiens-toi debout, pour une fois, reprends-toi en main ! Jette-toi par la fenêtre, puisque tu en as tellement envie ! Pleure si tu veux, je n'y crois pas une seconde. Sacré petit comédien. Je suis très bête et très méchant, c'est vrai. Tu n'as qu'à retourner pleurnicher chez Paradis, lui faire croire que des voix dans ta tête te disent de sauter par la fenêtre. Tu sauras pertinemment, malgré tout, que tu te fais ça tout seul, que ma voix, tu l'aimes passionnément ; d'ailleurs tu ne l'entends pas dans ta tête, tu l'inventes, tu l'écris, preuve irréfutable qu'aucun psychologue ne pourra t'aider puisque tu mets tout en œuvre pour ne pas t'en sortir. Ce qui t'effraie dans l'ascenseur, ce n'est pas la chute mais ton désir qu'elle

surviens enfin, ce qui te fait arrêter les horloges, c'est ton rêve de t'extraire définitivement de la marche du monde, en d'autres termes, tu t'es enfermé dans l'appartement pour ne plus jamais en sortir ! Oui ou non ? Nous sommes d'accord. Tu vois, ta respiration commence à décélérer. Si j'avais su, je t'aurais sermonné plus tôt. C'est que je ne tiens pas en très haute estime les gens qui laissent tomber, qui se tuent par paresse... Dans ton cas, je me rends à l'évidence, c'est autre chose. Tu n'as qu'un problème, il est très simple : tu es radicalement brisé. Par ta faute, s'entend – quoique le problème de la culpabilité soit tout à fait secondaire en l'occurrence. Malgré la déception, tu peux quand même remercier Pavel, ton catalyseur bien-aimé : sans lui, combien de temps encore aurais-tu passé à errer dans un quotidien désert, combien de temps t'aurait-il fallu avant d'admettre ta profonde inadéquation au monde ? J'en ai froid dans le dos. D'autant plus que j'aurais eu ma part de responsabilité dans cet inutile sursis. Tu as si bien martelé mes nerfs – à dessein, je le répète – que ma belle sollicitude s'est vite envolée, laissant place à une frénésie destructrice qui fait bien ton affaire. Maintenant que tu as réussi à me faire sortir de mes gonds, je ne te lâcherai plus tant que tu resteras assis sur cette chaise. Laisse tomber ce cahier, tu as plus important à faire. Évidemment, avec ton vertige, sauter risque de ne pas être une partie du plaisir ; mais enfin, on ne se laisse pas arrêter pour si peu. Qu'est-ce qu'une seconde de tournis en regard d'une éternité apaisée ? Pauvre chou, tu pleures encore. Le temps n'est pas à la sensiblerie ! Tu pourrais adopter une attitude un peu plus solennelle, un peu plus digne. Ce ne serait pas la mer à boire. Il n'y a pas lieu de se désoler ainsi. Rappelle-toi l'enterrement du père : ce n'était pas si terrible, n'est-ce pas ? Et l'après-midi précédente, au salon funéraire... Personne ne songeait à pleurer. La lumière fauve faisait rayonner le pourpre des fleurs, dont tu as longuement respiré le parfum.

L'ambiance était légère, tranquille. Jusqu'à l'arrivée de la mère, bien sûr, qui devait absolument se donner en spectacle en hyper-ventilant devant le cercueil ; Jean-Michel, rouge de honte, avait dû la traîner hors du salon. Juliette et toi aviez échangé un sourire. Tu vois ? C'est un beau souvenir. Il faudra se le remémorer en ouvrant la fenêtre. Dis-toi bien qu'elle comprendra – Juliette, je veux dire. Elle sera triste, je crois ; mais elle comprendra. La connaissant, elle serait même capable de le mentionner, au moment de dire quelques mots avant la mise en terre. « Excusez-le, il était radicalement détruit, c'était ce qui lui restait de mieux à faire ». Cette épitaphe me plaît bien. La mère en ferait une syncope. Pauvre Jean-Michel ! Enfin. La pente est glissante, je sens poindre les regrets ; il ne manquerait plus que ça. Tu ne vas tout de même pas décider de rester en vie pour épargner une scène à Jean-Michel ! C'est ce que ferait une personne morale, bien sûr : il est de notoriété publique que mourir est égoïste et que s'en abstenir est du meilleur goût. N'étant ni altruiste, ni raffiné, inutile de te sentir concerné. Oh, et puis, assez argumenté : tu es déjà mort, voilà tout. Que veux-tu entendre de plus ? Disparaître n'a rien de si triste, en définitive. Tu vas t'envoler par la fenêtre, ce sera silencieux, sans douleur ; tu flotteras dans les airs comme une plume ; le temps s'arrêtera pour de bon, ce sera fulgurant et beau. Sait-on jamais : s'il y a encore de la musique et du whisky de l'autre côté, tu pourrais bien y retrouver Pavel. Rien ne nous dit qu'il n'est pas mort explosé dans un accident d'avion sur le chemin de la Pologne. Rien ne nous dit qu'il n'est pas en train d'espérer, quelque part, que tu le rejoignes bientôt... Mais laissons là les contes de fées. De toi, il ne reste déjà presque plus rien, tout juste un peu de vie qui n'en finit plus de s'étioler depuis sept jours. Tu continues de tracer ces mots, en un réflexe quasi biologique – un jeune renard agité de soubresauts, seul au fin fond de la forêt. Dans un dernier

effort, le corps tente de continuer sans l'esprit. Il ne sait pas qu'il est voué à la démolition ; c'est dans cette déchirante ignorance qu'il faut trouver l'origine de tes larmes. En ton âme et conscience, cependant, tu t'emplis de joie, tu ris doucement, tu es libre. Écoute-moi bien. Tu vas poser ce stylo. Tu vas ouvrir la fenêtre. Tu vas fermer ce cahier. Tu vas le jeter dans le vide. Tu vas ensuite monter sur une chaise, regarder le soleil dans les yeux. Tu vas compter jusqu'à trois et sauter. Arrête d'écrire, maintenant. Tu restes immobile ; tu as un peu peur, c'est bien normal. Ça ne fait rien, on recommence. Tu vas poser ce stylo. Tu vas fermer ce cahier. Arrête d'écrire, maintenant.)

ÉPILOGUE

Le téléphone a vibré alors que je posais le stylo, la main tremblante. Je suis resté immobile, jusqu'à ce que la sonnerie cesse, et que l'écran affiche un nouveau message.

« Salut, c'est moi. Tant pis, tu l'auras voulu, je vais te le dire sur un répondeur. Je suis enceinte, voilà. On aurait dû faire plus attention, avec Ben. Mais c'est une bonne nouvelle, enfin, je veux dire, je vais garder le petit, et tout. Je m'étais toujours dit que j'aurais jamais d'enfants, parce que ça servait à rien, si c'était pour qu'ils me détestent autant que je déteste Maman, mais quand j'ai vu le test de grossesse, j'ai pas hésité, j'ai tout de suite su que j'allais faire mieux qu'elle. Je me suis dit que c'était ma chance de tout réparer, un nouveau départ comme on dit. Voilà. Je sais que t'aimes pas trop les enfants, je sais que t'aimes ta tranquillité, je sais qu'on n'a jamais été super proches toi et moi... Mais, euh, j'aimerais bien que ça change. Faut laisser les parents derrière nous, et on n'y arrivera que si on se serre les coudes. Voilà. Mais là j'en ai marre que tu m'ignores. J'arrive devant chez toi, t'as intérêt à être là, et t'as intérêt à m'ouvrir. Bye. »

J'ai pensé un million de choses à la fois. Qu'elle faisait une lamentable erreur, qu'il était grotesque de vouloir infliger l'existence à un nouvel être et plus grotesque encore de s'imaginer que je puisse vouloir être impliqué là-dedans ; qu'elle serait la pire mère de tous les temps, que je n'ouvrerais pas la porte, qu'elle allait se débrouiller toute seule avec ses décisions irrationnelles. Je me rendais à peine compte que l'interphone était déjà dans ma main. À l'autre bout du fil, le portier me demandait si j'avais bien une sœur blonde nommée Juliette. Je suis resté bloqué sur le « n » de « non », incapable d'articuler. « Monsieur ? » Les

phrases de Juliette se bousculaient dans ma tête. *C'était un vrai connard. Je suis vraiment, vraiment désolée que tu aies été tellement... J'ai tout de suite su que j'allais faire mieux qu'elle.* J'ai empli mon ventre d'air, puis mes poumons et, dans un souffle, j'ai laissé s'envoler mon premier mot : « oui ».

**Tensions et enfermement dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome*
du marquis de Sade**

Préambule

— Ce n'est pas évident, ce format de mémoire. Un long texte de création suivi d'un court essai « complémentaire de la démarche créatrice entreprise », qui doit « aider latéralement à son développement » tout en présentant un « lien fort » avec la création... Un lien fort, un lien fort... Voyons voir...

— Ne fais pas l'innocente ! Tu en as lu, des œuvres littéraires en « lien fort » avec *La Parenthèse. Un Homme qui dort* de Georges Perec, *Enfance* de Nathalie Sarraute... Bien sûr, il a fallu que tu te compliques la vie en choisissant Sade, comme si tu n'avais pas assez de mal comme ça à savoir ce que tu voulais.

— C'est vrai : j'ai suivi mon instinct. Est-ce une si mauvaise chose ? Je lisais *Justine ou Les Malheurs de la Vertu*, tranquillement, par plaisir, et l'idée s'est imposée : l'essai porterait sur Sade. Ce n'était déjà plus négociable. « Parce que c'était lui, parce que c'était moi », voilà tout. C'est d'abord la marginalité des libertins qui a attiré mon attention, leur volonté de se retirer (physiquement ou non) d'un monde qu'ils estimaient mensonger. J'y voyais un premier point commun avec mon personnage, qui, incapable de s'adapter au monde qui l'entoure, de se plier aux conventions sociales de base, préfère se barricader chez lui. Rapidement, je me suis tournée vers *Les Cent Vingt Journées de Sodome* : les maîtres de Silling, eux aussi, décident volontairement de s'enfermer pendant une période prédéterminée. Quatre « historiennes » sont mandatées pour leur raconter, chaque jour, les épisodes les plus piquants de leurs vies de maquerelles ; de son côté, le héros de *La Parenthèse* se raconte à lui-même – ou à son alter ego – sa propre histoire.

— Tout cela est-il suffisant pour parler de « lien fort » ?

— J’espère bien que oui.

— Et de quoi parle-t-il exactement, ce fameux essai ?

— De l’enfermement, de la tension qu’il crée – des tensions, plutôt, comme on le verra.

C’était l’une de mes principales difficultés en écrivant *La Parenthèse* : parvenir à mettre en intrigue le récit, installer une tension narrative, amener l’histoire quelque part au lieu d’enchaîner les épisodes. En étudiant *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, je voulais comprendre comment Sade parvenait à conduire cette tension narrative, dans un ouvrage qui, d’ailleurs, traite en grande partie de tension sexuelle. Pourquoi les quatre libertins décident-ils de se cloîtrer afin de laisser libre cours à leurs pulsions ? S’enfermer pour être plus libre, n’y a-t-il pas là un paradoxe ? Pourquoi le texte est-il construit comme un espace clos dans lequel le lecteur est invité à pénétrer ? De quelle façon le lecteur est-il affecté par le chemin que lui fait emprunter sa lecture ? C’est à ces questions que je vais réfléchir, d’abord en décortiquant la structure du texte à l’aide des outils de la narratologie, ensuite en montrant que le désir – aussi bien celui du lecteur que celui des libertins – est bien souvent insatisfait, et la tension non résolue.

— Tu n’as pas peur de trop te limiter, en te concentrant uniquement sur *Les Cent Vingt Journées de Sodome* ? J’ai l’impression que tu es censée avoir au moins deux autres œuvres dans ton corpus secondaire...

— Tu verras, une seule suffit amplement. Sois tout de même rassurée, je compte faire un tour du côté de l’*Histoire de Juliette* à la fin.

— Bon, comme tu voudras. Voilà qui me semble suffisamment clair... J’imagine qu’il n’y a plus qu’à s’y mettre.

— Tout à fait. Allons-y.

— Attends, tu ne vas pas rédiger une introduction en bonne et due forme ?

— Oh, non, la transition entre création et essai se fait bien mieux ainsi. Et puis, pour une fois, ça n'aura pas l'air trop prétentieux de parler au « nous ». Allons-y, donc ; toi et moi, « nous » avons un essai à rédiger.

Une architecture du désir

En célébrant le désir et la jouissance sous toutes leurs formes, *Les Cent Vingt Journées de Sodome* gagnerait sans doute, aujourd'hui encore, la palme de l'orgie la plus ambitieuse de l'histoire de la fiction. Le narrateur l'annonce dès l'introduction : « [...] toute jouissance honnête ou prescrite par [...] la nature [...] seront expressément exclues de ce recueil¹ [...] ». L'innocent lecteur est alors bien loin de s'imaginer jusqu'où le mènera sa plongée dans cet univers où le libertinage consiste aussi bien à se badigeonner d'excréments qu'à sodomiser des chats, quand il ne s'agit pas d'écraser des femmes enceintes entre deux plaques de fer.

Ce genre de choses ne pouvant avoir lieu qu'à l'abri des regards inquisiteurs, le choix de situer l'action dans un espace clos peut assez simplement s'expliquer par une volonté de rendre l'histoire crédible. Au début de la quatorzième journée, une chute de neige bloque l'accès au château – qui, entouré de deux murs d'enceinte et d'un fossé empli d'eau, situé au milieu de montagnes quasi infranchissables à l'extrémité d'une forêt gardée par des contrebandiers à la solde de Durcet, n'avait aucun besoin de cette barrière supplémentaire. À ce sujet, le narrateur s'exprime en ces termes :

On n'imagine pas comme la volupté est servie par ces suretés-là et ce que l'on entreprend quand on peut se dire : "Je suis seul ici, j'y suis au bout du monde, soustrait à tous les yeux et sans qu'il puisse devenir possible à aucune créature d'arriver à moi ; plus de freins, plus de barrières". De ce moment-là, les désirs s'élancent avec une impétuosité qui ne connaît plus de bornes, et l'impunité qui les favorise en accroît bien délicieusement toute l'ivresse².

¹ Donatien Alphonse de Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, dans Annie Le Brun, et al., *Œuvres complètes du Marquis de Sade*, v. 1, Paris, Pauvert, 1986, p. 69.

² *Ibid.*, p. 193-194.

L'enfermement est avant tout une « sureté » : celle de la solitude, qui permet tous les excès. Comme le résume Robert F. O'Reilly dans son article « Desire in Sade's *Les 120 Journées de Sodome* » :

While isolation has its practical side for the libertine (he is not threatened by the critical gaze of an external society), it also acts as a stimulus for his imagination because he profits from enormous freedom. And similar to the libertine's victim who is considered as good as dead to the external world when he enters the libertine's lair, so too, the reader, who enters into the Sadean universe, must be prepared to leave the conventional world far behind³.

Autrement dit, en se coupant du monde, le libertin ne cherche pas seulement à se protéger de la justice ou de la morale de son temps : cette entreprise lui permet également – en théorie – de se libérer des conventions, se laissant aller, sans limites, à tout ce que lui suggère son imagination.

Est-ce bien, pourtant, ce que font les quatre libertins ? Leur séjour au château débute avec la promulgation des règlements sur lesquels ils se sont mis d'accord. Or, bien loin de concerner uniquement les victimes, certains d'entre eux s'appliquent seulement aux quatre amis, lesquels seront punis d'une amende⁴ en cas de manquement ; punitions symboliques – puisque les amendes serviront à financer de nouvelles débauches une fois à Paris, sans oublier la richesse de toute façon presque infinie des messieurs – mais punitions tout de même. La contrainte se trouve renforcée lors du troisième jour, lorsque les protagonistes établissent un calendrier précis des fêtes et dépucelements : hors de question de faire n'importe quoi n'importe quand, et avec n'importe qui. Dès ce moment, tout ce qui se fera, se dira, ne se fera pas et ne se dira pas dans les cent-vingt journées prévues est minutieusement planifié. Étrangement, les « freins » sont nombreux à Silling, où la place laissée à la spontanéité des protagonistes est, en fait, plutôt limitée.

³ Robert F. O'Reilly, « Desire in Sade's *Les 120 Journées de Sodome* », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, vol. 217, 1983, p. 251.

Ce souci de la planification se retrouve, sur un autre plan, dans la structure même de l'œuvre ; car l'énumération de pratiques sexuelles plus délirantes les unes que les autres ne doit pas nous faire oublier l'organisation quasi maniaque de Sade. À une première partie entièrement rédigée (l'auteur y ayant tout de même glissé quelques notes à lui-même en vue d'un remaniement) succèdent trois autres restées à l'état de plan détaillé (journée par journée, passion par passion), laissant ainsi à nu le squelette narratif de l'œuvre. Alors que les héros recherchent l'exaltation constante de leurs désirs en s'emprisonnant avec leurs victimes, le texte, lui aussi, se trouve enfermé dans une structure rigoureuse. Cette dernière, véritable architecture du désir élaborée autour de l'enfermement et de la contrainte, met en place une tension narrative au moyen de laquelle c'est le désir du lecteur, cette fois, qui est suscité (ou non, selon la sensibilité de chacun à la pornographie mathématico-métaphysique). Les pages qui suivent s'attelleront à comprendre dans le détail l'organisation du texte, en mobilisant pour l'occasion les ressources de la narratologie (notamment les catégories analytiques de Gérard Genette dans *Figures III*, et les observations de Raphaël Baroni sur la tension narrative.).

Le modèle narratif des *Cent Vingt Journées* est assez commun à l'époque, laquelle demeure sous l'influence de l'adaptation des *Mille et une nuits* d'Antoine Galland au début du dix-huitième siècle. On peut également songer au *Décameron* de Boccace, dans lequel les personnages se retirent dans un lieu reculé afin de fuir l'épidémie de peste de 1348, et font passer le temps en

⁴ Par exemple : « Les cuisinières et leurs aides seront respectées, et ceux des messieurs qui enfreindront cette loi payeront mille louis d'amende », Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p. 65.

racontant, chacun son tour, une histoire par journée⁵. Pour adopter le vocabulaire de Genette⁶, ces ouvrages ont en commun l'emboîtement de leurs récits ; le niveau intradiégétique (dans le cas des *Cent Vingt Journées*, l'histoire des quatre libertins) sert de mise en contexte aux histoires se déroulant au niveau métadiégétique (celles racontées par les historiennes), ces dernières occupant la plus grande place dans le texte. Lors de l'étude de la tension narrative, il faut donc garder en tête que celle-ci n'est pas unique : au contraire, les récits des historiennes seront tous des diégèses à part entière avec un début, un milieu, et une fin. De cette façon, le thème de l'espace clos se retrouve dans la structure même de l'œuvre, chacun des récits fonctionnant comme un tout relativement indépendant des autres (même s'il arrive que des allusions à des récits présents ou futurs soient faites, comme c'est souvent le cas dans les trois dernières parties : « Le séducteur dont a parlé Duclos assemble deux femmes⁷ », etc.). En outre, les différents niveaux narratifs peuvent mutuellement s'influencer, par exemple lorsque les maîtres demandent à Duclos (la seule historienne s'exprimant dans une section du texte rédigée) de développer tel ou tel aspect de son histoire⁸. Logiquement, le cas où la métadiégèse agit sur l'intradiégèse se produit plus fréquemment : après tout, les protagonistes sont là pour imiter ce qu'ils entendent dans les récits. Afin de penser le rapport entre ces différents niveaux de diégèses, Emmanuelle Sauvage se sert du couple scénario/scène : le premier terme désigne la passion « scriptée », dont le déroulement et les

⁵ Pour plus de précisions sur les modèles narratifs ayant pu inspirer Sade, voir la « notice », Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p. 1124.

⁶ Rappelons très brièvement sa définition des différences entre niveaux narratifs : « [...] tout événement raconté par un récit est à un niveau diégétique immédiatement supérieur à celui où se situe l'acte narratif producteur de ce récit », Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p.238. Nous expliquerons au fur et à mesure les autres notions genettiennes dont nous nous servons.

⁷ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p. 370.

⁸ « - Oui, dit le président, je n'ai nulle idée du vit de votre second récollet, et nulle idée de sa décharge. D'ailleurs, vous branla-t-il le con, et y fit-il toucher son vit ? Vous voyez, que de détails négligés ! », *ibid.*, p. 84.

conditions sont précisément fixés d'avance. Le second correspond à l'actualisation du scénario : dans le cas qui nous occupe, les passions narrées dans la métadiégèse sont des scénarii que les protagonistes reproduisent en formant une scène.

Dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, les divers niveaux de représentation des passions sont stratifiés de telle sorte que le programme énoncé par le narrateur, les libertins et les historiennes sert de scénario aux scènes qui suivent. Inversement, l'exécution d'une scène sert potentiellement de scénario auprès des auditeurs – personnages et lecteurs. Les "narrations" des historiennes sont pour ainsi dire des canevas à partir desquels les membres de l'auditoire de Silling improvisent des pantomimes érotiques, qui sont à leur tour décrites par le narrateur principal. Cette double pantomime sexuelle devient en principe un scénario incitatif pour le lecteur. Les passions ne sont pas figées dans un tableau définitif : même répétées à l'intérieur d'un cadre rigoureusement défini, elles peuvent changer d'acteurs, de descripteur, et évoluer au gré de tous ces avatars⁹.

Les passions circulent, comme des plats autour d'une table (« C'est ici l'histoire d'un magnifique repas où six cent plats divers s'offrent à ton appétit¹⁰ », annonce l'introduction) : des historiennes aux maîtres, des maîtres au narrateur, du narrateur au narrataire. Dans le vase clos de ce texte strictement codé, le mouvement se fait de façon verticale, par système de relais entre les différents niveaux (horizontaux) diégétiques. Le dire et le faire (opposition sur laquelle Sauvage revient souvent, et qui préoccupe considérablement nos héros) deviennent interchangeable, simples facettes d'une même passion. Ces derniers se proposent de *faire* ce qu'ils entendent *dire* par les historiennes : c'est dans ce processus de « traduction » que la passion narrée (sans se départir de ses caractéristiques essentielles, sans quoi il s'agirait d'une passion différente) peut donner lieu aux interprétations des libertins¹¹, susciter leur admiration, leur incompréhension¹², leur agacement¹³, rendre compte enfin de ce qu'est l'écriture selon Roland Barthes :

⁹ Emmanuelle Sauvage, «L'évidence du tableau dans *Les Cent-Vingt Journées de Sodome* et les trois *Justine* de Sade », thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 2002, p.173.

¹⁰ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p. 69.

¹¹ « "Ah ! ah ! il est plaisant, celui-là, dit Curval ; parbleu, j'ai précisément envie de chier, il faut que je l'essaie. Qui prendrai-je, monsieur le duc ? – [...] prenez mademoiselle Sophie ; c'est frais, c'est joli, ça n'a que quatorze

Ainsi le théâtre sadien [...] n'est pas ce lieu courant où, [sic] l'on passe platement de la parole au fait (selon le dessin empirique de l'*application*), mais de la scène au premier texte, celui de l'Historienne (venu lui-même de codes antérieurs), traverse un espace de transformation et engendre un second texte, dont les premiers auditeurs deviennent les seconds énonciateurs : mouvement sans arrêt (ne sommes-nous pas à notre tour les lecteurs de ces deux textes ?) qui est le propre de l'écriture¹⁴.

Comme nous partageons occasionnellement avec Sade le petit plaisir de désamorcer rapidement la tension narrative, anticipons dès maintenant sur notre conclusion : l'idée du « mouvement sans arrêt de l'écriture » dont parle Barthes pour désigner la circulation dynamique de l'énoncé entre les différents niveaux narratifs, nous met sur la piste d'une « ouverture » du texte. Pour le dire autrement, si *Les Cent Vingt Journées de Sodome* sont parcourues par le thème de l'enfermement, si les niveaux intradiégétiques et métadiégétiques sont saturés de barrières et de lieux clos, les limites entre ces niveaux sont friables. Ultimement, c'est jusqu'au lecteur – se trouvant à l'extérieur de l'univers du livre – que se rend le contenu des narrations, qui ne convergent toutes, en fait, que vers lui.

Or, pour mieux comprendre quel genre de lecteur est prévu par le texte, il convient d'examiner rapidement les fonctions – selon la typologie qu'en fait Genette – qu'occupe celui qui se pose d'emblée comme son guide dans le monde du récit : le narrateur.

Celui-ci remplit évidemment une fonction narrative, dans la mesure où il relate les actions et paroles du niveau intradiégétique. Au-delà de cette tâche de base, sa fonction de régie, c'est-à-dire d'organisateur du texte, est régulièrement soulignée :

ans. " [...] "Allons Duclos, continue dit [sic] Curval, et réjouis-toi de l'effet de tes discours ; tu vois comme ils opèrent." », *ibid.*, p. 196.

¹² « "Oh ! pour celle-là, je ne l'entends pas, dit l'évêque." », *ibid.*, p. 130.

¹³ « " Voilà bien des façons, pour prostituer une femme et une fille ! dit Curval. Comme si ces garces-là étaient faites pour autre chose !" », *ibid.*, p. 307.

¹⁴ Roland Barthes, *Sade Fourier Loyola*, Paris, Éditions du Seuil, « Tel Quel », 1971, p. 152.

Au reste, on a fondu ces six cents passions dans le récit des historiennes : c'est encore une chose dont il faut que le lecteur soit prévenu. Il aurait été trop monotone de les détailler autrement et une à une, sans les faire entrer dans un corps de récit. Mais comme quelque lecteur, peu au fait de ces sortes de manières, pourrait peut-être confondre les passions désignées avec l'aventure ou l'évènement simple de la vie de la conteuse, on a distingué avec soin chacune de ces passions par un trait en marge, au-dessus duquel est le nom qu'on peut donner à cette passion¹⁵.

Ce passage a ceci d'étonnant que le narrateur expose non seulement la façon dont il croit bon de mettre en forme son récit¹⁶, mais justifie en plus son choix : il ne procède ainsi que dans le but d'éviter la monotonie. La fonction de communication apparaît également dans cette citation, bien qu'indirectement, puisque le narrateur évoque son lecteur sans s'adresser directement à lui. De surcroît, plusieurs types de narrataires sont prévus : ceux qui sont « peu au fait de ces sortes de manières », et, implicitement, les autres, ceux qui se familiariseront sans peine avec la forme employée. Ces précautions indiquent assez sa principale préoccupation : le bien-être et l'amusement de ses lecteurs – de *tous* ses lecteurs. Dès l'introduction, en effet, le narrateur fait preuve d'une courtoisie et d'une délicatesse exemplaires¹⁷. Le lecteur se trouve invité en grande pompe au château de Silling, où, pour reprendre la métaphore employée dans l'introduction, il est convié à un « magnifique repas¹⁸ » ; il y est reçu en « ami » (« C'est maintenant, ami lecteur, qu'il te faut disposer ton cœur et ton esprit au récit le plus impur qui ait jamais été fait depuis que le monde existe¹⁹ [...] »), et intégré au microcosme libertin au même titre que les quatre protagonistes, souvent désignés, d'ailleurs, comme « les quatre amis ». Sa place ne se limite cependant pas à celle

¹⁵ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p. 69-70.

¹⁶ En un « corps » bien vivant, qui subira le même sort que ceux des victimes : mutilation, puis extinction. Pour reprendre une formule de Mladen Kozul, « [...] l'unité du texte qui s'auto-désigne comme "le corps de récit" disparaît avec l'unité du corps victimal », Mladen Kozul, *Le Corps dans le monde, récits et espaces sadiens*, Louvain, Peeters, La République des lettres, 2005, p. 62.

¹⁷ Ce qui ne manque pas de provoquer des effets de contraste savoureux avec le propos pornographique : « [...] elle tendit son joli petit cul, le président y colla sa bouche, et le lecteur intelligent devine aisément ce qu'il en reçut. », Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p. 278.

¹⁸ *Ibid*, p. 69.

d'un simple spectateur. Béatrice Fink désigne Silling comme une « microsociété de consommation », dans laquelle le lecteur-client adopte des rôles multiples : « Il est guidé (ou confondu) dans sa tâche par une voix à plusieurs registres, qui en fait indifféremment un auditeur, un spectateur, un narrataire ou un simple figurant. Mais en premier lieu un mangeur qui sera régalé par "l'amphitryon" qui le convie à choisir parmi les 600 plats qui "s'offrent à son appétit"²⁰ ». Plus encore qu'un « ami », le narrataire, sans cesse pris à parti ou interpellé par son guide, devient un élément omniprésent du texte.

La relation narrateur/narrataire peut en fait se comparer à celle des historiennes et des maîtres. Bien qu'étant à leur service, celles-ci peuvent elles aussi prétendre au titre d'« amies » : après tout, elles font partie des rares survivantes à la fin du roman, en plus d'être régulièrement louangées et applaudies par les héros. De la même manière, la déférence du narrateur à l'égard de son lecteur ne l'empêche pas, à l'occasion, d'établir avec lui un lien de connivence teintée d'humour : « Enfin, les propos s'échauffèrent, on agita différents points de mœurs et de philosophie, et je laisse au lecteur à penser si la morale en fut bien épurée²¹ ». La fonction idéologique du narrateur apparaît de temps à autre, là encore, semblerait-il, pour maintenir la complicité avec le narrataire : « Il y a un proverbe (et c'est une fort bonne chose que les proverbes), il y en a un, dis-je, qui prétend que l'appétit vient en mangeant. Ce proverbe, tout grossier qu'il est, a pourtant un sens très étendu : il veut dire qu'à force de faire des horreurs, on en désire de nouvelles, et que plus on en

¹⁹ *Idem.*

²⁰ Béatrice Fink, « Lecture alimentaire de l'utopie sadienne », éd. et intro. Michel Camus, Philippe Roger, *Sade : Écrire la crise*, Paris, Belfond, 1983, p. 186.

²¹ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p.92-93.

fait plus on en désire. C'était l'histoire de nos insatiables libertins²² ». Alors que lui est rappelée la métaphore du repas mise en place dans l'introduction, il est sous-entendu que le lecteur sait ce qui est « grossier » ou « fort [bon] » : autre manière de lui faire sentir qu'il fait partie de la communauté sélective formée par le narrateur et ses libertins.

Ainsi, afin que son « cher lecteur²³ » se sente chez lui au château, entouré d'objets de jouissances et d'amis au goût sûr, le narrateur-régisseur ne semble ménager aucun effort pour le divertir, anticiper ses éventuelles difficultés de compréhension, et l'intégrer à la narration. C'est du moins la posture rhétorique qu'il adopte. Son *ethos*, construit entre autres à travers la manière dont il remplit ses différentes fonctions, est chargé de son propre désir (qui pourrait bien être feint, du moins teinté d'hypocrisie) : celui de plaire à son narrataire. La tâche est plus difficile qu'il paraît. Comme l'énonçait le narrateur dans la citation plus haut, les libertins sont insatiables, et le désir infini : il ne s'agira donc pas tant de contenter continuellement libertins et lecteurs, que de les frustrer habilement pour mieux les faire jouir en temps voulu.

C'est là que les règlements, contraintes et enfermements de toutes sortes entrent en scène. En effet, pour les protagonistes, il s'agit de « laisser irriter la volupté par l'accroissement d'un désir sans cesse enflammé et jamais satisfait, état qui doit nécessairement conduire à une certaine fureur lubrique que les amis travaillent à provoquer comme une des situations les plus délicieuses de la lubricité²⁴ ». Définition de la « fureur lubrique » qui peut sembler contre-intuitive : si les libertins décident de s'enfermer, à l'abri de tout regard, entourés de victimes destinées simplement à leur être disponibles à toute heure du jour et de la nuit, n'est-ce pas pour réaliser un fantasme d'instantanéité

²² *Ibid.*, p. 291.

²³ *Ibid.*, p. 32.

dans lequel serait supprimé tout temps d'exécution entre le dire et le faire ? Il faut croire que non : les proies doivent être disponibles, certes, mais pas trop, et pas trop vite. Loin d'exiger une satisfaction immédiate, le désir doit s'inscrire dans le temps.

Qu'en est-il du désir du lecteur ? Pour en comprendre les mécanismes, l'étude des modalités de la tension narrative qu'effectue Raphaël Baroni dans son article « Passion et narration » nous est fort utile. Ce problème, longtemps ignoré des narratologues, présente l'avantage de prendre en compte la dimension passionnelle du récit, plus précisément le rôle passif du lecteur (dans la mesure où celui-ci est affecté par ce qu'il lit). Pour résumer très schématiquement l'article, la tension narrative est typiquement structurée à travers trois phases du récit : tout d'abord, la phase du nœud, qui déclenche la tension narrative et dans laquelle « l'interprète est toujours amené à identifier une *incomplétude provisoire* du discours qui peut être explicitée sous la forme d'interrogations du type "Que va-t-il arriver ?", " Que se passe-t-il ? ", ou "Qu'est-il arrivé²⁵ ?" ». Suit une phase d'attente, ou de retard, au cours de laquelle le lecteur est amené à anticiper le dénouement, en demeurant dans l'incertitude quant aux questions qu'il se posait dans la première phase ; vient enfin le dénouement, où sont fournies les réponses aux questions. Deux modalités narratives peuvent se présenter, notamment dans la première phase : le suspense, lorsque l'incertitude concerne la suite de l'histoire (« Que va-t-il se passer? »), et la curiosité lorsque la représentation d'un événement présent ou passé demeure obscure (« Que se passe-t-il ? », « Que s'est-il passé ? »). Dans le cas du suspense, l'activité cognitive du lecteur-interprète relève du pronostic ; dans le cas de la curiosité, du diagnostic.

²⁴ *Ibid.*, p. 59.

²⁵ Raphaël Baroni, « Passion et narration », *Protée*, v. 34, n° 2-3, 2006, p. 170.

Curiosité ou suspense, diagnostic ou pronostic, la tension narrative est indissociable de l'incertitude : voilà qui tombe sous le sens, si l'on veut bien admettre qu'une histoire dans laquelle tout serait connu d'avance du lecteur n'aurait aucune chance de le captiver. Selon cette optique, une grande partie de l'œuvre de Sade devrait être ennuyeuse, et *Les Cent Vingt Journées de Sodome* sans doute son roman le plus soporifique. La structure de l'œuvre ne laisse en effet que très peu de place à l'imagination du lecteur. Celui-ci, en terminant l'introduction, est déjà au fait de la façon dont se conduira le récit : quatre parties correspondant aux quatre mois du séjour, six cent passions, à raison de cinq par jour, et par ordre de gradation, des passions simples jusqu'aux passions meurtrières. À première vue, le texte se rapproche davantage du catalogue que du roman policier à « dévorer ». L'enfermement apparaît, là encore, sous la forme d'un récit devant s'en tenir à un plan minutieusement établi, ce qui n'aurait rien de particulièrement frustrant si ce plan n'était révélé d'emblée au lecteur.

Au niveau intradiégétique, donc, le suspense est pour ainsi dire absent. On pourrait reconnaître, à la limite, une incertitude en ce qui concerne le sort des victimes : que va-t-il leur arriver ? Sortiront-elles vivantes du château ? Sur ce point également, l'introduction ne laisse guère le doute planer bien longtemps : « [...] il n'y a pas de libertin un peu ancré dans le vice qui ne sache combien le meurtre a d'empire sur les sens et combien il détermine voluptueusement une décharge. C'est une vérité dont il est bon que le lecteur se prémunisse avant que d'entreprendre la lecture d'un ouvrage qui doit autant développer ce système²⁶ ». Inutile de pronostiquer bien longtemps : une fois énoncée cette « vérité », la mort de la grande majorité de la population de Silling à la fin du roman n'a rien d'étonnant. Dans les grandes lignes, le lecteur sait déjà tout ce qui va arriver : chaque jour,

les maîtres imiteront à leur gré ce qu'ils entendent, en se servant des victimes à leur disposition selon un principe de gradation précisément établi. Les victimes en question seront donc toutes, vraisemblablement, violées, torturées et tuées jusqu'au dernier jour de la retraite : c'est effectivement ce qui se passe.

Il faut chercher ailleurs la tension narrative. En réalité, si suspense il y a, ce n'est pas tant dans l'anticipation de ce qui pourrait ou non se passer, que dans celle de la manière dont cela va se passer : si le lecteur sait déjà qu'il va lire un recensement de « passions », s'il peut même deviner bon nombre d'entre elles, il ne sait pas *exactement* de quelles passions il s'agira, ni de quels effets elles produiront sur lui. Citons le passage développant la métaphore du repas :

Sans doute, beaucoup de tous les écarts que tu vas voir peints te déplairont, on le sait, mais il s'en trouvera quelques-uns qui t'échaufferont au point de te coûter du foutre, et voilà tout ce qu'il nous faut. [...] C'est ici l'histoire d'un magnifique repas où six cents plats divers s'offrent à ton appétit. Les manges-tu tous ? Non, sans doute, mais ce nombre prodigieux étend les bornes de ton choix, et, ravi de cette augmentation de facultés, tu ne t'avises pas de gronder l'amphitryon qui te régale²⁷.

Avant de passer à table, le lecteur sait qu'il va manger ; il ignore, en revanche, la saveur de ce que l'hôte lui servira, et si cette saveur lui plaira ou non. En outre, le narrateur le place déjà dans une situation d'attente en lui promettant régal, ravissement, échauffement, et même quelques orgasmes²⁸. Une fois l'attente mise en place, il ne reste, afin de maintenir la tension, qu'à user et abuser du « retard ». Pour Emmanuelle Sauvage, il ne fait aucun doute que cette attente est mise en place uniquement pour le plaisir des lecteurs, et non pour celui des libertins : « Il s'agit pour le narrateur sadien de freiner la précipitation causée par l'urgence du désir des personnages,

²⁶ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p. 27.

²⁷ *Ibid.*, p. 69.

²⁸ Notons que, dans ce passage (et c'est généralement le cas dans le reste du roman), c'est un lectorat aussi dépravé que les quatre héros qui est « prévu » par le texte ; l'attente est celle d'un plaisir d'ordre sexuel. D'autres types d'anticipations peuvent toutefois être expérimentés, selon les particularités de chaque amateur de Sade, par cet avertissement au lecteur : curiosité morbide, volonté d'être choqué, déstabilisé, etc.

d'échelonner leurs plaisirs afin de ménager celui du lecteur. En observant de près la logique narrative des *Cent Vingt Journées* et des trois *Justine*, on s'aperçoit que la représentation de la plupart des passions est placée sous le signe de l'attente²⁹ ». Cela va dans le sens de ce que nous évoquions plus haut en affirmant que tout l'édifice des *Cent Vingt Journées de Sodome* est construit en fonction de la figure du lecteur. À cette forme de suspense vient se mêler, pour reprendre le vocabulaire de Baroni, la curiosité : concrètement, il s'agit de l'aiguiser continuellement en maintenant le lecteur dans l'ignorance en ce qui a trait à certaines actions des personnages, lesquels en savent toujours un peu plus que lui. Un plaisir décuplé est censé advenir au terme de l'attente.

Par exemple, tout au long de la première semaine, les libertins inscrivent quotidiennement le nom des victimes manquant au règlement dans un livre de corrections, ne cachant pas qu'ils attendent avec impatience le jour des punitions comme un moment de jouissance particulièrement forte. Le lecteur, s'il est sadique, se joint à eux dans l'anticipation joyeuse de cet instant. Sinon, il brûle au moins de savoir de quel genre seront les corrections ; dans tous les cas, la curiosité est suscitée. Or, le moment venu : « Nous sommes désespérés de ce que l'ordre de notre plan nous empêche de peindre ici ces lubriques corrections, mais que nos lecteurs ne nous en veuillent pas. Ils sentent comme nous l'impossibilité où nous sommes de les satisfaire pour ce moment-ci ; ils peuvent être sûrs qu'ils n'y perdront rien. [...] Tout fut délicieux sans doute, puisque nos quatre scélérats déchargèrent³⁰ [...] ». Si le lecteur se trouve frustré dans son désir de savoir, il est vivement encouragé à ne pas s'en formaliser : le narrateur n'a d'autre but que d'augmenter la force de ce désir, afin que l'assouvissement en soit d'autant plus satisfaisant. Même si, selon Sauvage, les

²⁹ Sauvage, *op. cit.*, p. 158.

³⁰ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p. 148.

personnages sont soumis aux contraintes pour exciter la curiosité du lecteur, le désir de ce dernier fonctionne de la même façon que celui, libidineux, des scélérats : que la tension soit narrative ou sexuelle, il s'agit de la maintenir à tout prix, en vue d'une plus grande satisfaction ultérieure.

En somme, pour citer Béatrice Didier : « La forteresse permet de circonscrire, donc de concentrer le désir [...]. C'est parce que l'univers n'est pas assez grand pour le libertin, qu'il éprouve le besoin de se limiter à son château. À la recherche de l'absolu, il connaît un vertige, qui est celui du voyage ; aller toujours plus loin ; chercher toujours ailleurs. Le château, avec son espace infini, mais ramassé, autorise le libertin à circonscrire son désir, et donc à le satisfaire³¹ ». Le désir doit effectivement être circonscrit pour pouvoir être satisfait : il mérite l'entière l'attention des libertins, lesquels ont tout à gagner d'un espace ramassé qui leur permet de s'y consacrer pleinement. Prenant leur parti d'une tension sexuelle envahissante, ils en retirent une jouissance en s'imposant à eux-mêmes des contraintes, mettant en place une deuxième « couche » de tension. Le lecteur, quant à lui, est soumis à son tour à la tension narrative, et ce dans le même but : exalter sans cesse le désir, en vue d'une jouissance future. Le texte est bel et bien organisé autour du désir ; voyons voir où cela le mène.

Tensions irrésolues : le texte-prison

Si le lecteur souscrit à la définition de la volupté comme « désir sans cesse enflammé et jamais satisfait », tant mieux pour lui, car il passera toute sa lecture des *Cent Vingt Journées* dans la « fureur lubrique » : sa curiosité ne sera jamais réellement satisfaite. Certains passages laissent pourtant entendre le contraire : « Plus nous avançons, mieux nous pouvons éclaircir notre lecteur sur de certains faits que nous avons été obligés de lui tenir voilés dans le commencement. À présent, par exemple, nous pouvons lui dire quel était l'objet des visites du matin dans les chambres des enfants³² [...] ». Bien timide révélation, en vérité, puisque les visites matinales sont déjà évoquées avec suffisamment de détails dans la section « Règlements » de l'introduction³³. Ceci pourrait s'expliquer par l'inachèvement du manuscrit, Sade s'adressant une note avant le début du paragraphe : « *Souvenez-vous de mieux voiler dans le commencement ce que vous allez éclaircir ici*³⁴ ». Il reste que le lecteur « réel » des *Cent Vingt Journées* est floué : le mystère lui ayant été dévoilé dès le début, il ne peut tirer aucune satisfaction de l'information qui lui est fournie³⁵. Une frustration d'une autre sorte l'attend, une fois passée la première partie : en lieu et place des amples récits de supplices auxquels il était en droit de s'attendre, voilà de quel type d'éclaircissements il

³¹ Béatrice Didier, *Sade, Essai*, Paris, Denoël-Gonthier, 1976, p. 203.

³² Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, op. cit., p. 163.

³³ *Ibid.*, p. 60.

³⁴ *Ibid.*, p. 163.

³⁵ Sur l'inachèvement du manuscrit, par ailleurs, nous souscrivons à l'analyse d'Annie Le Brun : « Aussi, je crois qu'il faut considérer *Les cent vingt journées de Sodome* comme achevées et prendre pour définitive la forme sous laquelle elles nous sont parvenues, comme si l'économie interne du projet avait engendré cette forme qui s'est imposée de façon qu'il devienne impossible de la modifier. Sinon, pourquoi Sade, dont la ténacité n'a d'égal que

devra se contenter : « (Il faudra, ce soir-là, expliquer ce que c'est que les pénitences, comment on y procède, et quel nombre de coups de fouets on y reçoit. Vous pourrez faire un tableau des fautes avec à côté le nombre de coups³⁶) ».

Si la figure du lecteur comme client-roi se dégageait jusqu'ici de nos observations, force est de constater qu'il occupe dans les faits une position trouble : vraisemblablement, tout d'abord, il n'obtient jamais la jouissance suprême qui lui est promise en échange de sa patience. Quelles pratiques sexuelles déroutantes va-t-on découvrir ? De quels récits s'accompagneront ces découvertes, comment les passions seront-elles exécutées par les héros ? Qu'arrivera-t-il exactement aux victimes ? Tous ces éléments de suspense tombent complètement à plat dans les trois dernières parties. Quant à la curiosité, nous l'avons vu, elle est constamment piquée, sans résultats satisfaisants pour le lecteur. Le sympathique narrateur nous aurait-il menti ?

La métaphore gastronomique festive tend encore un piège à double entente. [...] Un "magnifique repas" laisserait surtout le choix de ne pas manger tous les plats présentés, même celui de s'absenter lors du service. Mais l'ordre de la lecture est imposé par une succession discursive unifiée. Cette ruse rhétorique peut être comprise de manière suivante : pour trouver un plat (une passion, une reconstruction fantasmagorique) qui lui soit propre, chacun des lecteurs doit en avaler (en reconstruire) tous les six cents – et pour le faire, il est contraint d'adhérer au contenu de tous, au moins le temps et dans la mesure nécessaire à la compréhension du texte. Le récit impose un mécanisme de la réception qui est à l'opposé de celui qu'il propose comme idéal : loin de pouvoir exercer sa liberté de choix, chacun devra prendre à son compte toutes les monstruosité et cruautés de l'histoire humaine, et les mettre en scène à ses risques et périls³⁷.

Selon Mladen Kozul, l'exorde proposé en introduction est un piège. Le lecteur ne serait en aucun cas un invité de marque, comme il aurait pu le croire au début, mais un otage, au même titre que certains enfants du château ayant été amadoués par les maquereilles (c'est le cas d'Hébé,

l'audace pour ce qui est des idées, aurait-il abandonné la rédaction de cette *École du libertinage* dont il savait toute l'importance ? », Annie Le Brun, *Soudain un bloc d'abîme*, Sade, Paris, Pauvert, 1986, p. 43.

³⁶ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, op. cit., p. 324.

³⁷ Kozul, op. cit., p. 77.

« séduite et enlevée³⁸ », ou encore de Céladon, séduit « par le moyen d'une jeune fille de son âge³⁹ ». En effet, la métaphore du festin a ceci de trompeur que le lecteur, à moins de fermer le livre, ne peut sortir de table. L'écœurement n'est jamais bien loin, entre la scatologie incessante de la première partie, et la surenchère d'orgies et de tortures confinant à l'absurde des trois dernières : le lecteur, au lieu de se régaler, est gavé comme une oie.

Par ailleurs, un examen sommaire de la voix narrative⁴⁰ dans *Les Cent Vingt Journées* pose la question de l'hypocrisie du narrateur. Hétérodiégétique, puisqu'il ne fait pas partie de l'histoire, il connaît néanmoins dans le détail tous les préparatifs du séjour, la biographie des historiennes et des vieilles, etc. Sommes-nous donc en focalisation zéro, avec un traditionnel « narrateur-Dieu » ? Pas vraiment, étant donnée la présence régulière de mentions telles que « je ne sais pourquoi ni comment, mais on prétendit que⁴¹ [...] » ou « ils avaient fait je ne sais quoi⁴² ». Cette position par rapport à l'action semble indiquer une focalisation externe, dans laquelle le narrateur en sait moins que ses personnages, et se contente de décrire une partie seulement de leurs actions. Néanmoins, Emmanuelle Sauvage remarque qu'il s'agit, une fois de plus, d'un leurre :

Le narrateur sadien [...] pousse la malice jusqu'à nier ses pouvoirs avant de les mettre en scène [...]. La contradiction est flagrante dans les exemples où le narrateur argue de son incapacité à voir puis à dire ce qui se passe hors scène, tout en se démasquant immédiatement après ses déclarations préliminaires : "On ne sait pas trop ce qu'il [le duc] avait fait à Augustine, mais [...] on la vit revenir en pleurant et un de ses doigts entortillés. Nous sommes désolés de ne pouvoir pas encore expliquer tout cela, mais il est certain que ces messieurs se livraient à des choses qu'on ne leur avaient pas encore racontées, et en cela ils manquaient formellement aux conventions qu'ils avaient établies⁴³".

³⁸ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p. 46.

³⁹ *Ibid.*, p. 49.

⁴⁰ C'est-à-dire du degré d'implication du narrateur dans le récit.

⁴¹ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p. 208.

⁴² *Ibid.*, p. 142.

⁴³ Sauvage, *op. cit.*, p. 354-355.

Le narrateur est bel et bien omniscient : son ignorance est feinte, et ne sert qu'à exciter la curiosité du narrataire. Il lui arrive aussi de jouer l'innocent dans des passages relevant de la fonction idéologique, qui, s'ils peuvent être mis sur le compte d'une distance ironique, ne donnent pas moins lieu au lecteur avisé de se demander si l'on ne serait pas en train de se moquer de lui :

Comme ces messieurs ne s'expliquèrent pas davantage, il nous a été impossible de savoir ce qu'ils ont voulu dire. Et, le sussions-nous, je crois que nous ferions bien par pudeur de le tenir toujours sous le voile, car il y a tout plein de choses qu'il ne faut qu'indiquer ; [...] on peut rencontrer des oreilles chastes, et je suis infiniment persuadé que le lecteur nous sait déjà gré de [toute la circonspection] que nous employons avec lui [...]. Enfin, quoi qu'on en puisse dire, chacun a son âme à sauver⁴⁴ [...].

Il y a pire. Pour Éric Bordas, qui développe l'idée d'une « écriture de la destruction » dans *Les Cent Vingt Journées*, la surenchère de précision numérique dans la débauche revient à dépouiller l'énoncé de tout son sens. Cette conclusion est atteinte après avoir cité un passage de la quatrième partie surchargé de nombres, traitant d'un libertin qui voyait sept mille huit cent filles par an : « Autant de précision numérotée, mesurée, comptabilisée, ne signifie plus grand-chose du point de vue référentiel, et l'on voit ici la rigueur "scientifique" de l'objectivité déréaliser le référent⁴⁵ ». Quant à l'effet de cette déréalisation sur le lecteur : « Écrasé par le poids du discours, celui-ci doit abdiquer toute réaction. Monotonie, répétitions, invariabilité d'un déroulement numérique, tout se réunit pour atteindre à cette saturation asphyxiante qui agressera le lecteur. En mutilant la liberté d'imaginer de son lecteur, Sade vise à détruire la possibilité même d'un référentiel stable : le désir bien sûr, mais au-delà, la possibilité d'un sens quelconque⁴⁶ ». Si l'on parvient bien à des sommets de luxure suivant un principe de gradation, tel que prévu dans la structure de l'œuvre, ces sommets sont en fait trop hauts : sept mille huit cent est un nombre trop grand pour que l'on puisse se figurer

⁴⁴ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, op. cit., p. 236.

⁴⁵ Éric Bordas, « Sade ou l'écriture de la destruction ; À propos de la structure stylistique des *Cent Vingt Journées de Sodome* », *Romanic Review*, v. 86, n. 4, 1995, p. 661.

quoi que ce soit, et le lecteur se retrouve incapable de s'investir dans ce qui lui est (froide)ment raconté. Comme le remarque Bordas, l'effet est comparable dans cette passion de la deuxième partie : « Il fait chier une fille A et une autre B ; puis il force B à manger l'étron de A, et A de manger l'étron de B⁴⁷ [...] ». Sans noms ni visages, les victimes sont réduites à des valeurs mathématiques : le lecteur se retrouve soudain devant un objet littéraire qui relève davantage de l'équation que du roman.

Quant à Kozul, il pousse plus loin son analyse de la prise d'otage du lecteur : « Trahi effectivement à un moment-clé du magnifique repas qui lui était promis, au lieu du plat succulent, le destinataire se voit administrer le poison, métaphore de l'écriture et de la scène sadienne⁴⁸ ». Il cite ensuite le passage suivant de la quatrième partie, où le récit passe à la deuxième personne : « Un bougre a l'usage d'une autre poudre qui vous fait mourir dans des tourments inconcevables ; ils durent quinze jours, et aucun médecin n'y peut rien connaître. Son plus grand plaisir est de vous aller voir quand vous êtes dans cet état⁴⁹ ». En somme, le lecteur n'est pas seulement déçu ou frustré ; il se laisse entraîner par un guide trompeur qui, après lui avoir promis monts et merveilles, l'abandonne en cours de route pour le laisser descendre seul au cachot, immergé dans une horreur chiffrée et abstraite. Tous les enfermements – du récit dans sa structure rigoureuse, des libertins dans leurs règlements, de l'ensemble des protagonistes dans le château – devaient paradoxalement donner lieu à une grande fête de la liberté sexuelle. Les arguments de Kozul et de Bordas nous

⁴⁶ *Ibid.*, p. 673.

⁴⁷ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p. 315.

⁴⁸ Kozul, *op. cit.*, p. 87.

⁴⁹ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *op. cit.*, p. 355.

conduisent à penser que, si cette fête a lieu, elle se fait aux dépens du lecteur, ce dernier n'éprouvant la clausturation que sous une forme banalement carcérale.

Redescendons d'un niveau narratif. En admettant que le lecteur ne trouve décidément pas son compte dans le récit, faut-il alors considérer les quatre maîtres de Silling comme les grands gagnants de la course au plaisir des *Cent Vingt Journées de Sodome* ? Affirmer cela semble tout à fait cohérent, leur retraite ne visant aucun autre objectif que leur contentement sexuel. De fait, les manifestations de leur satisfaction ne sont pas rares ; lors de la huitième journée, le duc de Blangis va jusqu'à soutenir, en postulant tout d'abord que le bonheur correspond à « l'entière satisfaction de tous les plaisirs des sens », qu'il est « difficile d'être plus heureux qu'ils [le sont⁵⁰] ». Voici la réponse que lui fait Durcet, en l'une des rares tirades philosophiques du roman :

"Ce propos-là n'est pas libertin, dit Durcet. Et comment est-il que vous puissiez être heureux, dès que vous pouvez vous satisfaire à tout instant ? Ce n'est pas dans la jouissance que consiste le bonheur, c'est dans le désir, c'est à briser les freins qu'on oppose à ce désir. Or, tout cela se trouve-t-il ici, où je n'ai qu'à souhaiter pour avoir ? Je fais serment, dit-il, que, depuis que j'y suis, mon foutre n'a pas coulé une seule fois pour les objets qui y sont ; il ne s'est jamais répandu que pour ceux qui n'y sont pas⁵¹ [...]".

Étonnamment, après avoir investi tant de temps et d'argent dans leur projet de maximisation du plaisir, les libertins trouvent matière à se plaindre. Durcet poursuit en étayant sa thèse selon laquelle leur bonheur est imparfait, puisqu'ils ne peuvent se comparer à plus malheureux qu'eux⁵². L'idée selon laquelle le bonheur ne se trouve pas dans la jouissance mais dans la transgression rejoint la définition de la volupté comme « désir sans cesse enflammé et jamais satisfait », mais seulement dans une certaine mesure. Si l'on suit Durcet, pour trouver le bonheur, il faudrait opposer des freins au désir (d'où l'enfermement, et la multiplication des contraintes) dans le but de les

⁵⁰ *Ibid.*, p.156.

⁵¹ *Ibid.*, p.156-157.

briser... Ce qui conduirait néanmoins à éteindre le désir, n'expérimenter que la simple jouissance, et, par conséquent, laisser échapper le véritable bonheur. Le paradoxe culmine dans cette déclaration de Curval à la fin de la discussion lancée par le duc :

"[...] Bon, dit Durcet, est-il possible de commettre des crimes comme on les conçoit et comme vous le dites là ? Pour moi, j'avoue que mon imagination a toujours été sur cela au-dessus de mes moyens ; j'ai toujours mille fois plus conçu que je n'ai fait et je me suis toujours plaint de la nature qui, en me donnant le désir de l'outrager, m'en ôtait toujours les moyens. – Il n'y a que deux ou trois crimes à faire dans le monde, dit Curval, et, ceux-là faits, tout est dit ; le reste est inférieur et l'on ne sent plus rien. Combien de fois, sacredieu, n'ai-je pas désiré qu'on pût attaquer le soleil, en priver l'univers, ou s'en servir pour embraser le monde ? Ce serait des crimes cela, et pas les petits écarts où nous nous livrons, qui se bornent à métamorphoser au bout de l'an une douzaine de créatures en mottes de terre."

Ajoutons à cela les régulières mentions de frustration de la part des héros (par exemple : « Curval, rentré et grumelant encore entre ses dents, disant que toutes ces lois-là faisaient qu'on ne pouvait pas décharger à son aise, etc., on fut se mettre à table⁵³ »), et le problème de la satisfaction des quatre amis apparaît dans toute sa complexité. On retrouve le décalage entre le dire et le faire : cette fois, ces deux pôles sont en véritable opposition, et non seulement deux aspects possibles d'une même passion. Le fossé se creuse entre le fantasme et sa réalisation, l'imagination et le réel. Souvenons-nous du proverbe évoqué par le narrateur, selon lequel l'appétit vient en mangeant. Tragiquement pour nos quatre héros, la nourriture finit toujours par devenir insuffisante lorsqu'ils se heurtent aux limites imposées par les lois de la physique et du temps – limites dont ils ont pourtant besoin pour jouir. L'architecture du désir s'effrite dangereusement, l'édifice reposant sur une fondation instable : la tension irrésoluble entre réalité et chimères.

C'est bien ce qui se passe dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, où les contraintes mises en place pour maintenir les libertins dans la « fureur lubrique » sont de plus en plus souvent

⁵² Ce qui n'a de sens que si l'on admet que les victimes ne comptent pas : il faudrait pouvoir se comparer, non à des êtres aussi faibles, mais à d'autres libertins moins bien entourés qu'eux-mêmes.

⁵³ Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, op. cit., p. 247.

transgressées – en même temps, on l’a vu, que le « corps de récit » perd toute consistance. Lors du troisième mois, Curval « dépucelle Augustine en cul⁵⁴ », privilège pourtant réservé au duc le jour suivant. Les conséquences de cette infraction sont nulles : loin d’en vouloir à son camarade, le duc s’allie même avec lui pour tenter (sans succès) de convaincre Durcet de la descendre au cachot le soir même. D’autres infractions viennent s’ajouter à celle de Curval au quatrième mois, lorsque trois des messieurs s’attaquent aux servantes, ce qui avait été proscrit dans les règlements. Pas même la contrainte temporelle n’est respectée : la neige n’ayant pas encore fondu au terme des quatre mois, les maîtres décident de passer le temps en exécutant un sujet par jour jusqu’à ce qu’il ne reste que les « ami(e)s » ou toute autre personne jugée utile (à savoir les maîtres, les historiennes, Julie, quatre fouteurs et trois cuisinières). Tirent-ils au moins un plaisir supplémentaire de ces transgressions ? Il est permis d’en douter : difficile, en effet, de jouir de la destruction d’un obstacle lorsque nous l’avons-nous-mêmes érigé. Les dernières lignes du texte consistent en une série de notes concernant les passages que l’auteur souhaite remanier, ainsi que quelques supplices supplémentaires ; aucune mention n’est faite d’une orgie particulière pour marquer la fin du séjour, ni du contentement des héros parvenus au terme de leur projet libertin. Si l’on sait qu’ils retournent à Paris, nous ignorons comment – en se souvenant qu’ils s’étaient barricadés « tel qu’il ne devenait même plus possible de reconnaître où avaient été les portes⁵⁵ », il y a tout lieu de se poser la question – ni dans quel état d’esprit. Il n’est pas impossible que les quatre amis rentrent chez eux blasés, pas plus avancés, au fond, qu’au moment où l’idée des cent vingt jours à Silling avait germé

⁵⁴ *Ibid.*, p. 342.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 58.

dans leur esprit. L'enfermement aura alors eu raison de tout leur enthousiasme, et c'est finalement l'insatiabilité de leur désir qui aura primé sur leurs satisfactions forcément passagères.

Le texte ne nous le dit pas aussi clairement, mais sa métamorphose finale en décompte des survivants suivi d'une poignée de notes paratextuelles⁵⁶ nous semble bien tendre vers une forme de constat d'échec, d'aveu d'impuissance à aller jusqu'au bout du désir sexuel, et jusqu'au bout de l'entreprise romanesque qui se promettait de le circonscrire. La tension sexuelle, en effet, n'est jamais résolue : l'essence même du désir, tels qu'il est conçu par les libertins, rend la chose impossible. Même s'ils choisissent de s'imposer à eux-mêmes leurs propres contraintes, ils n'échappent pas pour autant à celles de la nature, qu'ils n'ont d'autre choix que de subir passivement. Vu sous cet angle, l'enfermement est bel et bien un échec. La tension narrative ne rencontre guère un meilleur destin, le lecteur se trouvant enfermé – séquestré, si l'on accepte d'exagérer un peu – dans un récit qui se décompose et se dévitalise sous ses yeux. Enfin, une troisième tension non résolue apparaît à la fin du texte, dans les notes où Sade s'enjoint à en dévoiler moins qu'il ne le fait dans la version présente : c'est la tension de l'écriture, entre ce que l'on veut faire et ce que l'on fait effectivement, et qui est encore une variante de l'opposition entre le dire et le faire. Le texte, en apparence cloisonné dans une structure stricte, la déborde aussitôt, comme si l'auteur⁵⁷ s'était laissé dépasser par son projet littéraire. Nous avons, pour notre part, expérimenté cet écart entre projet et réalisation au cours de l'écriture de *La Parenthèse* ; nous ne savons que penser de sa version finale, que nous connaissons presque par cœur à force de relectures,

⁵⁶ Ce terme de « paratextuel » est à nuancer : si l'on choisit, comme c'est notre cas, de considérer *Les Cent Vingt Journées de Sodome* comme un texte achevé, il faudrait lire ces notes comme faisant partie intégrale du roman.

⁵⁷ Non pas la personne réelle du marquis de Sade, mais l'auteur en tant que personnage hétérodiégétique du roman.

et qui nous semble pourtant, par moments, avoir été écrite par quelqu'un d'autre. La distance qui sépare l'auteur de son œuvre peut donner à celui-ci un sentiment d'impuissance ou de fierté, selon son humeur du moment ou son estime de soi ; il nous semble, en tous cas, que cette distance concerne l'ensemble de ceux et celles qui s'essaient à la création sous toutes ses formes. Sade n'échappe pas à la règle. Dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, tout se passe comme si l'auteur refusait de faire le deuil d'un contrôle absolu de son roman, préférant laisser ce dernier en chantier plutôt que d'en livrer une version forcément un peu différente du projet initial. Comme toujours dans l'univers libertin, le compromis est proscrit. La tension inhérente au travail d'écriture, ainsi, ne trouve aucune « solution » : elle est seulement rendue visible au lecteur, qui n'a plus qu'à constater avec l'auteur l'aspect profondément décevant que peut revêtir la création littéraire.

S'arrêter à ces conclusions déprimantes ne rendrait pas justice à l'expérience de lecture des *Cent Vingt Journées de Sodome* (ni à celle de l'écriture de *La Parenthèse*). Pour s'en rendre compte, il faut s'éloigner de ce roman particulier et regarder du côté des autres œuvres de Sade ; toutes sont traversées par le problème de la frustration du libertin, torturé par son imagination trop exigeante. Dans *L'Histoire de Juliette*, le comte de Belmor, pour ne citer que lui, émet le même constat que Durcet et Curval : « En vérité, Juliette, je ne sais si la réalité vaut les chimères, et si les jouissances de ce que l'on n'a point ne valent pas cent fois celles qu'on possède⁵⁸ ». Est-il donc impossible pour les héros sadiens de dépasser cette frustration ? Ce n'est pas l'avis d'Annie Le Brun, qui repère un personnage triomphant du caractère forcément décevant de la réalité. Il s'agit de

⁵⁸ D.A.F. de Sade, *Histoire de Juliette*, dans A. Le Brun, et al., *Œuvres complètes du Marquis de Sade*, v. 3, Paris, Pauvert, p. 148.

Juliette⁵⁹, à qui est consacré un tome entier faisant suite aux mésaventures de sa sœur Justine. Dans la quatrième partie, la libertine Juliette révèle à son amie, la comtesse de Donis, comment s'y prendre pour utiliser au mieux son imagination afin d'élaborer les crimes les plus raffinés : il s'agit, après deux semaines d'abstinence complète où même la simple idée du libertinage doit être écartée, de s'étendre dans le noir et de laisser aller librement ses fantasmes.

Donnez ensuite à votre imagination la liberté de vous présenter, par gradation, différentes sortes d'égarément ; parcourez-les tous en détail ; passez-les successivement en revue ; persuadez-vous bien que toute la terre est à vous... que vous avez le droit de changer, mutiler, détruire, bouleverser tous les êtres que bon vous semblera. [...] qu'aucun lien ne vous captive ; qu'aucun frein ne vous retienne ; laissez à votre imagination tous les frais de l'épreuve, et surtout ne précipitez pas vos mouvements ; que votre main soit aux ordres de votre tête et non de votre tempérament⁶⁰.

Un peu plus, et elle se proposerait, à son tour, d'attaquer le soleil, d'embraser le monde en pensée. Les fameux « freins », dans cette singulière recette, ne doivent surtout rien entraver tant que l'on se trouve dans le domaine de l'imagination. Dans la réalité, en revanche, la main ne doit pas se laisser emporter par le « tempérament », mais suivre les ordres de la « tête » ; d'ailleurs, la séance de masturbation se fait selon un principe de gradation. Tout comme dans *Les Cent Vingt Journées*, et même dans la liberté du fantasme, l'idée n'est pas de faire n'importe quoi, n'importe comment : le plaisir n'est possible que si l'on y est conduit progressivement, avec méthode. L'enthousiasme a décidément mauvaise presse dans l'univers sadien. Juliette met un point d'honneur à éteindre en elle toute sentimentalité :

En roidissant notre âme contre tout ce qui peut l'émouvoir, en la familiarisant au crime par le libertinage, en ne lui laissant de la volupté que le physique, et en lui en refusant opiniâtrement la délicatesse, on l'énerve ; et de cet état dans lequel son activité naturelle ne lui permet pas de rester longtemps, elle passe à une espèce d'apathie qui se métamorphose bientôt en plaisirs mille fois plus divins que ceux que lui procureraient des faiblesses ; car le foutre que je perdis avec Alexandrine,

⁵⁹ Remarquons que la seule épouse à adhérer suffisamment aux principes libertins pour survivre à l'hécatombe des *Cent Vingt Journées de Sodome* s'appelle Julie. Juliette est-elle une version « améliorée » de ce personnage ?

⁶⁰ *Ibid.*, p. 752-753.

quoiqu'il ne fût dû qu'à cette fermeté que je vous peins, me procura des jouissances bien plus vives que celles qui n'eussent été le fruit que de l'enthousiasme ou des tristes feux de l'amour⁶¹.

Même si l'apathie est censée mener à des « plaisirs mille fois plus divins », on se doute que, dans les faits, une certaine aliénation à soi-même n'est jamais bien loin pour le libertin stoïque. C'est ce que remarque Le Brun : « Telle est l'ascèse par l'excès à laquelle aucun héros sadien ne se dérobe. C'est elle qui le différencie des autres hommes, c'est elle qui lui donne le sentiment de son existence, de sa réalité. Ou de son irréalité quand, au bout du compte, cette distance prise avec la sensation semble s'installer en rupture irréversible entre la tête et le corps⁶² ». Or, Juliette dépasse ce danger. Le Brun poursuit en la comparant à sa complice Clairwil : « Alors que [Clairwil] ne s'occupe que de casser le ressort de la vertu, que de briser en elle-même tous les freins pour y trouver toujours le même plaisir insatisfaisant, Juliette au contraire semble impatiente de s'aventurer au-delà de cette table rase⁶³ ». Elle va y découvrir « que l'objet du désir ne se manifeste jamais que comme trahison du désir⁶⁴ », autre manière de dire que le libertin sera toujours frustré par un monde réel qui n'est pas à la hauteur de ses fantasmes. Comme l'explique Béatrice Didier, le scélérat doit donc commencer par mesurer sa propre solitude face au réel qui le trahit, afin d'exploiter au mieux ses forces : « [...] l'homme vrai sait qu'il est seul et accepte de l'être ; tout ce qui en lui, héritage de dix-sept siècles de lâcheté, se rapporte à d'autres que lui, il le nie ; par exemple, la pitié, la gratitude, l'amour, ce sont là sentiments qu'il détruit ; en les détruisant, il récupère toute la force qu'il lui eût fallu consacrer à ces pulsions débilitantes et, ce qui est encore plus important, il tire de

⁶¹ *Ibid.*, p. 612.

⁶² Le Brun, *op. cit.*, p. 303.

⁶³ *Ibid.*, p. 307.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 310.

ce travail de destruction le commencement d'une énergie véritable⁶⁵ ». Un phénomène poétique se produit alors lorsque Juliette, partant de sa solitude assumée, fait succéder à deux semaines d'abstinence sa grande rêverie érotique de laquelle finit toujours par se détacher une image plus forte, plus frappante, plus obsédante que les autres :

De quoi s'agit-il, sinon de la détermination de l'arbitraire érotique qui ressemble à s'y méprendre à celui de l'arbitraire poétique ? Que fait Juliette, sinon de redessiner pour elle-même la construction mentale des *Cent vingt journées de Sodome*, sinon de nous offrir là toutes les clefs du grand spectacle du fonctionnement réel de la pensée se confondant avec le désir [...] ? Comme si poétiquement et érotiquement, il était exclu pour Sade de ne pas partir de la solitude de l'être. Comme si toute démarche, érotique et poétique, cherchant à la nier, était frappée d'inanité parce que mensongère⁶⁶.

Solitude du sujet, trahison de l'objet : les deux pôles entre lesquels se joue la crise philosophique qui obsède Sade – lequel est qualifié par Le Brun de « naufrageur du mensonge qui nous permet de vivre ensemble⁶⁷ ». Dieu n'existe pas, l'amour est une faiblesse, la bonté, un mensonge. De tout cela, il faut prendre acte : le processus de destruction à l'œuvre dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome* prend alors tout son sens. Dépourvu des longues tirades philosophiques qui occuperont une place considérable dans les ouvrages suivants, la philosophie est pourtant omniprésente dans la forme même du roman : en cet univers de solitude et de haine de l'autre, écrire n'a aucun sens, et il ne reste plus à l'auteur qu'à mutiler son propre texte jusqu'à le réduire, comme on l'a vu, à une simple équation.

Un tel nihilisme ne peut être qu'ambivalent, pour la simple raison que *Les Cent Vingt Journées de Sodome* ont tout de même été écrites, même partiellement, et à leur suite bon nombre de romans, pièces de théâtres et essais. Nous avons déjà mentionné, dans notre première partie, que, s'il fallait chercher un moyen d'évasion du château de Silling, celui-ci se trouverait dans la

⁶⁵ Didier, *op. cit.*, p. 258.

⁶⁶ Le Brun, *op. cit.*, p. 310-311.

circulation de la parole entre les différents niveaux narratifs. En dernière instance, le lecteur reçoit – à sa façon – ce que l’auteur lui donne ou lui refuse. Ce qui est reçu, c’est, pour reprendre l’expression de Le Brun, une « construction mentale », une image poétique et érotique, un fantasme littéraire issu d’une pensée qui tire toutes les conséquences de la solitude de l’être et du fossé infranchissable qui le sépare de l’objet du désir. Juliette ne fait pas autre chose que de la littérature :

L'idée, acquise par le moyen que je vous indique, vous dominera, vous captivera ; le délire s'emparera de vos sens, et vous croyant déjà à l'œuvre, vous déchargerez comme une Messaline. Dès que cela sera fait, rallumez vos bougies, et transcrivez sur vos tablettes l'espèce d'égarément qui vient de vous enflammer, sans oublier aucune des circonstances qui peuvent en avoir aggravé les détails ; endormez-vous sur cela, relisez vos notes le lendemain, et en recommençant votre opération, ajoutez tout ce que votre imagination, un peu blasée sur une idée qui vous a déjà coûté du foutre, pourra vous suggérer de capable d'en augmenter l'irritation. Formez maintenant un corps de cette idée, et, en la mettant au net, ajoutez-y de nouveau tous les épisodes que vous conseillera votre tête⁶⁸.

Elle ne court pas réaliser son fantasme dès que l’idée captivante se présente à elle : il lui faut d’abord transcrire, relire, recommencer, ajouter, former... En un mot, écrire. Création littéraire qui commence par une rêverie dans la solitude, l’obscurité et, pourrait-on ajouter, l’enfermement, tout le processus ayant vraisemblablement lieu dans la chambre de Juliette. De la solitude naît l’imagination, de l’imagination surgit un fantasme, le fantasme devient texte, et Juliette, enfin, fait dans la réalité ce qu’elle a écrit. Citons une dernière fois Annie Le Brun :

Sade nous jette dans le vide d'un espace que nous avons la naïveté de croire intermédiaire entre le réel et l'imaginaire mais qui est l'intolérable infini de notre liberté. Espace qui occupe tout l'espace, dont nous ne pouvons pas sortir parce qu'il est tout le réel nié par l'imaginaire et tout l'imaginaire nié par le réel. Espace infini dont, à être toujours le centre mobile, le centre vertigineux, nous ne pouvons pas nous éloigner. Espace infiniment clos ou infini des espaces clos où Sade ne va pas cesser de nous entraîner⁶⁹.

C’est dans « l’infini des espaces clos » que se dévoile pleinement « l’intolérable infini de notre liberté ». Liberté intolérable parce que, sans religion ni valeurs-repères, elle nous renvoie à

⁶⁷ *Ibid.*, p. 125.

⁶⁸ Sade, *Histoire de Juliette*, *op. cit.*, p. 753.

⁶⁹ Le Brun, *op. cit.*, p. 127.

notre solitude ; mais liberté tout de même. L'omniprésence des espaces clos dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome* force le lecteur à casser les murs de sa prison personnelle, simplement en lui montrant qu'on peut tout imaginer, tout dire, tout écrire, du plus absurde au plus horrifiant. Laisser en suspens toutes les tensions est un défi au lecteur, une manière de le mettre dans la peau de tous les libertins sadiens enragés par leurs désirs plus grands que nature : pour lui, l'objet du désir, l'objet de trahison, c'est le texte. Au lecteur de se montrer à la hauteur de Juliette en regardant en face, à son tour, sa solitude absolue ; à lui de construire son propre château de Silling dans l'obscurité.

« C'est la fin... »

— Je n'aime pas les conclusions. Je ne sais jamais où elles commencent, où elles finissent. Il faudrait pouvoir écrire simplement « C'est la fin, au revoir, passez une bonne soirée », et en rester là. Qu'y a-t-il encore à dire sur le sujet ? Trop de choses, au point que je pourrais rédiger trente autres pages sans manquer d'inspiration... Comment conclure, quand il reste tant à dire?

— Je ne sais pas, moi, tu n'as qu'à expliquer en quoi l'écriture de notre essai te donne une nouvelle perspective sur ton travail d'écriture, et en quoi, réciproquement, ton travail d'écriture a orienté l'écriture de l'essai...

— Eh bien, avant de commencer *La Parenthèse*, je savais déjà que le héros devait s'évader, d'une manière ou d'une autre, de sa prison ; je savais aussi qu'il lui faudrait sûrement un complice dans cette évasion. Contrairement à Sade, et même si la solitude de l'être est un problème qui m'est familier, je ne pense pas que cette solitude soit une fatalité. Je crois même sincèrement à la bienveillance, à l'amour, aux personnes qui viennent se délivrer mutuellement de leurs prisons – ou, au moins, essaient. On peut même dire, tiens, que je suis plutôt sentimentale ; par contre, j'aime autant éviter la mièvrerie. Sauver mon personnage grâce à l'amour de sa grande sœur, donc, me semblait une solution on ne peut plus dangereuse si je ne voulais pas finir sur un dénouement complètement niais.

— Quant à savoir si tu as réussi à éviter cet écueil, c'est une autre histoire...

— Le personnage de Juliette (celle de Sade) m'a au moins mise sur la voie d'une solution qui me convenait. Maurice Blanchot remarque que Justine et Juliette vivent les mêmes aventures,

les mêmes trahisons, les mêmes expériences sexuelles : à la différence que la vertueuse Justine en souffre, tandis que Juliette en tire du plaisir, preuve que le véritable libertin se plaît à tout, s'accommode de tout⁷⁰. Dans *La Parenthèse*, le frère et la sœur ont vécu la même enfance, avec les mêmes parents. Le héros, vivant très mal le deuil de ses fantaisies (Gloria, qui lui sert de Dieu, ou la version magnifiée de Pavel), s'enferme : non par plaisir, ni par défi, mais par peur. Comme Justine, il est victime de lui-même⁷¹. J'ai appelé sa sœur « Juliette » justement pour qu'elle ne soit pas une victime. Ça ne fait pas d'elle une criminelle psychopathe comme celle de Sade, seulement quelqu'un de responsable d'elle-même, quelqu'un qui reconnaît que le réel est décevant, inaccessible, horrible, sans en avoir peur pour autant.

— L'imagination, c'est pour les faibles, alors ?

— Non, plutôt une volupté nécessaire. Le personnage de *La Parenthèse* avait besoin de ses délires interprétatifs, c'était pour lui une question de survie, jusqu'au moment où il a été assez mûr pour... pour...

— Pour faire une dépression ?

— Oui, mais aussi pour s'en sortir. Ça commence quand son délire devient littéraire. Les libertins des *Cent Vingt Journées de Sodome* sont tout sauf dépressifs : au lieu de se désespérer de l'absence de Dieu, ils Le haïssent. Au lieu de s'insurger contre une société pas assez permissive, ils

⁷⁰ Maurice Blanchot, *Lautréamont et Sade*, Paris, Les Amis des Éditions de Minuit, 1949, p. 234.

⁷¹ - Selon la logique de l'univers sadien, attention. Je me sens obligée de préciser que, si je croisais une Justine dans la vraie vie, il ne me viendrait certainement pas à l'idée de l'accuser d'être son propre bourreau. J'aurais plutôt tendance à l'amener à un cours d'auto-défense, à traîner en justices ses agresseurs, et à lui faire lire Virginie Despentes.

- C'est un mémoire de maîtrise que tu écris, je ne pense pas que tu aies besoin de montrer au jury à quel point tu es empathique et morale...

- Que veux-tu, on ne se refait pas.

s'en créent une nouvelle où tout est permis – enfin, tout, sauf ce qui ne l'est pas : j'ai essayé de montrer la raison d'être de ces « freins », et les divers problèmes qu'ils posent. En un sens, mon personnage fait comme eux. Même si c'est sa propre vie qu'il raconte, il s'en écarte nécessairement : il écrit une histoire, il crée autre chose. C'est ce que lui reproche continuellement son alter ego, qui ne comprend pas qu'il s'agit là de faire quelque chose de « l'intolérable liberté », plutôt que de s'en désoler. Juliette, elle, ne se désole de rien ; comme son homonyme sadienne, elle crie, elle menace au besoin, mais elle n'a pas peur d'éprouver véritablement sa liberté.

— Oui, il s'agit bien de surmonter la peur du vide, pour tes personnages comme pour toi : car c'est le vide de la page blanche, en ce qui te concerne, qui t'a longtemps tétanisée. Toi qui n'étais jamais parvenue à écrire plus de dix pages d'affilée, te voilà l'auteure d'un court roman dont tu es à peu près satisfaite. Enfin, dont tu n'as pas trop honte ! Indépendamment de ce que vont en penser tes trois ou quatre lecteurs, au fond de toi, tu as l'impression d'avoir grimpé l'Everest.

— Même l'écriture de l'essai a suivi, un peu malgré moi, un chemin qui reprend l'opposition Justine/Juliette, et donc la volonté de triompher de la peur. Je suis partie d'un cadre analytique précis (la narratologie) en me donnant un objectif tout aussi précis : mettre en lumière les rouages du texte, qui en font une structure du désir soumise à la gourmandise du lecteur – passif dans le plaisir. Je me suis ensuite éloignée progressivement de la narratologie pour en venir à une autre conclusion qui reléguait la première au statut d'hypothèse invalidée : le lecteur est la victime du texte, passif dans l'horreur. Finalement, comme dans *La Parenthèse*, j'ai invoqué Juliette pour montrer que cette passivité peut être surmontée : le texte est un défi au lecteur, à lui de le relever.

— Que de cohérence ! Tout est bien qui finit bien.

— Oh, je n’irais pas jusque-là. Parfois je trouve cet essai trop scolaire, parfois il me semble, au contraire, manquer cruellement de rigueur. Je crois que je suis allée trop vite sur certains points, et...

— Ça va, pas la peine de te flageller. Tu as fait de ton mieux, non ?

— J’imagine. L’idée est la suivante, au fond : en m’interrogeant sur l’enfermement et les tensions non résolues, j’en suis arrivée à écrire – aussi bien dans la création que dans l’essai – une histoire d’émancipation, de libération. S’il y avait une conclusion à tirer de tout cela, c’est que, pour moi, la littérature (qu’on essaie d’en faire ou de l’étudier), c’est la liberté. Peu importe qu’elle parle de prisons, de névroses, de destructions : un marquis, au dix-huitième siècle, a décidé de raconter, dans le style le plus exquis, que quatre messieurs aimaient à manger des étrons. Voilà pourquoi, même si j’ai beaucoup parlé d’échecs et de frustrations, je n’ai pas sous les yeux une œuvre qui tourne en rond quand je lis *Les Cent Vingt Journées de Sodome*. J’y vois au contraire une formidable liberté : celle de la pensée, celle du langage, « [...] un langage de la révolte prêt à faire éclater toutes les prisons des hommes, des préjugés, des mots, des formes littéraires ou artistiques, et, en définitive, cette prison intérieure que chacun porte en soi⁷² [...] ». Alors voilà. C’est la fin.

— Au revoir.

— Passez une bonne soirée.

⁷² Didier, *op. cit.*, p. 203.

Bibliographie

Corpus primaire

SADE, Donatien Alphonse François, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, dans Annie Le Brun, et al., *Œuvres complètes du Marquis de Sade*, v. 1, Paris, Pauvert, 1986.

Corpus secondaire

SADE, D.A.F., *Histoire de Juliette*, dans Annie Le Brun, et al., *Œuvres complètes du Marquis de Sade*, v. 3, Paris, Pauvert, 1986.

Critique de Sade

BARTHES, Roland, *Sade Fourier Loyola*, Paris, Éditions du Seuil, « Tel Quel », 1971.

BLANCHOT, Maurice, *Lautréamont et Sade*, Paris, Les Amis des Éditions de Minuit, 1949.

BORDAS, Éric, « Sade ou l'écriture de la destruction ; À propos de la structure stylistique des *Cent Vingt Journées de Sodome* », *Romanic Review*, v. 86, n. 4, 1995, p. 657-680.

DIDIER, Béatrice, *Sade, Essai*, Paris, Denoël-Gonthier, 1976.

- FINK, Béatrice, « Lecture alimentaire de l'utopie sadienne », éd. et intro. Michel Camus, Philippe Roger, *Sade : Écrire la crise*, Paris, Belfond, 1983, p. 175-191.
- KOZUL, Mladen, *Le Corps dans le monde, récits et espaces sadiens*, Louvain, Peeters, La République des lettres, 2005.
- LE BRUN, Annie, *Soudain un bloc d'abîme, Sade*, Paris, Pauvert, 1986.
- O'REILLY, Robert F., « Desire in Sade's *Les 120 Journées de Sodome* », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, vol. 217, 1983, p. 249-256.
- SAUVAGE, Emmanuelle, « L'évidence du tableau dans *Les Cent-Vingt Journées de Sodome* et les trois *Justine* de Sade », thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 2002.

Narratologie

- BARONI, Raphaël, « Passion et narration », *Protée*, v. 34, n° 2-3, 2006, p.163-175.
- GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.